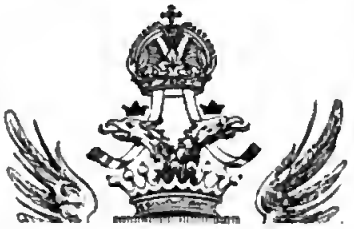
d by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE B
PLUTEO IV
N.° CATENA 2

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

DRAMES.

Biblioteca - Rigault

Tous les exemplaires seront signés de l'Editeur.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

Digitized by Google

(9905

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET AUGMENTÉE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE BEAUMARCHAIS,
COLLIN D'HARLEVILLE, LEGOUVÉ, DUCIS, LE FEVRE ET DESFORGES, ETC.

TOME SEPTIEME.

PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N° 57.
1817.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Il manquoit aux bibliotheques et aux amateurs de l'art dramatique, une collection complete et soignée des pieces du second ordre, lorsqu'en 1803, le *Répertoire du Théâtre françois* fut proposé par souscription. Le succès de cette entreprise fut principalement dû à cette partie du public qui cherchoit à se distraire, par des lectures agréables et instructives, des sentimens pénibles qu'inspiroient alors les évènemens politiques. Les étrangers ne montrerent pas un moindre intérêt pour ce Recueil; et dans un moment où l'Europe gémissoit sous les fléaux dont on l'accabloit, au nom et contre le vœu de la France, elle accueillit les productions qui avoient honoré cette même France à des époques plus heureuses. La souscription fut remplie, et l'entreprise terminée en un an et demi.

Le travail littéraire confié à M. Petitot, se compose d'une notice sur chaque auteur, et d'un examen

de chaque piece. On peut s'étonner de n'y voir aujourd'hui aucune des idées du temps où il fut fait. La philosophie du dix-huitieme siecle y est combattue avec courage; les bonnes doctrines littéraires, morales et politiques, y sont développées sans affectation; et, lorsque l'occasion s'en présente, des allusions très claires font sentir les dangers d'une ambition démesurée. M. Fiévée, associé à ce travail, et n'ayant pas voulu être nommé à cette époque, a composé plusieurs notices et plusieurs examens. On y retrouve cette logique serrée, cette dialectique pressante, cette profonde connoissance du monde et des hommes, qui se font remarquer dans sa *Correspondance politique* et dans son *Histoire de la Session de 1815*. Tout ce qui appartient à M. Fiévée sera particulièrement indiqué.

Le but des deux éditeurs a été de faire connoître tous les genres qui ont obtenu des succès sur la scene françoise. Une critique sévere les a moins dirigés dans le choix des pieces, que les suffrages constans du public. Ils ont voulu que ce Recueil offrît les variations que le goût et les mœurs, qui en sont inséparables, ont éprouvées en France pendant plus d'un siecle et demi. Le théâtre étant, plus que tout autre genre de littérature, l'expression de la société, la collection des ouvrages qui ont prévalu en reproduit nécessairement l'image fidele, et doit fournir des lumieres inattendues sur des changemens peu re-

marqués, qui ont amené tout à coup les crises les plus terribles.

Le commentaire dont les éditeurs se sont chargés, n'a été que le développement de cette idée. La réunion des notices qu'ils ont faites sur tous les auteurs dont les ouvrages ont réussi depuis 1647 jusqu'à nos jours, forme une histoire à peu près complete du Théâtre françois. Dans ces notices ils se sont attachés à joindre à la littérature, des vues de politique et de morale : en retraçant la vie des auteurs, ils ont cherché à peindre l'état de la société à diverses époques ; en s'étendant sur leurs ouvrages qui ne figuroient point dans le Recueil, ils se sont efforcés de caractériser leurs talens, et de montrer l'influence qu'ils avoient eue sur le siecle. Dans les examens qui suivent chaque piece, et sur-tout dans ceux des comédies, ils n'ont rien négligé pour développer cette idée. Ils ont indiqué les nuances des mœurs par des applications tirées des caracteres et des différentes conceptions dramatiques ; et, d'après ce systême, plusieurs allusions dont le souvenir commençoit à s'effacer, ont été rappelées, discutées et éclaircies. Il est permis de penser que cette combinaison, en donnant un caractere de gravité à un Recueil où se trouvent tant d'ouvrages frivoles, a pu contribuer à son succès.

Les éditeurs ont choisi les meilleurs ouvrages des auteurs du second ordre, ceux qui avoient fait en

quelque sorte époque dans l'histoire de l'art, tels que le Mercure Galant et Ésope à la cour, de Boursault; plusieurs comédies de Dancourt, qui suffisent pour faire connoître le caractere de son talent; Spartacus, Blanche et Guiscard, les Mœurs du Temps, de Saurin; le Siege de Calais, Gaston et Bayard, et Gabrielle, de De Belloy; Warwick, Philoctete et Mélanie, de La Harpe; le Marchand de Smyrne, de Champfort; les Fausses Infidélités, de Barthe; le Philinte, de Fabre d'Eglantine, etc. etc. etc.

Malgré l'opinion d'un petit nombre de personnes, ils n'ont pas cru devoir ajouter à ces pieces des productions évidemment inférieures. En effet, Ésope à la Ville ne peut se comparer à Ésope à la Cour, dont il n'est qu'une contre-épreuve; les Curieux de Compiegne, le Tuteur, la Famille Extravagante, etc., présentent les mêmes cadres que les Trois Cousines, l'Été des Coquettes, la Maison de Campagne, et n'ont pas le même agrément. L'Anglomanie, de Saurin, n'est qu'une esquisse peu fidele que la comédie des Mœurs du Temps a fait entièrement oublier. Zelmire et Pierre-le-Cruel sont des essais malheureux qui ne reproduisent que foiblement quelques traits de la maniere de De Belloy. Coriolan, quoique présentant de belles scenes, n'ajoute rien à l'idée que Warwick et Philoctete peuvent donner du talent de La Harpe. Le Marchand de Smyrne suffit pour indiquer l'esprit philosophique de Champfort, et l'es-

pece de gaîté qui le distinguoit. Le roman dialogué de la Jeune Indienne, la foible tragédie de Mustapha et Zéangir sont de ces productions sans couleur, qui n'apprennent rien, ne caractérisent rien, et ne peuvent présenter aucun résultat moral ou littéraire. La Mere Jalouse, de Barthe, ne peut être comparée aux Fausses infidélités, comédie vraiment originale, et n'offre qu'une imitation peu adroite de la Mere Coquette, de Quinault. Enfin, le Philinte de Moliere est la seule comédie de Fabre d'Eglantine qui paroisse devoir rester au théâtre. Les Précepteurs n'ont pu obtenir quelque succès que dans des temps d'anarchie; l'Intrigue Épistolaire est une farce de boulevard; et l'on est fondé à croire que ces deux pieces ne peuvent faire partie d'un Recueil destiné à la gloire de la scene françoise.

Les éditeurs n'ont pas cru devoir admettre des pieces de carnaval, telles que Jodelet Maître et Valet, dom Japhet d'Arménie, et le Roi de Cocagne : ils ont pensé que ces parades étoient indignes d'un Recueil fait pour être lu. Ils ont pensé aussi qu'un drame qui offre, sous le nom de l'Honnête Criminel, les bagnes de Marseille, et qui n'a pu se soutenir sur la scene, même dans les temps où toute pudeur en étoit bannie, ne devoit point faire partie du Répertoire du Théâtre françois.

Les éditeurs n'ont pas voulu qu'on s'écartât de leur plan dans la seconde édition du Répertoire; ils

joignent à ce Recueil, qu'ils ont revu avec soin, les pieces les plus remarquables des auteurs qui sont morts depuis 1803. Les Théâtres de Beaumarchais, de Collin d'Harleville, de Legouvé, de Ducis *, de Le Fevre et de Desforges, offriront des genres absolument différens, et donneront lieu à d'importantes réflexions sur les mœurs qui ont précédé la révolution. Dans les notices sur les auteurs, et dans les examens qui suivront les pieces, les éditeurs continueront à se livrer aux recherches, et à développer les principes qui ont pu donner quelque utilité à leur premier travail.

Cette nouvelle édition contiendra, de plus que l'ancienne, la matiere d'au moins quatre volumes, et cependant elle ne formera que vingt-trois volumes in-8°, vingt-

---

* Si des observations sur les auteurs dont les ouvrages furent publiés long-temps avant l'époque de nos troubles ont inspiré quelque intérêt, il est permis de penser que les nouvelles notices, où doivent nécessairement se présenter des détails curieux et peu connus de notre histoire littéraire pendant les diverses périodes de la révolution, seront beaucoup plus dignes de l'attention des lecteurs. Parmi les auteurs qui figureront dans la quatrieme livraison, on distinguera sans doute M. Ducis, que des éloges académiques ont déja fait connoître sous les rapports les plus honorables, mais dont on peut assurer que le caractere plein de noblesse et d'élévation n'a pas encore été complètement tracé.

quatre tout au plus. Pour ne point dépasser ce nombre, quelques volumes devront être augmentés d'une piece : c'est ainsi que le premier est terminé par la tragédie de *Manlius*, qui, dans la premiere édition, se trouve en tête du tome deuxieme.

L'ouvrage, tiré à petit nombre, sera orné de quatre-vingt-cinq gravures représentant les scenes les plus remarquables de chacune des pieces. L'impression en sera continuée avec le plus grand soin, sur beau papier carré fin d'Auvergne, et en caracteres neufs.

C'est sur-tout sous le rapport de la correction typographique, que cette édition se distinguera ; rien n'est épargné pour lui procurer cet avantage ; chaque épreuve est lue cinq ou six fois par quatre ou cinq personnes différentes ; lorsque quelques difficultés se présentent dans le texte, on a recours aux éditions originales. C'est ainsi que des vers qui manquent dans la plupart des éditions modernes, ou qui ont été tronqués par la négligence des éditeurs, sont les uns retrouvés, et les autres rétablis dans leur pureté. Malgré toutes ces précautions, comme il est impossible de se flatter d'atteindre entièrement le but, le libraire-éditeur offre à MM. les souscripteurs un moyen de donner à cette édition le plus haut degré de correction. Il les prie de vouloir bien lui indiquer exactement toutes les fautes graves qu'ils pourront y découvrir. Chaque feuillet qui en contiendra sera réimprimé et fourni gratuitement avec la derniere livraison. Il est permis de croire qu'un tel engagement paroîtra une garantie suffisante des soins donnés à l'impression du Répertoire.

Pour donner plus de facilités aux acquéreurs, cette

nouvelle édition du Répertoire est publiée par souscription. En conséquence, il paroît, tous les deux mois, une livraison de deux volumes de 450 à 550 pages chacun, dont le prix est de 12 francs pour Paris, et de 15 fr. 50 c., *franc de port par la poste*, pour toute la France. La premiere livraison a été mise en vente à la fin du mois d'octobre, et la seconde à la fin de décembre 1816 : les suivantes paroîtront avec la même régularité.

On souscrit, à Paris, chez J. L. F. FOUCAULT, libraire-éditeur, rue des Noyers, n° 37.

La souscription sera fermée incessamment, et alors le prix de la livraison sera porté à 13 fr., et à 16 fr. 50 c., franc de port. Néanmoins, on pourra toujours souscrire pour les livraisons non publiées ; mais le prix de celles qui auront paru sera *irrévocablement* fixé à 13 fr., et à 16 fr. 50 c., franc de port.

Les souscripteurs ne payeront qu'à la réception de chaque livraison.

Il y a quelques exemplaires de cet ouvrage sur papier vélin superfin : le prix en est double.

LE PERE DE FAMILLE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

DE DIDEROT,

Représenté, pour la premiere fois, le 18 février 1761.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus, et annis.
HORAT., *de Art. poet.*

Digitized by Google

NOTICE
SUR DIDEROT.

Denis Diderot naquit à Langres en 1713. Il étudia chez les jésuites, et se destina d'abord à l'état ecclésiastique par les conseils d'un de ses oncles qui vouloit lui céder un canonicat; mais son pere, coutelier, homme de sens et d'une grande probité, ne se trompa point sur les dispositions du jeune tonsuré; il l'envoya à Paris achever son éducation, et le plaça ensuite chez un homme de loi.

Une imagination ardente, le desir de beaucoup savoir, et le besoin de tout dire, ne pouvoient guere s'accorder avec les occupations d'un clerc de procureur. Diderot quitta l'étude des lois contre le vœu de son pere, qui cessa alors de venir à son secours; il fallut qu'il cherchât dans son esprit les moyens de vivre: aussi fut-il long-temps pauvre en réalité, riche en espérance; enfin il jeta les premiers fondemens de sa réputation dans un petit recueil de pensées philosophiques, réimprimé depuis sous le titre d'Etrennes aux Esprits forts. Ces messieurs reçurent le présent avec reconnoissance, et rangerent tout d'un coup l'auteur sur la même ligne que Pascal; modestie

dont il faut leur savoir gré, puisqu'il ne leur en auroit pas coûté davantage pour le mettre au-dessus.

Diderot a fait beaucoup de bruit pendant sa vie : que sera-t-il pour la postérité? Toute la force de son génie ne se déployoit, dit-on, que dans la conversation : nous le croyons aisément en lisant ses ouvrages, dont on a fait assez nouvellement une édition en quinze volumes. Mais avant de les passer en revue dans cette notice, nous laisserons à ceux qui l'ont connu le soin de le juger; et nous commencerons par M. de La Harpe. Voici comme il s'exprime sur l'auteur du Pere de Famille : « Un homme qui « eut beaucoup d'esprit, et de mauvais esprit, beau« coup de connaissances et fort peu de jugement, « des prétentions aussi exaltées que sa tête, quelque« fois le talent d'une page, et jamais celui d'un livre, « Diderot, etc. » Il nous semble que ce portrait renferme tous les défauts et l'espece de qualités nécessaires pour faire d'un homme un parleur aussi hardi qu'inépuisable. L'impératrice de Russie avoit grande envie de voir M. de Voltaire à Saint-Pétersbourg; il éluda toujours en objectant sa mauvaise santé et son grand âge; Diderot, moins enchaîné par le bien-être de sa position, s'y rendit en 1774: il fut accueilli avec enthousiasme et admis à beaucoup de familiarité. Après l'avoir fait raisonner sur la législation, la

politique, la morale, les arts et la littérature, Catherine disoit de lui : « Il a cent ans à bien des égards, « mais à d'autres il n'en a que dix : » ce jugement est très-conforme à celui de M. de La Harpe. Mais personne n'a mieux connu Diderot que lui-même; et cent fois dans ses ouvrages il traite son esprit comme la chose du monde la plus sujette à varier : « S'il m'arrive d'un moment à l'autre de me « contredire, dit-il, c'est que d'un moment à l'autre « j'ai été diversement affecté. Je suis un peu quin- « teux, comme vous savez; la moindre variation qui « survient dans mon thermometre physique ou mo- « ral, le souris de celle que j'aime, un mot froid de « mon ami, une petite bêtise de ma fille, un léger « travers de sa mere, suffisent pour hausser ou bais- « ser à mes yeux le prix d'un ouvrage. » Nous ne multiplierons pas les citations de ce genre; celles que nous venons de rapporter suffisent pour justifier les écrivains qui, en accordant à Diderot beaucoup d'esprit, ont été obligés d'ajouter qu'il n'en sut jamais régler l'usage. Quel que fût le sujet qu'il traitât, il parloit toujours de lui, de sa famille; moyen qui réussit quelquefois auprès des contemporains, mais qui trouve rarement grace auprès de la postérité. Il étoit athée, et s'en vantoit hautement dans tous ses écrits : par une conséquence naturelle, il afficha le

cynisme ; en effet, qu'y a-t-il de respectable dans les usages des hommes pour celui qui ne croit pas à la divinité? aussi appeloit-il hypocrisie ce que de tous les temps les peuples ont appelé décence. Cependant il lui arrive assez souvent de s'emporter contre les mauvaises mœurs, et cela dans la même page où il parle du souris de celle qu'il aime et des légers travers de son épouse; mais il n'attachoit pas aux mots les idées que nous avons l'habitude d'y attacher. Il suffit de jeter un coup d'œil sur son Supplément au Voyage de Bougainville pour être convaincu que nos mœurs ne lui paroissoient pas tant mauvaises parce qu'elles s'éloignent de la vertu, que parce qu'elles s'éloignent de la nature; et la nature, comme il l'entendoit, ne seroit qu'un épouvantable désordre. Voici quelques maximes tirées de cet ouvrage :

« Enfonce-toi, si tu veux, dans la forêt obscure « avec la compagne perverse de tes plaisirs; mais ac- « corde aux bons et simples Otaïtiens de se repro- « duire sans honte à la face du ciel et au grand jour. »

Nous ne suivrons pas tous les détails de la reproduction; comment oserions-nous, même en condamnant ces ignobles tableaux, présenter la pudeur violée dans le sanctuaire de la famille, l'homme sans cesse considéré sous le même aspect qu'un bon cultivateur regarde ses bestiaux, et toute cette dégrada-

tion sauvage mise avec emphase au-dessus des bienfaits de la civilisation? Voyons si la morale naturelle nous dédommagera :

« Mets la main sur ta conscience, laisse là cette « fanfaronnade de vertu : dis-moi si, dans quelque « contrée que ce soit, il y a un pere qui, sans la honte « qui le retient, n'aimât mieux perdre son enfant, un « mari qui n'aimât mieux perdre sa femme, que sa « fortune et l'aisance de toute sa vie? »

Quand une nation entiere ne se leve pas avec son gouvernement contre un auteur qui ose affirmer de pareilles maximes, l'auteur a raison de les débiter, car la nation est corrompue, le gouvernement a perdu le sentiment de ses devoirs, et il est permis de vanter l'égoïsme, puisque l'égoïsme seul triomphe. Cependant lorsque Diderot traçoit cet infernal interrogatoire, il étoit pere; il auroit sacrifié toute aisance, son existence même pour le salut de sa fille; il lui suffisoit d'écouter son cœur pour répondre qu'il y a beaucoup de maris qui, sans hésiter, donneroient leur fortune pour conserver leurs épouses, et qu'il est peu de peres qui balançassent dans une pareille alternative; mais son thermometre moral et physique étoit en ce moment monté à la sauvagerie, et il vouloit conclure que c'est au sein des forêts qu'on aime sa femme et ses enfans, « parce que leur

« conservation, dit-il, est toujours un accroissement, « et leur perte toujours une diminution de fortune. » D'où il résulteroit positivement qu'on ne les aime que par intérêt : or, si cela est toujours vrai dans ce que les philosophes modernes appellent l'état de nature, cela étant souvent faux dans l'état social, Diderot auroit prouvé contre l'opinion qu'il vouloit propager; ce qui lui arrive souvent.

Athée et cynique, mais toujours conséquent dans ses principes, Diderot étoit ennemi de l'autorité;

> Et ses mains ourdiroient les entrailles du prêtre,
> Au défaut d'un cordon, pour étrangler les rois.

Ces vers qui lui appartiennent, et qu'on ne soupçonneroit pas d'avoir été faits pour être récités à table dans un de ces joyeux repas qu'amène la Fête des Rois; ces vers donnent tout le secret de sa politique. Il va nous expliquer lui-même comment il parvint à la mettre en pratique sans se compromettre. En parlant des articles de l'Encyclopédie qui se renvoient les uns aux autres, il dit:

« Il y auroit un grand art et un avantage infini dans « ces derniers renvois; l'ouvrage entier en recevroit « une force *interne* et une utilité *secrete* dont les ef- « fets *sourds* seroient nécessairement sensibles avec « le temps. Toutes les fois, par exemple, qu'un pré-

« jugé *national* mériteroit du respect, il faudroit à « son article l'exposer respectueusement et avec tout « son cortege de vraisemblance et de séduction; « mais renverser l'édifice de *fange*, dissiper un vain « amas de poussiere en renvoyant aux articles où des « principes *solides* servent de base aux vérités op- « posées. Cette maniere de détromper les hommes « opere très promptement sur les bons esprits; elle « opere infailliblement et sans aucune fâcheuse con- « séquence, secretement et sans éclat sur tous les es- « prits : c'est l'art de déduire tacitement les consé- « quences les plus fortes. »

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur ce passage expliqué par les évènemens qui ont en effet prouvé que le grand art des renvois avoit puissamment contribué à renverser l'édifice de fange des préjugés nationaux; nous avouerons seulement que nous ne pouvons comprendre comment les mêmes écrivains parvenoient à présenter avec tout leur cortege de vraisemblance et de séduction des opinions qu'ils méprisoient. Il est donc possible d'écrire contre sa conscience, de défendre, d'embellir à la fois le mensonge et la vérité! Voilà ce qu'on ne peut reprocher à aucun littérateur du siecle de Louis XIV, et ce dont personne n'auroit voulu accuser les encyclopédistes, si Diderot lui-même ne leur en

avoit fait un motif de triomphe. Quelle dégradation!

Malgré notre projet de passer en revue ses ouvrages dans l'ordre adopté par son éditeur, nous garderons le silence sur un volume de philosophie morale; ce que nous avons cité du Supplément au Voyage de Bougainville nous dispense de revenir sur la philosophie de Diderot : soit qu'il l'appelle morale, soit qu'il ne l'appelle pas morale, elle est toujours la même.

Dans une Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient, l'auteur abandonne souvent son sujet pour courir après des anecdotes qui n'y ont pas le plus léger rapport; mais c'est son usage. Il dit qu'on ne doit ni s'en étonner, ni le trouver mauvais, parce qu'il en demande la permission : à cela il n'y a rien à répondre. Une seule citation suffira pour faire connoître l'esprit de cet ouvrage :

« Un peuple d'aveugles pourroit avoir des sta-
« tuaires, et tirer des statues le même avantage que
« nous, celui de perpétuer la mémoire des belles ac-
« tions et des personnes qui leur seroient cheres; je
« ne doute même pas que le sentiment qu'ils éprou-
« veroient à toucher les statues ne fût beaucoup plus
« vif que celui que nous éprouvons à les voir. Quelle
« douceur pour un amant qui auroit bien tendre-
« ment aimé, de promener ses mains sur des charmes

« qu'il reconnoîtroit, lorsque l'illusion, qui doit « agir plus fortement dans les aveugles que dans ceux « qui voient, viendroit à le ranimer! Mais peut-être « aussi que plus il auroit de plaisir dans ce souvenir, « et moins il auroit de regrets. »

Un amant qui auroit bien tendrement aimé, et qui trouveroit tant de plaisir à promener ses mains sur les charmes d'une statue, qu'il auroit moins de regrets de ne plus rencontrer sous ses mains les charmes de la femme que la statue représenteroit, est la plus singuliere idée qui soit jamais entrée dans aucune tête; on ne peut la comparer qu'à un peuple d'aveugles qui auroit des statuaires pour perpétuer la mémoire des belles actions, et qui iroit en foule palper l'image des héros pour en conserver le souvenir. L'auteur supposoit apparemment que les héros auroient été palpés vivans, autrement de quelle maniere le toucher auroit-il rappelé leurs personnes ? On sait bien tout ce que des aveugles peuvent faire au milieu d'hommes clairvoyans; mais comment supposer un peuple d'aveugles arrivant de lui-même à l'érection des statues? Les suppositions sont l'inépuisable ressource des mauvais logiciens : voilà pourquoi on trouve dans les œuvres d'Helvétius plus de trois cents fois le mot *supposons;* on ne le rencontre jamais dans les douze volumes du Cours de Littéra-

ture de M. de La Harpe, qui, suivant les traces des écrivains du grand siecle, ne procede point par hypotheses.

En parlant de la Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient, nous aurions pu faire remarquer la prétention philosophique de mettre de l'esprit jusque dans le titre d'un ouvrage : ce qui s'est beaucoup perfectionné, car à présent on en met dans la signature d'un article. La même prétention se reproduit dans une Lettre sur les Sourds et Muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent. L'auteur veut analyser la formation et les regles naturelles du langage par les gestes; mais un sourd-muet ne lui paroît pas un individu assez dégénéré pour expliquer l'étonnante perfection humaine. « Mon idée, « dit-il, seroit de décomposer, pour ainsi dire, un « homme, et de considérer ce qu'il tient de chacun « des sens qu'il possede. Je me souviens d'avoir été « quelquefois occupé de cette espece d'anatomie mé- « taphysique; et je trouvois que de tous les sens l'œil « est le plus superficiel, l'oreille le plus orgueilleux, « l'odorat le plus voluptueux, le goût le plus supers- « titieux et le plus inconstant, le toucher le plus « profond et le plus *philosophe*... Au reste il y a une « observation singuliere à faire sur cette société de « cinq personnes dont chacune ne jouiroit que d'un

« sens, c'est que, par la faculté qu'elles auroient « d'abstraire, elles pourroient toutes être géometres, « s'entendre à merveille, et ne s'entendre qu'en géo- « métrie. » La philosophie du toucher et l'orgueil de l'oreille ne sont pas plus extraordinaires que l'aveu fait par un mathématicien qu'un homme, privé de quatre sens, seroit encore bon à faire un géometre : après cela, peut-on s'étonner de voir un goût si général pour la géométrie? Nous laissons aux partisans exclusifs des sciences exactes le soin de repousser ce blasphême de Diderot, qui termine sa lettre par une grande pensée que voici : « En quelque langue que ce « soit, l'ouvrage que le génie *soutient* ne *tombe* « jamais. »

Dans des Recherches sur l'origine et la nature du beau, l'auteur analyse les écrivains qui ont traité la même question avant lui, et prouve qu'ils se sont tous trompés plus ou moins : il pose en principe que le beau réel consiste dans la perception des rapports, puis il en fait l'application dans ces termes : « Le « théorême qui dira que les asymptotes d'une courbe « s'en approchent sans cesse sans jamais se rencon- « trer, et que les espaces formés par une portion de « l'axe, une portion de la courbe, l'asymptote et le « prolongement de l'ordonnée, sont entre eux comme « tel nombre à tel nombre, sera *beau*. » Si nos lec-

teurs ne trouvent pas cette définition séduisante, s'ils se scandalisent de voir les mathématiques intervenir dans des recherches sur l'origine et la nature du beau, qu'ils se rappellent que ces recherches sont philosophiques, et qu'il est d'usage en philosophie de tout soumettre au compas. Au reste, Diderot compte jusqu'à douze causes de diversité dans nos jugemens, ce qui met à l'aise ceux qui admirent, et ceux qui, avec la meilleure volonté du monde, ne peuvent admirer l'élégance de ses définitions.

Diderot ne s'est montré nulle part plus entier, plus lui-même que dans la Vie de Séneque : il emploie deux volumes à plaider contre ses ennemis. Est-ce contre les ennemis du philosophe romain, dira-t-on, ou contre ses propres ennemis, que plaide le philosophe françois ? Nous répondrons : contre les uns et contre les autres. Séneque, exilé par l'empereur Claude, n'eut pas le courage de supporter ce malheur ; il écrivit bassement à un affranchi de cet imbécile tyran, et dans sa lettre il mit Claude au nombre des dieux : quand cet empereur fut mort, il fit contre lui une satyre dans laquelle il le métamorphosoit en citrouille ; et pourtant il travailloit alors à l'éloge que Néron récita après la mort de Claude, éloge si ridicule que le sénat, tout esclave qu'il étoit, ne put l'écouter sans rire. Séneque écrivit sur le mé-

pris des richesses avec une plume d'or; sa fortune montoit à plus de quarante millions de notre monnoie : quand Néron eut fait assassiner sa mere, ce fut le philosophe qui fit l'apologie d'un pareil meurtre; méprisé par son éleve, craignant la mort pour prix de sa bassesse, il se réduisit long-temps à ne vivre que de fruits sauvages cueillis de sa main et d'eau qu'il puisoit lui-même; enfin, soupçonné d'avoir conspiré avec Pison contre un maître qui n'étoit peut-être respectable que pour lui, il fut condamné à mourir comme tant d'autres. Nous ne rappellerons pas que Séneque se mêloit aussi des plaisirs de son jeune éleve; ce n'est qu'une bagatelle en comparaison de tant d'autres lâchetés. Tel est l'homme que Diderot appelle le précepteur du genre humain, et qu'il essaya de défendre contre l'opinion des siecles. Lorsqu'on cherche le but d'une entreprise aussi insensée, il est impossible de ne pas découvrir qu'en faisant l'apologie de Séneque, on rendoit un important service à tous ces grands diseurs de maximes dont la conduite est toujours en opposition avec la morale. Séneque fut lâche, avare, flatteur, satyrique, impie, et cependant exaltant toujours les vertus sans aucune proportion avec l'humanité, se contredisant de page en page, et présentant sans cesse ses opinions comme les meilleures; en un mot ce sophiste

méritoit, comme homme, de trouver un enthousiaste parmi les philosophes du dix-huitieme siecle; comme écrivain, il ne pouvoit être mieux défendu que par Diderot : l'un et l'autre ont une exaltation froide, un décousu qui laisse douter s'ils savoient encore le lendemain ce qu'ils affirmoient la veille; et cela est si frappant que Diderot, qui ne pardonne à qui que ce soit de ne pas admirer dans Séneque le plus parfait des philosophes, le traite assez souvent avec le plus profond mépris. M. de La Harpe parle de ces hommes qui font leur poétique avec les défauts de leurs ouvrages, et leur morale avec les défauts de leur caractere; Diderot refaisoit sa poétique et sa morale pour chaque page et pour chaque circonstance. Il approuvoit beaucoup cette pensée de Séneque : « La liberté du sage consiste à ne craindre ni « les hommes ni les dieux. » On va loin avec une pareille liberté; et s'il est vrai qu'elle convienne au sage, il est encore plus vrai que les plus grands scélérats en font la base de leur conduite. Ce plaidoyer en faveur du philosophe romain est rempli de digressions; mais la plus bizarre est une longue tirade dans laquelle J. J. Rousseau est traité comme le dernier des hommes. Quand on veut savoir ce qu'il est possible de dire de plus atterrant contre les philosophes modernes, il faut lire leurs ouvrages; ils avoient

vécu ensemble, ils se connoissoient, et ils ont tous parlé les uns des autres avec un mépris qui ne laisse rien à desirer. Nous conserverons l'habitude de citer une phrase de chaque ouvrage de notre auteur, et nous choisirons ici parmi les raisonnemens :

« Lecteur, qui que tu sois, je compte sur ton es-
« time; méchant, tu la dois à un homme qui ne
« croira qu'avec la derniere répugnance que tu n'as
« jamais été bon, ou que l'ayant été, tu as pu cesser
« de l'être; bon, tu la dois à un homme qui ne croira
« ni de ton vivant ni après ta mort, sans des preuves
« aussi claires que le jour, que tu sois devenu mé-
« chant. »

Diderot est le seul écrivain qui ait réclamé en sa faveur l'estime des bons et des méchans, et qui, pour obtenir celle des derniers, se soit fait crédule jusqu'à la niaiserie; ce qui n'étoit pas son défaut. Cet homme, qui veut que les méchans l'estiment parce qu'il ne croit pas au mal, jette, dans tout le cours de son plaidoyer, des cris féroces contre ceux qui ne sont pas de son avis : ce qui seroit une nouvelle preuve que la philosophie, très-tolérante pour les vices, pour les crimes même, ne garde toute sa colere que contre les opinions qui contrarient ses progrès. Nous prendrons encore de cet ouvrage une maxime curieuse après une révolution : « La voix du philoso-

« phe, qui contrarie celle du peuple, est la voix de « la raison; la voix du souverain, qui contrarie celle « du peuple, est la voix de la folie : » d'où il faut conclure que les philosophes seuls ont raison toujours et contre tous. C'est bien ici l'occasion de rappeler une phrase de notre auteur qu'il seroit difficile de mieux placer : « J'ai dit assez d'absurdités dans « ma vie pour m'y connoître, et j'aurois bien perdu « le seul fruit que j'en pouvois tirer si cette maxime « ne m'en paroissoit pas une bien conditionnée. »

Les Opinions des anciens philosophes forment trois volumes dans l'édition des Œuvres de Diderot, et font regretter qu'en effet il n'ait jamais eu le talent d'un livre; car c'étoit un beau sujet à traiter, même après Fénélon qui fit un Abrégé de la vie des anciens philosophes pour l'éducation du duc de Bourgogne. Quoique cet ouvrage ne soit pas complet, pour l'ordre, la clarté, l'indépendance de tout esprit de systême, il fait honneur à la mémoire de l'archevêque de Cambrai, et l'on regrette qu'il ne l'ait pas achevé dans ses momens de loisir. L'ouvrage de Diderot est informe : chaque article séparé pouvoit convenir à un dictionnaire; tous les articles réunis ne produisent que confusion; l'histoire des jésuites se trouve placée avant Platon, et les opinions particulieres de l'auteur percent sans cesse à travers celles des philosophes

qu'il prétend faire connoître : leur doctrine n'est pas toujours exposée avec assez de clarté; le choix des maximes citées est mieux fait. Mais, nous le répétons, l'histoire des Opinions des anciens Philosophes est un ouvrage qui manque encore à la littérature françoise : il exigeroit de si grandes connoissances unies à tant d'impartialité, qu'on peut croire qu'il manquera encore long-temps.

Nous ne parlerons pas des Romans et des Contes de Diderot : ses Romans sont assez licencieux pour que toute femme qui se respecte ne puisse avouer qu'elle les a lus. On ne peut que plaindre les écrivains qui consentent d'avance à se priver du suffrage des femmes qui ont de la pudeur, puisqu'elles sont les véritables juges de tout ce qui demande de la grace et de l'imagination : les Romans de Diderot, étrangers à ces deux qualités, ne sont que des dialogues philosophiques, semés de portraits et d'anecdotes, et toujours allongés par les digressions les plus bizarres. Dans Jacques le Fataliste il s'amuse à refaire la charmante comédie du Bourru bienfaisant, de Goldoni; en général il aimoit beaucoup à retoucher les ouvrages qui avoient un grand succès. C'est ainsi qu'il voulut ajouter à l'Eloge des Femmes par M. Thomas, qu'il assure aimer et respecter, et que dès la premiere page il appelle un hermaphrodite qui

n'a ni le nerf de l'homme, ni la mollesse de la femme. Jamais Diderot ne s'est montré plus dépourvu de goût que dans cet ouvrage; il dit : « Quand on écrit « des femmes il faut tremper sa plume dans l'arc-en-« ciel, et jeter sur la ligne la poussiere des ailes du « papillon. » Ce pathos ne lui paroissant pas suffisant, il ajoute aussitôt : « Comme le petit chien du « pèlerin, à chaque fois qu'on secoue la patte, il faut « qu'il en tombe des perles, et il n'en tombe pas de « celles de M. Thomas; » ce qui signifie qu'il ne tombe pas de perles des perles de M. Thomas ou des pattes de M. Thomas. Tout l'ouvrage est écrit du même style, et pour qu'on ne croie pas que nous choisissons, nous allons citer la phrase qui fait suite aux perles : « Il ne suffit pas de parler des femmes et d'en bien « parler; M. Thomas, faites que j'en voie; *suspen-« dez-les* sous mes yeux comme autant de thermo-« metres des moindres vicissitudes des mœurs et des « usages. » *Suspendez-les* est inconcevable dans un homme qui, demandant qu'on lui présentât les femmes en image, étoit libre de les grouper à sa fantaisie. En parlant de leur éducation, il dit : « La seule « chose qu'on leur ait apprise c'est à bien porter la « feuille de figuier qu'elles ont reçue de leur premiere « aïeule; tout ce qu'on leur a dit et répété dix-huit à « dix-neuf ans de suite se réduit à ceci : Ma fille, pre-

« riez garde à votre feuille de figuier; votre feuille de « figuier va bien; votre feuille de figuier va mal. » Quel style! et quelle inconvenance de voir l'origine de la coquetterie qu'on reproche aux femmes dans un mouvement de honte, de douleur et de repentir! Les Contes de Diderot ressemblent à ses Romans; le fond, toujours le même, roule sur une de ces situations rares où l'homme se trouve entre sa conscience et les lois, entre deux devoirs également pressans; et alors l'auteur profite de cette circonstance extraordinaire pour attaquer la morale nécessaire dans tous les momens. Ce charlatanisme philosophique a eu long-temps un grand succès. Les hommes de bon sens n'oublieront jamais que J.-J. Rousseau, après avoir composé Emile, voulut mettre son élève en action, et que, pour le faire agir, il fut obligé de l'envoyer en esclavage à Maroc. En bonne conscience l'éducation des Européens a-t-elle pour but de leur apprendre ce qu'ils doivent faire s'ils deviennent esclaves des Barbares? De même, quand on moralise, faut-il renverser tous les principes consacrés par l'expérience des siecles pour préparer les esprits à se décider dans ces situations extraordinaires où, tous les cent ans, il ne se trouve pas un homme par million d'hommes?

Trois volumes sur la peinture, dans lesquels Di-

derot rend compte des ouvrages exposés au salon des années 1765 et 1767, offrent des traits d'esprit, des erreurs de goût, des contes licencieux, de honteuses anecdotes, de l'emphase, et toujours les digressions les plus étranges. Les peintres et les sculpteurs ont depuis long-temps apprécié les réflexions du philosophe sur un art dont tout le monde peut parler, mais dont les principes n'ont pu être fixés que par de grands artistes, seuls véritables législateurs dans cette partie. Jamais Léonard de Vinci n'auroit écrit : « On est naïvement héros, naïvement « scélérat, naïvement dévot, naïvement beau, naï- « vement orateur, naïvement philosophe; sans naï- « veté point de vraie beauté : on est un arbre, une « fleur, une plante, un animal naïvement : je dirois « presque que de l'eau est naïvement de l'eau, sans quoi « elle visera à l'acier poli ou au crystal. La naïveté « est une grande ressemblance de l'imitation avec « la chose : c'est de l'eau prise dans le ruisseau et je- « tée sur la toile. » On ne pouvoit terminer un plus parfait galimatias par une idée plus fausse; de l'eau prise dans le ruisseau et jetée sur la toile ne seroit pas de la naïveté, elle couleroit du haut en bas, ne s'enfonceroit point, et produiroit un effet absolument contraire à celui que tout peintre se propose de rendre. Qui croiroit que Diderot s'adresse ici à un ta-

bleau? « Laissez-moi la pleureuse, je lui parlerai, je « la consolerai, je baiserai ses mains, j'essuierai ses « larmes, et quand je l'aurai quittée, je méditerai « quelques vers *bien doux* sur la perte de son oi- « seau. » Est-il possible de croire à la naïveté d'un pareil enthousiasme qui n'iroit à rien moins qu'à gâter le tableau de Greuze, en essuyant les larmes qui en font le premier mérite? Voilà pourtant ce que beaucoup de personnes appellent de l'imagination. Pour des vers bien doux, nous ignorons si Diderot étoit capable d'en faire : son éditeur ne nous a conservé qu'un dithyrambe dans lequel on trouve les entrailles du prêtre servant de cordon pour étrangler les rois : ce qui n'annonce pas de grandes dispositions à la douceur. Les faiseurs de Recueils littéraires s'étonnent que Diderot ne se soit pas distingué dans la poésie : ils le déclarent né poëte, parce qu'ils ne peuvent s'empêcher de le trouver toujours exalté; ils oublient qu'il n'y a pas un seul grand poëte qui ne fût éminemment raisonnable : en effet combien ne faut-il pas être maître de sa pensée pour la présenter sans cesse sous les formes les plus harmonieuses, sans lui rien faire perdre de sa force, de sa clarté et de sa chaleur?

Enfin, nous voilà quittes envers nos lecteurs du compte que nous leur devions des divers ouvrages

de Diderot. Nous avons réservé pour la fin de cette Notice ce qui regarde son théâtre, cet objet étant plus particulièrement de notre ressort.

Avec deux drames, dont l'un, le Fils Naturel, ne vaut absolument rien et n'eut qu'un succès passager, dont l'autre, le Pere de Famille, a bien le mérite que comporte ce genre, il seroit difficile qu'un auteur dramatique fît beaucoup de bruit : cependant Diderot parvint à occuper assez long-temps le public de ses pieces, et plus encore de sa poétique, qu'il donnoit pour nouvelle, que bien des personnes prirent pour telle, et qui n'est qu'une justification des vieilles pieces de Hardi, des fautes de Shakespeare, et de la confusion qui regne dans le théâtre allemand. Ce mélange de tous les tons, qu'on a appelé comédie sérieuse, tragédie bourgeoise, comédie larmoyante, drame honnête; ce mélange qui n'annonce que l'impuissance, et qui a produit tant de poétiques qu'on ne peut accorder entre elles, sera toujours repoussé par les littérateurs dignes de ce nom. Diderot employa beaucoup d'esprit pour faire valoir le seul genre auquel il se sentoit propre : il partit d'un principe faux, usage généralement adopté par ceux qui veulent propager un mauvais systême. Après avoir exposé ses idées, il ajoute : « C'est alors qu'on trem-
« bleroit d'aller au spectacle, et qu'on ne pourroit

Digitized by Google

« s'en empêcher; c'est alors qu'au lieu de ces petites « émotions passageres, de ces froids applaudisse- « mens, de ces larmes rares dont le poëte se con- « tente, il renverseroit les esprits, il porteroit dans « les ames le trouble et l'épouvante. » Et voilà positivement le genre de spectacle qui sera toujours méprisé par les honnêtes gens, qui ne sera toléré en France que dans les courts intervalles de désordre et de satiété, et qui en effet ne triomphe jamais que momentanément, parce qu'il use bien vîte les sensations qu'il provoque. On ne veut point trembler d'aller au théâtre, personne ne consent que son esprit soit renversé, le spectacle offrant un plaisir dont on ne jouit qu'avec un esprit libre; les émotions doivent être passageres, les larmes rares, autrement on n'éprouveroit que de la fatigue : il faut sur-tout que la réflexion justifie l'illusion à laquelle on a bien voulu se livrer, et c'est ce qui n'arrive pas quand l'auteur renverse les esprits et porte dans les ames le trouble et l'épouvante; on se reproche les larmes qu'on a versées, on se dépite d'avoir été trop ému pour des fictions; et la raison, reprenant son empire, juge l'ouvrage sans pitié pour se venger de s'être laissé surprendre. Que l'on cite beaucoup de drames qui, après avoir fait courir tout Paris, n'aient pas fait rire tout Paris, nous rétractons notre jugement, et nous cessons de lire Cor-

neille, Moliere, Racine, Crébillon, Regnard, Voltaire, pour méditer les dramaturges. L'erreur premiere de Diderot fut de poser en principe l'excès repoussé par tous les maîtres de la scene; et comme tout excès en littérature conduit à une fausse exaltation en morale, le Fils Naturel, premier drame de notre auteur, n'offrit que des caracteres hors de la nature: une jeune fille qui aime, et qui consent à épouser celui qu'elle n'aime pas, sur les instances de celui qu'elle préfere; l'amant préféré qui aime aussi la jeune fille et qui en épouse raisonnablement une autre pour laquelle il n'a point d'amour, voilà tout le fond du sujet : il n'est pas besoin d'exalter les passions pour arriver ensuite par les plus froides déclamations à un pareil résultat.

« Si je n'épouse point Rosalie, dit le jeune amant « philosophe, qu'ai-je besoin de fortune? Quel plus « digne usage que d'en disposer en faveur de deux « êtres qui me sont chers? Hélas! à bien juger, ce « sacrifice si peu commun n'est rien : Clairville me « devra son bonheur; Rosalie me devra son bon- « heur; le pere de Rosalie me devra son bonheur. » Le monologue commence et se prolonge sur ce ton. Il faut toujours répéter à ces personnages emphatiques : Si le sacrifice que vous faites n'est rien, ainsi que vous le dites, pourquoi nous, spectateurs, y prendrions-nous de l'intérêt ?

La longue scene de cet ouvrage, celle que l'auteur regardoit sans doute comme la grande scene, est, sans contredit ce qu'il y a de plus extraordinaire au théâtre; c'est le triomphe de la philosophie raisonneuse sur l'amour. Un amant renonce à sa maîtresse et s'engage avec une autre tout en faisant de la morale de la plus haute espece; il dit : « Constance, je « ne suis point étranger à cette pente si générale et « si douce qui entraîne tous les êtres et qui les porte « à éterniser leur espece. » Constance ne s'enfuit pas, et le jeune philosophe ajoute : « J'aurois des « enfans... des enfans!... Quand je pense que nous « sommes jetés tout en naissant dans un chaos de « préjugés, d'extravagances, de vices et de miseres, « l'idée m'en fait frémir. » Constance lui répond : « Vous êtes obsédé de fantômes, et je n'en suis pas « étonnée. » Ni nous non plus certainement; mais nous pourrions être surpris de voir cette fille aller au-devant de toute déclaration, et de l'entendre dire: « Vos enfans! il ne dépendra que de vous qu'ils aient « une conscience toute semblable à la vôtre; ils vous « verront agir; ils m'entendront parler quelquefois. « (*en souriant avec dignité.*) Dorval, vos filles se- « ront honnêtes et décentes; vos fils nobles et fiers : « tous vos enfans seront charmans. » Si les filles ressemblent à leur mere qui, avant qu'on lui ait

proposé le mariage, parle tête à tête avec un jeune homme de la propagation de l'espece, il est difficile de deviner comment elles seront honnêtes et décentes. D'argumens en argumens, Dorval se laisse séduire par Constance; elle acheve de l'enchaîner en lui disant : « Je connois les maux que le fanatisme « a causés, et ceux qu'il peut causer encore... mais le « siecle s'est éclairé, la raison s'est épurée, ses pré- « ceptes remplissent les ouvrages de la nation..... » On conçoit fort bien qu'un jeune philosophe ne puisse pas résister à l'influence des grands mots *fanatisme, nation, raison épurée, siecle éclairé;* il oublie celle qu'il aime et épouse Constance. Que l'on donne à cette Constance l'âge et le maintien de la Bélise des Femmes Savantes, et sans changer un seul mot à cette scene, elle sera du plus haut comique. C'est presque toujours à de pareilles bévues que conduisent les nouvelles poétiques. Diderot fut plus sage et plus heureux dans le Pere de famille : il y montra un talent dont il a depuis fait un fréquent usage dans ses romans, celui de dialoguer avec beaucoup de naturel.

Dans l'Encyclopédie, il a traité la partie des arts mécaniques : ses descriptions sont claires; elles dénotent un parfait observateur, et prouvent que, s'il avoit voulu régler son imagination, méditer un sujet, s'y renfermer, il auroit acquis une célébrité durable.

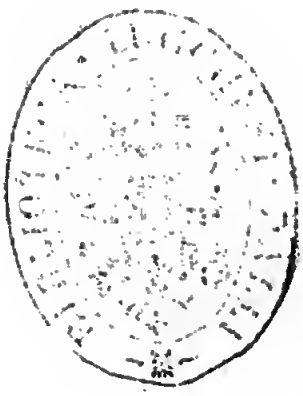
Diderot a dépensé tout son esprit en petites choses qui avoient une certaine importance pour son siecle, et qui n'en auront aucune pour la postérité. Il ne put entrer ni à l'académie des sciences, ni à l'académie françoise, malgré l'ascendant du parti encyclopédiste : il faut lui rendre cette justice, qu'il n'eut pas la petitesse d'essayer de se venger en criant contre les académies. Il fut nommé à celle de Berlin, et mourut à Paris, en sortant de table, le 31 juillet 1784.

(T. L.)

ACTEURS.

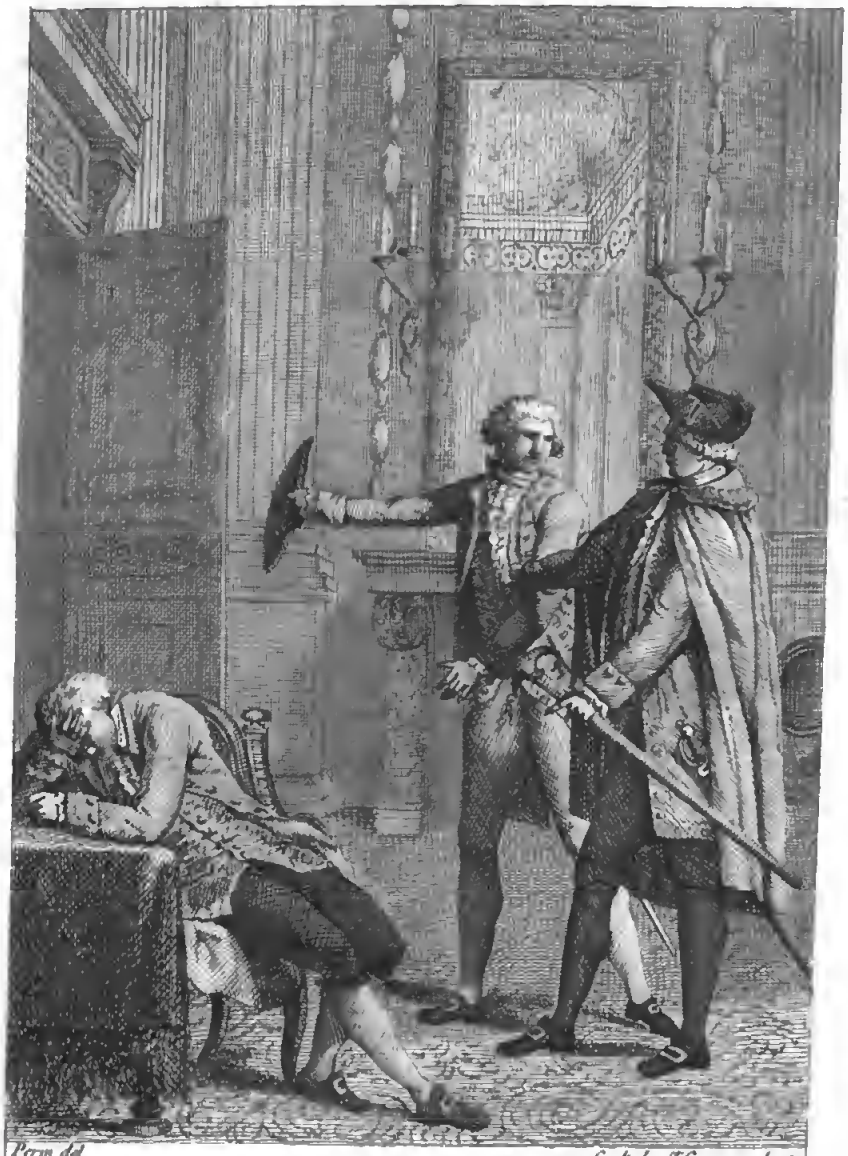
M. D'ORBESSON, Pere de famille.
M. LE COMMANDEUR D'AUVILLÉ, beau-frere du Pere de famille.
SAINT-ALBIN, fils du Pere de famille.
CECILE, fille du Pere de famille.
GERMEUIL, fils de feu M. de ***, ami du Pere de famille.
SOPHIE, jeune inconnue.
MADEMOISELLE CLAIRET, femme-de-chambre de Cécile.
MADAME HÉBERT, hôtesse de Sophie.
M. LE BON, intendant de la maison.
LA BRIE, } domestiques du Pere de famille.
PHILIPPE, }
DESCHAMPS, domestique de Germeuil.
M. ***, pauvre honteux, }
UN PAYSAN, }
UN EXEMPT, } personnages muets.
GARDES, }
DOMESTIQUES DE LA MAISON, }

La scene est à Paris, dans la maison du Pere de famille.



Digitized by Google

LE PERE DE FAMILLE



Perin del. Gault de St Germain direx.

Vois dans quel état tu le mets. Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, et tu vérifies ma prédiction.

Acte II Sc. VII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III

Digitized by Google

font une partie de trictrac. Derriere le Com-

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

PERE DE FAMILLE,

DRAME.

Le théâtre représente une salle de compagnie ; c'est celle du Pere de famille : la nuit est fort avancée ; il est entre cinq et six heures du matin.

ACTE PREMIER.

BIBLIOTECA ... PALLI

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL, LA BRIE, *qui va et vient.*

Sur le devant de la salle on voit le Pere de famille qui se promene à pas lents : il a la tête baissée, les bras croisés, et l'air tout-à-fait pensif. Un peu sur le fond, vers la cheminée qui est à l'un des côtés de la salle, le Commandeur et sa niece font une partie de trictrac. Derriere le Com-

Digitized by Google

mandeur, un peu plus près du feu, Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil, un livre à la main : il en interrompt de temps en temps la lecture pour regarder tendrement Cécile dans les momens où elle est occupée de son jeu et où il ne peut en être aperçu. Le Commandeur se doute de tout ce qui se passe derriere lui ; ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvemens.

CÉCILE.

Mon oncle, qu'avez-vous ? Vous me paroissez inquiet.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien, ma niece, ce n'est rien.

(*Les bougies sont sur le point de finir ; il dit à Germeuil :*)

Monsieur, voudriez-vous bien sonner ?

(*Germeuil va sonner. Le Commandeur saisit ce moment pour déplacer le fauteuil de Germeuil et le tourner en face du trictrac : Germeuil revient, remet son fauteuil comme il étoit.*)

LE COMMANDEUR, *à la Brie qui entre.*

Des bougies ! (*la Brie sort.*)

Le Commandeur et sa niece jouent alternativement, et nomment leurs dés.)

LE COMMANDEUR.

Six, cinq.

GERMEUIL.

Il n'est pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une et je passe l'autre.

CÉCILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école...

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CÉCILE.

Six points d'école...

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait; et ceux qui regardent derriere moi m'inquietent.

CÉCILE.

Six et quatre que j'avois, font dix.

LE COMMANDEUR, *toujours à Germeuil.*

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, et vous me ferez plaisir.

LE PERE DE FAMILLE, *à part.*

Est-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés ?... hélas ! ni l'un ni l'autre.

(*La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut, et lorsqu'il est sur le point de sortir le pere de famille l'appelle.*)

LE PERE DE FAMILLE.

La Brie!

LA BRIE.

Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE, *après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver et de se promener.*

Où est mon fils ?

LA BRIE.

Il est sorti.

LE PERE DE FAMILLE.

A quelle heure?

LA BRIE.

Monsieur, je n'en sais rien.

LE PERE DE FAMILLE, *après une pause.*

Et vous ne savez pas où il est allé?

LA BRIE.

Non, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien su. Double deux.

CÉCILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR, *ironiquement et brusquement.*

Ma niece, songez au vôtre.

LE PERE DE FAMILLE, *à la Brie, toujours en se promenant et rêvant.*

Il vous a défendu de le suivre?

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.*

Monsieur?

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PERE DE FAMILLE, *toujours en se promenant et rêvant.*

Y a-t-il long-temps que cela dure?

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.*

Monsieur?

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore : les doublets me poursuivent.

Digitized by Google

LE PERE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue!

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un, et j'ai perdu : le voilà. (*à Germeuil qui rit.*) Riez, monsieur, ne vous contraignez pas. (*la Brie sort.*)

(*la partie de trictrac finit; le Commandeur, Cécile et Germeuil s'approchent du Pere de famille.*

LE PERE DE FAMILLE.

Dans quelle inquiétude il me tient! Où est-il? Qu'est-il devenu?

LE COMMANDEUR.

Et qui sait cela?... Mais vous vous êtes assez tourmenté pour ce soir; si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute, et beaucoup celle de ma sœur : c'étoit, Dieu lui pardonne, une femme unique pour gâter ses enfans.

CÉCILE, *peinée.*

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

J'avois beau dire à tous les deux : Prenez-y garde, vous les perdrez.

CÉCILE.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes fou à présent qu'ils sont jeunes,

vous en serez martyrs quand ils seront grands.

CÉCILE.

Monsieur le Commandeur...

LE COMMANDEUR.

Bon! est-ce qu'on m'écoute ici?

LE PERE DE FAMILLE, *à part.*

Il ne vient point.

LE COMMANDEUR.

Il ne s'agit pas de soupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le temps de la peine est arrivé : si vous n'avez pu la prévenir, voyons du moins si vous saurez la supporter... Entre nous, j'en doute... (*la pendule sonne six heures.*) Mais voilà six heures qui sonnent... Je me sens las..... J'ai des douleurs dans les jambes comme si ma goutte vouloit me reprendre. Je ne suis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe-de-chambre et me jeter dans un fauteuil. Adieu, mon frere... Entendez-vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Adieu, monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR, *en s'en allant.*

La Brie.

LA BRIE, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Eclairez-moi; et quand mon neveu sera rentré vous viendrez m'avertir.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE, *après s'être encore promené tristement.*

Ma fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CÉCILE.

Mon pere, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous sais gré de cette attention; mais je crains que vous n'en soyez indisposée : allez vous reposer.

CÉCILE.

Mon pere, il est tard; si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne...

LE PERE DE FAMILLE.

Je veux rester : il faut que je lui parle.

CÉCILE.

Mon frere n'est plus un enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qui sait tout le mal qu'a pu apporter une nuit?

CECILE.

Mon pere...

LE PERE DE FAMILLE.

Je l'attendrai : il me verra.

(*en appuyant tendrement ses mains sur les bras de sa fille.*)

Allez, ma fille, allez : je sais que vous m'aimez.

(*Cécile sort; Germeuil se dispose à la suivre.*)

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

(*la marche de cette scene est lente.*)

LE PERE DE FAMILLE, *retenant Germeuil.*

Germeuil, demeurez.

(*comme s'il étoit seul et regardant aller Cécile.*)

Son caractere a tout-à-fait changé; elle n'a plus sa gaieté, sa vivacité... Ses charmes s'effacent... Elle souffre... Hélas! depuis que j'ai perdu ma femme, et que le Commandeur s'est établi chez moi, le bonheur s'en est éloigné!... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfans!... Ses vues ambitieuses, et l'autorité qu'il a prise dans ma maison, me deviennent de jour en jour plus importunes... Nous vivions dans la paix et dans l'union; l'humeur inquiete et tyrannique de cet homme nous a tous séparés : on se craint, on s'évite, on me laisse : je suis solitaire au milieu de ma famille, et je péris... Mais le jour est prêt à paroître, et mon fils ne vient point!... Germeuil, l'amertume a rempli mon ame; je ne puis plus supporter mon état...

GERMEUIL.

Vous, monsieur?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel pere l'a jamais été?

LE PERE DE FAMILLE.

Aucun... Mon ami, les larmes d'un pere coulent souvent en secret : tu vois les miennes... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monsieur, que faut-il que je fasse?

LE PERE DE FAMILLE.

Tu peux, je crois, la soulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ordonnerai point; je prierai; je dirai : Germeuil, si j'ai pris de toi quelque soin; si, depuis tes plus jeunes ans, je t'ai marqué de la tendresse, et si tu t'en souviens; si je ne t'ai point distingué de mon fils; si j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'est et me sera toujours présente... Je t'afflige; pardonne : c'est la premiere fois de ma vie, ce sera la derniere... Si je n'ai rien épargné pour te sauver de l'infortune, et remplacer un pere à ton égard; si je t'ai chéri; si je t'ai gardé chez moi malgré le Commandeur à qui tu déplais; si je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnois mes bienfaits, et réponds à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, monsieur, ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne sais-tu rien de mon fils?... Tu es son ami; mais tu dois être aussi le mien... Parle... Rends-moi le repos, ou acheve de me l'ôter. Ne sais-tu rien de mon fils?

GERMEUIL.

Non, monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai, et je te crois. Mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude : quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe à un pere dont il a tant de fois éprouvé l'indulgence, et qu'il en fait mystere au seul homme qu'il aime?... Germeuil, je tremble que cet enfant...

GERMEUIL.

Vous êtes pere ; un pere est toujours prompt à s'alarmer.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne sais pas, mais tu vas savoir et juger si ma crainte est précipitée... Dis-moi ; depuis un temps n'as-tu pas remarqué combien il est changé?

GERMEUIL.

Oui, mais c'est en bien : il est moins curieux dans ses chevaux, ses gens, son équipage; moins recherché dans sa parure; il n'a plus aucune de ces fantaisies que vous lui reprochiez; il a pris en dégoût les dissipations de son âge; il fuit ses complaisans, ses frivoles amis ; il aime à passer les journées retiré dans son cabinet : il lit, il écrit, il pense. Tant mieux : il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Je me disois cela comme toi ; mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre... Ecoute... Cette réforme dont

à ton avis il faut que je me félicite, et ces absences de nuit qui m'effraient...

GERMEUIL.

Ces absences et cette réforme?

LE PERE DE FAMILLE.

Ont commencé en même temps. (*Germeuil marque sa surprise.*) Oui, mon ami, en même temps.

GERMEUIL.

Cela est singulier.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela est. Hélas! le désordre ne m'est connu que depuis peu; mais il a duré... Arranger et suivre à la fois deux plans opposés; l'un de régularité qui nous en impose de jour, un autre de déréglement qu'il remplit la nuit; voilà ce qui m'accable... Que, malgré sa fierté naturelle, il se soit abaissé jusqu'à corrompre des valets; qu'il se soit rendu maître des portes de ma maison; qu'il attende que je repose, qu'il s'en informe secrètement; qu'il s'échappe seul, à pied, toutes les nuits, par toute sorte de temps, à toute heure : c'est peut-être plus qu'aucun pere ne puisse souffrir, et qu'aucun enfant de son âge n'eût osé... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'austérité dans les principes, la réserve dans les discours, le goût de la retraite, le mépris des distractions... Ah! mon ami!... qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout-à-coup se masquer et se contraindre à ce point?... Je regarde dans l'avenir, et ce qu'il me laisse entrevoir me

glace... S'il n'étoit que vicieux je n'en désespérerois pas; mais s'il joue les mœurs et la vertu...

GERMEUIL.

En effet, je n'entends pas cette conduite; mais je connois votre fils : la fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractere.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchans; et maintenant avec qui penses-tu qu'il vive?.. Tous les gens de bien dorment quand il veille... Ah! Germeuil!... Mais il me semble que j'entends quelqu'un... C'est lui peut-être... Eloigne-toi.

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE.

(il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher; il écoute, et dit tristement.)

Je n'entends plus rien... Asseyons-nous...

Je ne saurois... Quels pressentimens s'élevent au fond de mon ame, s'y succedent et l'agitent!... O cœur trop sensible d'un pere, ne peux-tu te calmer un moment?... A l'heure qu'il est, peut-être il perd sa santé... sa fortune... ses mœurs... Que sais-je? sa vie... son honneur... le mien... (*il se leve brusquement.*) Quelles idées me poursuivent!

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

(*Tandis que le Pere de famille erre accablé de tristesse, entre Saint-Albin, vêtu comme un homme du peuple, en redingote et en veste, les bras cachés sous sa redingote, et le chapeau rabattu et enfoncé sur les yeux. Il s'avance à pas lents : il paroît plongé dans la peine et la rêverie ; il traverse sans apercevoir personne.*)

LE PERE DE FAMILLE, *qui le voit, l'arrête par le bras, et lui dit :*

Qui êtes-vous? Où allez-vous? (*Saint-Albin ne répond point.*) Qui êtes-vous? Où allez-vous? (*Saint-Albin ne répond point encore. Le Pere de famille releve lentement le chapeau de Saint-Albin, reconnoît son fils, et s'écrie :*) Ciel!... c'est lui!... c'est lui!..... mes funestes pressentimens, les voilà donc accomplis!.... ah!.... (*il pousse des accens douloureux, il s'éloigne, il revient, il dit :*) Je veux lui parler... Je tremble de l'entendre... Que vais-je savoir?... J'ai trop vécu ; j'ai trop vécu.

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant de son pere.*

Ah!

LE PERE DE FAMILLE, *le suivant.*

Qui es-tu? D'où viens-tu?... Aurois-je eu le malheur?...

SAINT-ALBIN, *en s'éloignant encore.*

Je suis désespéré.

LE PERE DE FAMILLE.

Grand Dieu! que faut-il que j'apprenne?..

SAINT-ALBIN.

Elle pleure, elle soupire, elle songe à s'éloigner; et si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui elle?

SAINT-ALBIN.

Sophie... Non, Sophie, non... Je périrai plutôt.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie?... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois et l'effroi qu'il me cause?

SAINT-ALBIN, *se jetant aux pieds de son pere.*

Mon pere, vous me voyez à vos pieds. Votre fils n'est pas indigne de vous; mais il va périr, il va perdre celle qu'il chérit au delà de la vie. Vous seul pouvez la lui conserver. Ecoutez-moi, pardonnez-moi, secourez-moi.

Si j'ai jamais éprouvé votre bonté; si dès mon enfance j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre; si vous fûtes le confident de toutes mes joies et de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conservez-moi Sophie; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde; protégez-la... Elle va nous quitter, rien n'est plus certain.... Voyez-la, détournez-la de son projet... La vie de votre fils en dépend... Si vous la voyez, je serai le plus heureux de tous les enfans; et vous serez le plus heureux de tous les peres.

LE PERE DE FAMILLE., *à part.*

Dans quel égarement il est tombé! (*à son fils.*) Qui est-elle cette Sophie? qui est-elle?

SAINT-ALBIN, *relevé, allant et venant avec enthousiasme.*

Elle est pauvre; elle est ignorée; elle habite un réduit obscur : mais je ne vois rien dans ma vie dissipée et tumultueuse à comparer aux heures innocentes que j'ai passées près d'elle : j'y voudrois vivre et mourir, dussé-je être méconnu, méprisé du reste de la terre.... Je croyois avoir aimé; je me trompois.... c'est à présent que j'aime.... (*saisissant la main de son pere.*) Oui... j'aime pour la premiere fois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence et de ma peine. Malheureux, laissez là vos extravagances : regardez-vous, et répondez-moi. Qu'est-ce que cet indigne travestissement? Que m'annonce-t-il?

SAINT-ALBIN.

Ah! mon pere! c'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Comment? Parlez.

SAINT-ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de son état, il a fallu lui dérober mon rang, devenir son égal. Ecoutez, écoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'écoute, et j'attends.

SAINT-ALBIN.

Près de cet asyle écarté qui la cache aux yeux des hommes... Ce fut ma derniere ressource.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien?...

SAINT-ALBIN.

A côté de ce réduit... il y en avoit un autre.

LE PERE DE FAMILLE.

Achevez.

SAINT-ALBIN.

Je le loue; j'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent; je m'y loge, et je deviens son voisin sous le nom de Sergi et sous cet habit.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! je respire!... Graces à Dieu, du moins, je ne vois plus en lui qu'un insensé.

SAINT-ALBIN.

Jugez si jamais... Qu'il va m'en coûter cher!... Ah!

LE PERE DE FAMILLE.

Revenez à vous, et songez à mériter par une entiere confiance le pardon de votre conduite.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, vous saurez tout. Hélas! je n'ai que ce moyen pour vous fléchir... La premiere fois que je la vis, ce fut à l'église; elle étoit à genoux auprès d'une femme âgée que je pris d'abord pour sa mere; elle attachoit tous les regards... Ah, mon pere! quelle modestie! quels charmes!.... Non, je ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit sur moi. Quel trouble j'éprouvai! avec quelle violence mon cœur palpita!

ce que je ressentis! ce que je devins!... Depuis cet instant je ne pensai, je ne rêvai qu'elle; son image me suivit le jour, m'obséda la nuit, m'agita par-tout. J'en perdis la gaieté, la santé, le repos : je ne pus vivre sans chercher à la retrouver; j'allois par-tout où j'espérois de la revoir. Je languissois, je périssois, vous le savez, lorsque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnoit, se nommoit madame Hébert, que Sophie l'appeloit sa Bonne, et que, reléguées toutes deux à un quatrieme étage, elles y vivoient d'une vie misérable... Vous avouerai-je les espérances que je conçus alors, tous les projets que je formai? Que j'eus lieu d'en rougir lorsque le ciel m'eut inspiré de m'établir à côté d'elle! Ah! mon pere, il faut que tout ce qui l'approche devienne honnête, ou s'en éloigne... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez... Elle m'a changé : je ne suis plus ce que j'étois... Dès les premiers instans je sentis les desirs honteux s'éteindre dans mon ame, le respect et l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide; de jour en jour je le devins davantage, et bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes? Quelles sont leurs ressources?

SAINT-ALBIN.

Ah, si vous connoissiez la vie de ces infortunées!

Imaginez que leur travail commence avant le jour, et que souvent elles y passent les nuits. La Bonne file au rouet : une toile dure et grossiere est entre les doigts tendres et délicats de Sophie, et les blesse ; ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumiere d'une lampe ; elle vit sous un toit, entre quatre murs tout dépouillés... une table, deux chaises, un grabat, voilà ses meubles. O ciel! quand tu la formas étoit-ce là le sort que tu lui destinois ?

LE PERE DE FAMILLE.

Et comment eûtes-vous accès? Soyez vrai.

SAINT-ALBIN.

Il est inouï tout ce qui s'y opposoit, tout ce que je fis. Etabli auprès d'elles, je ne cherchai point à les voir; mais quand je les rencontrois en descendant, en montant, je les saluois avec respect : le soir, quand je rentrois (car le jour on me croyoit à mon travail) j'allois doucement frapper à leur porte, et je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voisins, comme de l'eau, du feu, de la lumiere. Peu-à-peu elles se firent à moi; elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles ; par exemple, elles n'aimoient pas à sortir la nuit, j'allois et je venois pour elles.

LE PERE DE FAMILLE.

Que de mouvemens et de soins! et à quelle fin ? Ah ! si les gens de bien... Continuez.

SAINT-ALBIN.

Un jour j'entends frapper à ma porte ; c'étoit la Bonne : j'ouvre ; elle entre sans parler, s'assied, et

se met à pleurer : je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit-elle, ce n'est pas sur moi que je pleure ; née dans la misere, j'y suis faite : mais cette enfant me désole.... Qu'a-t-elle ? Que vous est-il arrivé ?... Hélas ! répond la Bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage, et nous sommes sur le point de manquer de pain. Ciel ! m'écrié-je ; tenez, allez, courez... Après cela je me renfermai, et l'on ne me vit plus.

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends. Voilà le fruit des sentimens qu'on leur inspire ; ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

SAINT-ALBIN.

On s'aperçut de ma retraite, et je m'y attendois ; la bonne madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis : je l'interrogeai sur leur situation ; je peignis la mienne comme il me plut ; je proposai d'associer notre indigence, et de l'alléger en vivant en commun : on fit des difficultés ; j'insistai, et l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie ! Hélas, elle a bien peu duré ! Et qui sait combien ma peine durera ? Hier j'arrivai à mon ordinaire : Sophie étoit seule ; elle avoit les coudes appuyés sur sa table, et la tête penchée sur sa main ; son ouvrage étoit tombé à ses pieds : j'entrai sans qu'elle m'entendît : elle soupiroit ; des larmes s'échappoient d'entre ses doigts et couloient le long de son bras. Il y avoit déja quelque temps que je la trouvois triste... Pourquoi pleuroit-elle ? Qu'est-ce qui l'affligeoit ? Ce n'étoit plus le be-

soin, son travail et mes attentions pourvoyoient à tout.... Menacé du seul malheur que je redoutois, je ne balançai point; je me jetai à ses genoux : quelle fut sa surprise! Sophie, lui dis-je, vous pleurez! Qu'avez-vous? Ne me celez pas votre peine : parlez-moi, de grace, parlez-moi. Elle se taisoit; ses larmes continuoient de couler; ses yeux, noyés dans les pleurs, se tournoient sur moi, s'en éloignoient, y revenoient : elle disoit seulement : Pauvre Sergi! malheureuse Sophie! Cependant j'avois baissé mon visage sur ses genoux, et je mouillois son tablier de mes larmes. Alors la Bonne rentra : je me leve; je cours à elle; je l'interroge : je reviens à Sophie; je la conjure; elle s'obstine au silence. Le désespoir s'empare de moi; je marche dans la chambre sans savoir ce que je fais; je m'écrie douloureusement : c'est fait de moi! Sophie, vous voulez nous quitter, c'est fait de moi! A ces mots ses pleurs redoublent, et elle retombe sur sa table comme je l'avois trouvée : la lueur pâle et sombre d'une petite lampe éclairoit cette scene de douleur qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail est censé m'appeler, je suis sorti; et je me retirois ici accablé de peine...

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne pensois pas à la mienne.

SAINT-ALBIN.

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous? Qu'espérez-vous?

SAINT-ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis; que vous verrez Sophie, que vous lui parlerez; que...

LE PERE DE FAMILLE.

Jeune insensé!... Et savez-vous qui elle est?

SAINT-ALBIN.

C'est là son secret; mais ses mœurs, ses sentimens, ses discours, n'ont rien de conforme à sa condition présente; un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement : tout la trahit, jusqu'à je ne sais quelle fierté qu'on lui a inspirée, et qui la rend impénétrable sur son état... Si vous voyiez son ingénuité, sa douceur, sa modestie... Vous vous souvenez bien de ma mere... Vous soupirez; eh bien! c'est elle. Mon pere, voyez-la; et si votre fils vous a dit un mot...

LE PERE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle est ne vous en a rien appris?

SAINT-ALBIN.

Hélas! elle est aussi réservée que Sophie. Ce que j'en ai pu tirer, c'est que cette jeune personne est venue de province implorer l'assistance d'un parent qui n'a voulu ni la voir ni la secourir : j'ai profité de cette confidence pour adoucir sa misere sans offenser sa délicatesse; je fais du bien à ce que j'aime, et il n'y a que moi qui le sache.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez?

SAINT-ALBIN, *avec vivacité.*

Moi! mon pere ?... je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé ?

SAINT-ALBIN.

Pardonnez-moi... Hélas! quelquefois je l'ai cru...

LE PERE DE FAMILLE.

Et sur quoi?

SAINT-ALBIN.

Sur des choses légeres qui se sentent mieux qu'on ne les dit; par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche; auparavant son visage s'éclaircissoit à mon arrivée, son regard s'animoit, elle avoit plus de gaieté : j'ai cru deviner qu'elle m'attendoit : souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée; et je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien dans la nuit pour m'arrêter plus long-temps...

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit?

SAINT-ALBIN.

Tout.

LE PERE DE FAMILLE, *après une pause.*

Allez vous reposer... Je la verrai.

SAINT-ALBIN.

Vous la verrez? Ah! mon pere, vous la verrez!... Mais songez que le temps presse...

LE PERE DE FAMILLE.

Allez, et rougissez de n'être pas plus occupé des

alarmes que votre conduite m'a données, et peut me donner encore.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, vous n'en aurez plus.

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE.

De l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les ames bien nées!... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre... Quel sort!... Mais peut-être m'alarmé-je encore trop tôt... Un jeune homme passionné, violent, s'exagere à lui-même, aux autres... Il faut voir... Il faut appeler ici cette fille, l'entendre, lui parler... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger... Que sais-je?

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, *en robe de chambre et en bonnet de nuit.*

LE COMMANDEUR.

Eh bien, monsieur d'Orbesson, vous avez vu votre fils : de quoi s'agit-il?

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, vous le saurez : entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin, n'est-ce pas?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere...

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez point cause d'ignorance, je vous avertis que votre chere fille et ce Germeuil, que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, et, s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, ne m'accorderez-vous pas un instant de repos?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment : c'est moi qui vous le dis.

LE PERE DE FAMILLE, *impatienté.*

Eh bien, je le voudrois.

(*il entraîne le Commandeur hors de la scene tandis qu'il parle.*)

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni se souffrir, ni se quitter; ils se brouillent sans cesse, et sont toujours bien : prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive et défensive envers et contre tous : qu'on s'avise de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils se reprennent, on y sera bien venu... Hâtez-vous de les séparer : c'est moi qui vous le dis...

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, monsieur le Commandeur, entrons.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire que vous voulez avoir du chagrin : eh bien, vous en aurez.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, MADEMOISELLE CLAIRET, MONSIEUR LE BON, UN PAYSAN, LA BRIE, PHILIPPE, *domestique qui vient se présenter*, UN HOMME *vêtu de noir, qui a l'air d'un pauvre honteux, et qui l'est.*

Toutes ces personnes arrivent les unes après les autres. Le paysan se tient debout, le corps penché sur son bâton. L'homme vêtu de noir est retiré à l'écart, debout dans un coin, auprès d'une fenêtre. La Brie est en papillotes. Philippe est habillé. La Brie tourne autour de lui, et le regarde un peu de travers. Le Pere de famille entre, et tout le monde se leve; il est suivi de sa fille, et sa fille précédée de sa femme-de-chambre qui porte le déjeûner de sa maîtresse: elle sert le déjeûner sur une petite table : Cécile s'assied d'un côté de cette table; le Pere de famille est assis de l'autre. Mademoiselle Clairet est debout derriere le fauteuil de sa maîtresse.

LE PERE DE FAMILLE, *au paysan.*

AH! c'est vous qui venez enchérir sur le bail de mon fermier de Limeuil? J'en suis content; il est exact; il

a des enfans : je ne suis pas fâché qu'il fasse avec moi ses affaires. Retournez-vous-en.

(*le paysan sort.*)

LE PERE DE FAMILLE, *à son intendant.*

Eh bien, monsieur le Bon, qu'est-ce qu'il y a?

M. LE BON.

Ce débiteur, dont le billet est échu depuis un mois, demande encore à différer son paiement.

LE PERE DE FAMILLE.

Les temps sont durs, accordez-lui le délai qu'il demande : risquons une petite somme plutôt que de de le ruiner.

M. LE BON.

Les ouvriers qui travailloient à votre maison d'Orsigny sont venus.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

M. LE BON.

Cela peut aller au delà des fonds.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites toujours : leurs besoins sont plus pressans que les miens, et il vaut mieux que je sois gêné qu'eux.

(*il aperçoit le pauvre honteux ; il se leve avec empressement, il s'avance vers lui, et lui dit bas :*)

Pardon, monsieur; je ne vous voyois pas... Des embarras domestiques m'ont occupé... Je vous avois oublié.

(*tout en parlant il tire une bourse qu'il lui donne*

furtivement; il le reconduit : en revenant, bas et d'un ton de commisération.)

Une famille à élever, un état à soutenir, et point de fortune!

M. LE BON.

Ce voisin qui, a formé des prétentions sur votre terre, s'en désisteroit peut-être si...

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne me laisserai pas dépouiller; je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfans à l'homme avide et injuste : tout ce que je puis, c'est de céder, si l'on veut, ce que la poursuite de ce procès pourra me coûter. Voyez. (*M. le Bon va pour sortir.*) A propos, monsieur le Bon, souvenez-vous de ces gens de province : je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfans; tâchez de me le découvrir.

(*M. le Bon sort.*)

LE PERE DE FAMILLE, *à la Brie, qui s'occupoit à ranger le salon.*

Vous n'êtes plus à mon service. Vous connoissiez le déréglement de mon fils; vous m'avez menti : on ne ment pas chez moi.

CÉCILE, *intercédant.*

Mon pere...

LE PERE DE FAMILLE, *à part.*

Nous sommes bien étranges : nous les avilissons; nous en faisons des malhonnêtes gens, et lorsque nous les trouvons tels, nous avons l'injustice de nous en plaindre. (*à la Brie.*) Je vous laisse votre

habit, et je vous accorde un mois de vos gages. Allez. (*la Brie sort.*)

LE PERE DE FAMILLE, *à Philippe.*

Est-ce vous dont on vient de me parler?

PHILIPPE.

Oui, monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie; souvenez-vous-en. Allez, et ne laissez entrer personne. (*Mademoiselle Clairet et Philippe sortent, et emportent ce qui a servi pour le déjeuner.*)

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE.

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, avez-vous réfléchi?

CÉCILE.

Oui, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez vous résolu?

CÉCILE.

De faire en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponse.

CÉCILE.

Si cependant il m'étoit permis de choisir un état...

LE PERE DE FAMILLE.

Quel est celui que vous préféreriez?.... Vous hésitez... Parlez, ma fille.

CÉCILE.

Je préférerois la retraite.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous dire? Un couvent?

CÉCILE.

Oui, mon pere : je ne vois que cet asyle contre les peines que je crains.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines, et vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez? Vous m'abandonneriez? Vous quitteriez la maison de votre pere pour un cloître? Non, ma fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse, mais ce n'est pas la vôtre. La nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité..... Non, je n'aurai point donné la vie à un enfant, je ne l'aurai point élevé, je n'aurai point travaillé sans relâche à assurer son bonheur, pour le laisser descendre tout vif dans un tombeau, et avec lui mes espérances et celles de la société trompées... Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, si les femmes les plus dignes d'être des meres de famille s'y refusent?

CÉCILE.

Je vous ai dit, mon pere, que je ferois en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CÉCILE.

Mais j'ose espérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état, et que du moins il lui

sera permis de passer des jours tranquilles et libres à côté de vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Si je ne considérois que moi, je pourrois approuver ce parti; mais je dois vous ouvrir les yeux sur un temps où je ne serai plus... Cécile, la nature a ses vues; et si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées; les hommes punis du célibat par le vice, les femmes par le mépris et par l'ennui... Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend; on perd ses parens, ses connoissances, ses amis : une fille surannée n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent, ou des ames intéressées qui comptent ses jours. Elle le sent; elle s'en afflige, elle vit sans qu'on la console, et meurt sans qu'on la pleure.

CÉCILE.

Cela est vrai; mais est-il un état sans peine? et le mariage n'a-t-il pas les siennes?

LE PERE DE FAMILLE.

Qui le sait mieux que moi? Vous me l'apprenez tous les jours; mais c'est un état que la nature impose : c'est la vocation de tout ce qui respire.... Ma fille, celui qui compte sur un bonheur sans mélange, ne connoît ni la vie de l'homme, ni les desseins du Ciel sur lui... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les plus doux. Où sont les exemples de l'intérêt pur et sincere, de la tendresse réelle, de la confiance intime,

des secours continus, des satisfactions réciproques, des chagrins partagés, des soupirs entendus, des larmes confondues, si ce n'est dans le mariage? Qu'est-ce que l'homme de bien préfere à sa femme? Qu'y a-t-il au monde qu'un pere aime plus que son enfant?... O lien sacré des époux, si je pense à vous, mon ame s'échauffe et s'éleve! ô noms tendres de fils et de fille, je ne vous prononçai jamais sans tressaillir, sans être touché! Rien n'est plus doux à mon oreille, rien n'est plus intéressant à mon cœur.... Cécile, rappelez-vous la vie de votre mere : en est-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive, de mere tendre, de maîtresse compatissante?.... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur, le soir quand elle se retire!

CÉCILE.

Oui, mon pere ; mais où sont les femmes comme elle, et les époux comme vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est, mon enfant; et il ne tiendra qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

CÉCILE.

S'il suffisoit de regarder autour de soi, d'écouter sa raison et son cœur....

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, vous baissez les yeux; vous tremblez; vous craignez de parler... Mon enfant, laisse-moi lire dans ton ame : tu ne peux avoir de secret pour ton pere;

et si j'avois perdu ta confiance, c'est en moi que j'en chercherois la raison... Tu pleures...

CÉCILE.

Votre bonté m'afflige : si vous pouviez me traiter plus sévèrement...

LE PERE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité? Votre cœur vous feroit-il un reproche?

CÉCILE.

Non, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc?

CÉCILE.

Rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous me trompez, ma fille.

CÉCILE.

Je suis accablée de votre tendresse... je voudrois y répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, auriez-vous distingué quelqu'un? Aimeriez-vous?

CÉCILE.

Que je serois à plaindre!

LE PERE DE FAMILLE.

Dites ; dis, mon enfant : si tu ne me supposes pas une sévérité que je ne connus jamais, tu n'auras pas une réserve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant : comment blâmerois-je en vous un sentiment que je fis naître dans le cœur de votre mere? O vous qui

tenez sa place dans ma maison, et qui me la représentez, imitez-la dans la franchise qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, et qui voulut son bonheur et le mien... Cécile, vous ne me répondez rien?

CÉCILE.

Le sort de mon frere me fait trembler.

LE PERE DE FAMILLE.

Votre frere est un fou.

CÉCILE.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raisonnable que lui.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile; sa prudence m'est connue, et je n'attends que l'aveu de son choix pour le confirmer.

(*Cécile se tait. Le Pere de famille attend un moment; puis il continue d'un ton sérieux et même un peu chagrin.*)

Il m'eût été doux d'apprendre vos sentimens de vous-même; mais de quelque maniere que vous m'en instruisiez, je serai satisfait : que ce soit par la bouche de votre oncle, de votre frere, ou de Germeuil, il n'importe... Germeuil est notre ami commun... C'est un homme sage et discret... il a ma confiance... il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

CÉCILE.

C'est ainsi que j'en pense.

LE PERE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup : il est temps que je m'acquitte avec lui.

CÉCILE.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes ni à votre autorité, ni à votre reconnoissance... Jusqu'à présent il vous a honoré comme un pere, et vous l'avez traité comme un de vos enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne sauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui?

CÉCILE.

Je crois qu'il faut le consulter lui-même... Peut-être a-t-il des idées... peut-être... Quel conseil pourrois-je vous donner?

LE PERE DE FAMILLE.

Le Commandeur m'a dit un mot.

CÉCILE, *avec vivacité.*

Ah! mon pere, n'en croyez rien : vous connoissez mon oncle.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faudra donc que je quitte la vie sans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfans.... Cécile.... Cruels enfans, que vous ai-je fait pour me désoler?.... J'ai perdu la confiance de ma fille; mon fils s'est précipité dans des liens que je ne puis approuver, et qu'il faut que je rompe....

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Monsieur, il y a là deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites entrer. (*avec tristesse à Cécile qui se retire.*) Cécile!

CÉCILE.

Mon père.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus?

(*Les femmes annoncées entrent, et Cécile sort avec un mouchoir sur les yeux.*)

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE, MADAME HEBERT.

LE PERE DE FAMILLE, *apercevant Sophie, à part, d'un ton triste et avec l'air étonné.*

Il ne m'a point trompé. Quels charmes! quelle modestie! quelle douceur!... Ah!...

MADAME HÉBERT.

Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PERE DE FAMILLE, *à Sophie.*

C'est vous, mademoiselle, qui vous appelez Sophie?

SOPHIE, *tremblante, troublée.*

Oui, monsieur.

LE PERE DE FAMILLE, *à madame Hébert.*

Madame, j'aurois un mot à dire à mademoiselle : j'en ai entendu parler, et je m'y intéresse.

(*Madame Hébert s'éloigne.*)

SOPHIE, *toujours tremblante, la retenant par le bras.*

Madame!

LE PERE DE FAMILLE.

Mademoiselle, remettez-vous : je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas!

(*madame Hébert va s'asseoir sur le fond de la salle; elle tire son ouvrage et travaille.*)

LE PERE DE FAMILLE, *conduit Sophie à une chaise, et la fait asseoir à côté de lui.*

D'où êtes-vous, mademoiselle?

SOPHIE.

Je suis d'une petite ville de province.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes à Paris?

SOPHIE.

Pas long-temps; et plût au ciel que je n'y fusse jamais venue!

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-temps à souffrir.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous monsieur votre pere ?

SOPHIE.

Non, monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et votre mere ?

SOPHIE.

Le ciel me l'a conservée; mais elle a eu tant de chagrin, sa santé est si chancelante, et sa misere si grande!...

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere est donc bien pauvre ?

SOPHIE.

Bien pauvre; avec cela il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous loue de ce sentiment. Vous paroissez bien née... Et qu'étoit votre pere?

SOPHIE.

Mon pere fut un homme de bien : il n'entendit jamais le malheureux sans en avoir pitié; il n'abandonna pas ses amis dans la peine, et il devint pauvre : il eut beaucoup d'enfans de ma mere; nous demeurâmes tous sans ressources à sa mort... J'étois bien jeune alors... Je me souviens à peine de l'avoir vu... Ma mere fut obligée de me prendre entre ses

bras, de m'élever à la hauteur de son lit pour l'embrasser... Je pleurois : hélas ! je ne sentois pas tout ce que je perdois !

LE PERE DE FAMILLE, *à part.*

Elle me touche... (*haut.*) Et qu'est-ce qui vous a fait quitter la maison de vos parens et votre pays ?

SOPHIE.

Je suis venue ici avec un de mes freres implorer l'assistance d'un parent, qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en province ; il paroissoit avoir pris de l'affection pour moi, et ma mere avoit espéré qu'il s'en ressouviendroit : mais il a fermé sa porte à mon frere, et il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est devenu votre frere?

SOPHIE.

Il s'est mis au service du roi ; et moi je suis restée avec la personne que vous voyez, et qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aisée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, monsieur, j'en ai reçu quelques secours ; mais de quoi cela sert-il à ma mere?

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere vous a donc oubliée?

SOPHIE.

Ma mere avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas! elle attendoit de ce voyage un succès plus heureux; sans cela auroit-elle pu se résoudre à m'éloigner d'elle? Depuis elle n'a plus su comment me faire revenir : elle me mande cependant qu'on doit me reprendre et me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Oh! nous sommes bien à plaindre!

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici personne qui pût vous secourir?

SOPHIE.

Personne.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre?

SOPHIE.

Oui, monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous vivez seules?

SOPHIE.

Seules.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, et qui demeure à côté de vous?

SOPHIE.

C'est un malheureux qui gagne son pain comme nous, et qui a uni sa misere à la nôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

Est-ce là tout ce que vous en savez ?

SOPHIE.

Oui, monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ! mademoiselle, ce malheureux-là...

SOPHIE.

Vous le connoissez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Si je le connois !... c'est mon fils.

SOPHIE.

Votre fils !

MADAME HÉBERT.

Sergi !

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mademoiselle.

SOPHIE, *à part.*

Ah ! Sergi, vous m'avez trompée !

LE PERE DE FAMILLE.

Fille aussi vertueuse que belle, connoissez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi est votre fils !

LE PERE DE FAMILLE.

Il vous estime, vous aime; mais sa passion préparerait votre malheur et le sien si vous la nourrissiez.

SOPHIE.

Pourquoi suis-je venue dans cette ville ? que ne m'en suis-je allée lorsque mon cœur me le disoit !

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est temps encore; il faut aller retrouver une mere qui vous rappelle, et à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez?

SOPHIE, *à part.*

Ah, ma mere! que vous dirai-je?

LE PERE DE FAMILLE, *à madame Hébert.*

Madame, vous la reconduirez; et j'aurai soin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise. (*à Sophie.*) Mais, Sophie, si je vous rends à votre mere, c'est à vous à me rendre mon fils; c'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parens: vous le savez si bien.

SOPHIE, *à part.*

Ah, Sergi! pourquoi...

LE PERE DE FAMILLE.

Quelque honnêteté qu'il ait mise dans ses vues, vous l'en ferez rougir: vous lui annoncerez votre départ, et vous lui ordonnerez de finir ma douleur et le trouble de sa famille.

SOPHIE, *à madame Hébert.*

Ma Bonne...

MADAME HÉBERT.

Mon enfant...

SOPHIE, *en s'appuyant sur elle.*

Je me sens mourir...

MADAME HÉBERT.

Monsieur, nous allons nous retirer et attendre vos ordres.

SOPHIE, *en se retirant.*

Pauvre Sergi! Malheureuse Sophie!

(*Elle sort appuyée sur madame Hébert.*)

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE.

O lois du monde! ô préjugés cruels!... Il y a déja si peu de femmes pour un homme qui pense et qui sent, pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité?... Mais mon fils ne tardera pas à venir... Secouons, s'il se peut, de mon ame l'impression que cette enfant y a faite... Lui représenterai-je comme il me convient ce qu'il me doit, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien?

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, *en entrant avec vivacité.*

Mon pere!

(*le Pere de famille se promene et garde le silence.*)

SAINT-ALBIN, *suit son pere et d'un ton suppliant.*

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE, *s'arrêtant et d'un ton sérieux.*

Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts et mon chagrin.

SAINT-ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré: j'approche de vous en

tremblant... Je serai tranquille et raisonnable... Oui, je le serai... Je me le suis promis.

(*le Pere de famille continue de se promener.*)

SAINT-ALBIN, *s'approchant avec timidité, dit à son pere d'une voix basse et tremblante.*

Vous l'avez vue?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vue : elle est belle, et je la crois sage; mais qu'en prétendez-vous faire? Un amusement? je ne le souffrirois pas; votre femme? elle ne vous convient point.

SAINT-ALBIN, *en se contenant.*

Elle est belle, elle est sage, et elle ne me convient pas! Quelle est donc la femme qui me convient, mon pere?

LE PERE DE FAMILLE.

Celle qui, par son éducation, sa naissance, son état et sa fortune, peut assurer votre bonheur, et satisfaire à mes espérances.

SAINT-ALBIN.

Ainsi le mariage sera pour moi un lien d'intérêt et d'ambition? Mon pere, vous n'avez qu'un fils; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête et sensible qui m'aide à supporter les peines de la vie, et non une femme riche et titrée qui les accroisse. Ah! souhaitez-moi la mort, et que le Ciel me l'accorde, plutôt qu'une femme comme il y en a tant!

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous en propose aucune; mais je ne permet-

trai jamais que vous soyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrois user de mon autorité et vous dire : Saint-Albin, cela me déplaît, cela ne sera pas, n'y pensez plus ; mais je ne vous ai jamais rien demandé sans vous en montrer la raison : j'ai voulu que vous m'approuvassiez en m'obéissant, et je vais avoir la même condescendance. Modérez-vous, et écoutez-moi.

Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des premieres larmes que vous m'avez fait répandre ; mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la nature me donnoit ; je vous reçus entre mes bras du sein de votre mere ; et vous élevant vers le Ciel, et mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu : O Dieu, qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit point y répondre, ne regardez point à la joie de sa mere, reprenez-le !

Voilà le vœu que je fis sur vous et sur moi ; il m'a toujours été présent ; je ne vous ai point abandonné au soin du mercenaire. Je vous ai appris moi-même à parler, à penser, à sentir ; à mesure que vous avanciez en âge j'ai étudié vos penchans, j'ai formé sur eux le plan de votre éducation, et je l'ai suivi sans relâche. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner ! j'ai réglé votre sort à venir sur vos talens et sur vos goûts ; je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction ; et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude, lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa

naissance qui le destine aux meilleurs partis, et à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois; une passion insensée, la fantaisie d'un instant, aura tout détruit; et je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué, et mon attente trompée; et j'y consentirai? Vous l'êtes-vous promis?

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux!

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime et qui vous destine une fortune considérable; un pere qui vous a consacré sa vie, et qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse; un nom, des parens, des amis, les prétentions les plus flatteuses et les mieux fondées, et vous êtes malheureux? Que vous faut-il encore?

SAINT-ALBIN.

Sophie, le cœur de Sophie, et l'aveu de mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'osez-vous me proposer? de partager votre folie et le blâme général qu'elle encourroit? Quel exemple à donner aux peres et aux enfans! Moi, j'autoriserois, par une foiblesse honteuse, le désordre de la société, la confusion du sang et des rangs, la dégradation des familles?

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas; car je n'aimerai jamais que Sophie. Sans cesse j'en comparerai une autre avec elle; cette

autre sera malheureuse; je le serai aussi : vous le verrez, et vous en périrez de regret.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir, et malheur à vous si vous manquez au vôtre!

SAINT-ALBIN.

Mon pere, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PERE DE FAMILLE.

Cessez de me la demander.

SAINT-ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête étoit la faveur la plus grande que le ciel pût accorder : je l'ai trouvée, et c'est vous qui voulez m'en priver ! Mon pere, ne me l'ôtez pas. A présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi ? Saint-Albin sera-t-il moins généreux que Sergi? Ne me l'ôtez pas : c'est elle qui a rappelé la vertu dans mon cœur ; elle seule peut l'y conserver.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est-à-dire que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire ?

SAINT-ALBIN.

Mon pere...

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez, mon fils : Vous aimez Sophie?

SAINT-ALBIN.

Si je l'aime!

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez-moi, vous dis-je, et tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sen-

tirez la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits : vous vous trouverez seul avec elle, sans état, sans fortune, sans considération ; l'ennui et le chagrin vous saisiront : vous la haïrez, vous l'accablerez de reproches : sa patience et sa douceur acheveront de vous aigrir ; vous la haïrez davantage ; vous haïrez les enfans qu'elle vous aura donnés, et vous la ferez mourir de douleur.

SAINT-ALBIN.

Moi !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous.

SAINT-ALBIN.

Jamais, jamais.

LE PERE DE FAMILLE.

La passion voit tout éternel, mais la nature humaine veut que tout finisse.

SAINT-ALBIN.

Je cesserois d'aimer Sophie ! Si j'en étois capable, j'ignorerois, je crois, si je vous aime.

LE PERE DE FAMILLE.

Voulez-vous le savoir et me le prouver ? Faites ce que je vous demande.

SAINT-ALBIN.

Je le voudrois en vain, je ne puis : je suis entraîné ; mon pere, je ne puis.

LE PERE DE FAMILLE.

Insensé, vous voulez être pere ! en connoissez-vous les devoirs ? si vous les connoissez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi ?

SAINT-ALBIN.

Ah! si j'osois répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Répondez.

SAINT-ALBIN.

Vous me le permettez?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

SAINT-ALBIN.

Lorsque vous voulûtes ma mere, lorsque toute la famille se souleva contre vous, lorsque votre pere vous appela enfant ingrat, et que vous l'appelâtes au fond de votre ame pere cruel, qui de vous deux avoit raison? Ma mere étoit vertueuse et belle comme Sophie; elle étoit sans fortune comme Sophie; vous l'aimiez comme j'aime Sophie : souffrîtes-vous qu'on vous l'arrachât, mon pere? Et n'ai-je pas un cœur aussi?

LE PERE DE FAMILLE.

J'avois des ressources, et votre mere avoit de la naissance.

SAINT-ALBIN.

Qui sait encore ce qu'est Sophie?

LE PERE DE FAMILLE.

Chimere.

SAINT-ALBIN.

Des ressources? L'amour, l'indigence m'en fourniront.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

SAINT-ALBIN.

Ne la point avoir est le seul que je redoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendresse.

SAINT-ALBIN.

Je la recouvrerai.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit?

SAINT-ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie: j'embrasserai vos genoux; mes enfans vous tendront leurs bras innocens, et vous ne les repousserez pas.

LE PERE DE FAMILLE, *à part.*

Il me connoît trop bien....(*il prend l'air et le ton le plus sévere.*) Mon fils, je vois que je vous parle en vain, que la raison n'a plus d'accès auprès de vous, et que le moyen dont je craignis toujours d'user est le seul qui me reste: j'en userai, puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets; je le veux, et je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un pere a sur ses enfans.

SAINT-ALBIN, *avec un emportement sourd.*

L'autorité! l'autorité! Ils n'ont que ce mot.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je suis et à qui vous parlez. Taisez-vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des peres.

SAINT-ALBIN.

Des peres! des peres! Il n'y en a point... Il n'y a que des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

O ciel!

SAINT-ALBIN.

Oui, des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous de moi, enfant ingrat et dénaturé. Je vous donne ma malédiction : allez loin de moi. (*Saint-Albin va pour sortir; le Pere de famille lui laisse à peine faire quelques pas, court après lui, et lui dit :*) Où vas-tu, malheureux?

SAINT-ALBIN, *accourant aux pieds de son pere.*

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE, *se jette dans un fauteuil.*

Moi votre pere? Vous mon fils? Je ne vous suis plus rien; je ne vous ai jamais rien été. Vous empoisonnez ma vie; vous souhaitez ma mort. Eh! pourquoi a-t-elle été si long-temps différée? Que ne suis-je à côté de ta mere! Elle n'est plus, et mes jours malheureux ont été prolongés.

SAINT-ALBIN.

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous; cachez-moi vos larmes : vous déchirez mon cœur, et je ne puis vous en chasser.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

(*Le Commandeur entre. Saint-Albin qui étoit aux genoux de son pere se leve, et le Pere de famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains comme un homme désolé.*)

LE COMMANDEUR, *en montrant le Pere de famille à Saint-Albin, qui se promene sans l'écouter.*

Tiens, regarde; vois dans quel état tu le mets. Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, et tu vérifies ma prédiction.

(*Pendant que le Commandeur parle, le Pere de famille se leve et s'en va; Saint-Albin se dispose à le suivre.*)

LE PERE DE FAMILLE, *en se retournant vers son fils.*

Où allez-vous? Ecoutez votre oncle: je vous l'ordonne.

SCENE VIII.

SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

SAINT-ALBIN.

Parlez donc, monsieur, je vous écoute... Si c'est un malheur que d'aimer Sophie, il est arrivé, et je

n'y sais plus de remede... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier... L'oublier!... Qui? moi? Je le pourrois? Je le voudrois? Que la malédiction de mon pere s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée!

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande? De laisser là une créature que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en passant; qui est sans bien, sans parens, sans aveu; qui vient de je ne sais où, qui appartient à je ne sais qui, et qui vit je ne sais comment. On a de ces filles-là; il y a des fous qui se ruinent pour elles : mais épouser! épouser!

SAINT-ALBIN, *avec vivacité.*

Monsieur le Commandeur...

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît? Eh bien! garde-la : je t'aime autant celle-là qu'une autre; mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue, quand il en sera temps. (*Saint-Albin veut sortir.*) Où vas-tu?

SAINT-ALBIN.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR, *l'arrêtant.*

As-tu oublié que je te parle au nom de ton pere?

SAINT-ALBIN.

Eh bien! monsieur, dites; déchirez-moi; désespérez-moi : je n'ai qu'un mot à répondre : Sophie sera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme?

SAINT-ALBIN.

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien?

SAINT-ALBIN.

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne et vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu point de honte?

SAINT-ALBIN.

De la honte?

LE COMMANDEUR.

Toi, fils de M. d'Orbesson, neveu du Commandeur d'Auvilé!

SAINT-ALBIN.

Moi, fils de M. d'Orbesson, et votre neveu.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton pere étoit si vain! Le voilà ce modele de tous les jeunes gens de la cour et de la ville!... Mais tu te crois riche peut-être?

SAINT-ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mere?

SAINT-ALBIN.

Je n'y ai jamais pensé, et je ne veux pas le savoir.

LE COMMANDEUR.

Ecoute: c'étoit la plus jeune de six enfans que nous étions, et cela dans une province où l'on ne

donne rien aux filles. Ton pere, qui ne fut pas plus sensé que toi, s'en entêta et la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur ; c'est quinze cents francs pour chacun : voilà toute votre fortune.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

SAINT-ALBIN.

Ah! Sophie, vous n'habiterez plus sous un toit; vous ne sentirez plus les atteintes de la misere : j'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre vingt-cinq mille de ton pere, et presque le double de moi. Saint-Albin, on fait des folies, mais on n'en fait pas de plus cheres.

SAINT-ALBIN.

Et que m'importe la richesse si je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager?

LE COMMANDEUR.

Insensé!

SAINT-ALBIN.

Je sais : c'est ainsi qu'on appelle ceux qui préferent à tout une femme jeune, vertueuse et belle, et je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

Je mangeois du pain, je buvois de l'eau à côté d'elle, et j'étois heureux.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

SAINT-ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu ?

SAINT-ALBIN.

Elle sera nourrie, logée, vêtue, et nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

SAINT-ALBIN.

Soit.

LE COMMANDEUR.

Cela aura pere, mere, freres, sœurs, et tu épouseras tout cela.

SAINT-ALBIN.

J'y suis résolu.

LE COMMANDEUR.

Je t'attends aux enfans.

SAINT-ALBIN.

Alors je m'adresserai à toutes les ames sensibles : on me verra, on verra la compagne de mon infortune; je dirai mon nom, et je trouverai du secours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes.

SAINT-ALBIN.

Vous les croyez méchans.

LE COMMANDEUR.

Et j'ai tort ?

SAINT-ALBIN.

Tort ou raison, il me restera deux appuis avec lesquels je peux défier l'univers; l'amour qui fait entreprendre, et la fierté qui sait supporter... On n'entend tant de plaintes dans le monde que parce que le pauvre est sans courage... et que le riche est sans humanité.

LE COMMANDEUR.

J'entends... Eh bien! aie-la, ta Sophie; foule aux pieds la volonté de ton pere, les lois de la décence, les bienséances de ton état; ruine-toi; avilis-toi, je ne m'y oppose plus : tu serviras d'exemple à tous les enfans qui ferment l'oreille à la voix de la raison, qui se précipitent dans des engagemens honteux, qui affligent leurs parens, et qui déshonorent leur nom. Tu l'auras, ta Sophie, puisque tu l'as voulu; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ses enfans qui viendront en demander à ma porte.

SAINT-ALBIN.

C'est ce que vous craignez?

LE COMMANDEUR.

Ne suis-je pas bien à plaindre?... Je me suis privé de tout pendant quarante ans; j'aurois pu me marier, et je me suis refusé cette consolation; j'ai perdu de vue les miens pour m'attacher à ceux-ci : m'en voilà bien récompensé. Que dira-t-on dans le monde?... Voilà qui sera fait : je n'oserai plus me montrer, ou si je parois quelque part, et que l'on me demande : « Qui « est ce vieux homme-là qui a l'air si chagrin? » On répondra tout bas : « C'est le Commandeur d'Au-

« vilé... l'oncle de ce jeune fou qui a épousé... Oui?... » Ensuite on se parlera à l'oreille; on me regardera : la honte et le dépit me saisiront; je me leverai, je prendrai ma canne, et je m'en irai. Non, je voudrois pour tout ce que je possede, lorsque tu gravissois au dernier siege le long des murs, que quelque ennemi d'un bon coup de baïonnette t'eût envoyé dans le fossé, et que tu y fusses demeuré enseveli avec les autres; du moins on auroit dit : « C'est dommage; c'étoit un « sujet. » Non, il est inouï qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

SAINT-ALBIN.

Ce sera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le souffrirai!

SAINT-ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois?

SAINT-ALBIN.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Allons, nous verrons.

SAINT-ALBIN.

Tout est vu.

SCENE IX.

SAINT-ALBIN, SOPHIE, MADAME HEBERT.

Tandis que Saint-Albin continue comme s'il étoit seul, Sophie et sa Bonne s'avancent et parlent dans les intervalles du monologue de Saint-Albin.

SAINT-ALBIN, *après une pause, en se promenant et rêvant.*

Oui, tout est vu... Ils ont conjuré contre moi... Je le sens...

SOPHIE, *d'un ton doux et plaintif.*

On le veut... Allons, ma Bonne.

SAINT-ALBIN, *de même.*

C'est pour la premiere fois que mon pere est d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE, *en soupirant.*

Ah! quel moment!

MADAME HÉBERT.

Il est vrai, mon enfant.

SOPHIE, *en soupirant.*

Mon cœur se trouble!

SAINT-ALBIN, *de même.*

Ne perdons point de temps; il faut l'aller trouver.

SOPHIE, *apercevant Saint-Albin.*

Le voilà, ma Bonne: c'est lui.

SAINT-ALBIN, *allant à Sophie.*

Oui, Sophie, oui, c'est moi : je suis Sergi.

SOPHIE, *en sanglotant.*

Non, vous ne l'êtes pas.... (*elle se tourne vers madame Hébert.*) Que je suis malheureuse!

SAINT-ALBIN.

Sophie, ne craignez rien : Sergi vous aimoit; Saint-Albin vous adore, et vous voyez l'homme le plus vrai et l'amant le plus passionné.

SOPHIE *soupire profondément.*

Hélas!

SAINT-ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois ; mais à quoi cela sert-il?

SAINT-ALBIN.

Dites un mot.

SOPHIE.

Quel mot?

SAINT-ALBIN.

Que vous m'aimez. Sophie, m'aimez-vous?

SOPHIE, *soupirant profondément.*

Ah! si je ne vous aimois pas...

SAINT-ALBIN.

Donnez-moi donc votre main, recevez la mienne, et le serment que je fais ici à la face du ciel et de cette honnête femme qui vous a servi de mere, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas! vous savez qu'une fille bien née ne reçoit et ne fait des sermens qu'aux pieds des autels.... et ce n'est pas moi que vous y conduirez.... Ah! Sergi, c'est à présent que je sens la distance qui nous sépare!

SAINT-ALBIN, *avec violence.*

Sophie, et vous aussi?

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma destinée, et rendez le repos à un pere qui vous aime.

SAINT-ALBIN.

Ce n'est pas vous qui me parlez, c'est lui : je le reconnois cet homme dur et cruel.

SOPHIE.

Il ne l'est point; il vous aime.

SAINT-ALBIN.

Il m'a maudit, il m'a chassé : il ne lui restoit plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE.

Vivez, Sergi.

SAINT-ALBIN.

Jurez donc que vous serez à moi malgré lui.

SOPHIE.

Moi, Sergi, ravir un fils à son pere!... J'entrerois dans une famille qui me rejette!

SAINT-ALBIN.

Et que vous importe, mon pere, mon oncle, ma sœur, et toute ma famille, si vous m'aimez?

SOPHIE.

Vous avez une sœur ?

SAINT-ALBIN.

Oui, Sophie.

SOPHIE.

Qu'elle est heureuse!

SAINT-ALBIN.

Vous me désespérez.

SOPHIE.

J'obéis à vos parens. Puisse le ciel vous accorder un jour une épouse qui soit digne de vous, et qui vous aime autant que Sophie!

SAINT-ALBIN.

Et vous le souhaitez ?

SOPHIE.

Je le dois.

SAINT-ALBIN.

Malheur, malheur à qui vous a connue, et qui peut être heureux sans vous!

SOPHIE.

Vous le serez; vous jouirez de toutes les bénédictions promises aux enfans qui respecteront la volonté de leurs parens : j'emporterai celles de votre pere; je retournerai seule à ma misère, et vous vous ressouviendrez de moi.

SAINT-ALBIN.

Je mourrai de douleur, et vous l'aurez voulu... (*en la regardant tristement.*) Sophie!

SOPHIE.

Je ressens toute la peine que je vous cause.

SAINT-ALBIN.

Sophie!...

SOPHIE, *à madame Hébert, en sanglotant.*

O ma Bonne, que ses larmes me font de mal!... Sergi, n'opprimez pas mon ame foible... j'en ai assez de ma douleur.... (*elle se couvre les yeux de ses mains.*) Adieu, Sergi. (*elle s'éloigne.*)

SAINT-ALBIN.

Non, non... je ne le puis... Madame Hébert, retenez-la... ayez pitié de nous.

MADAME HÉBERT.

Pauvre Sergi!

SAINT-ALBIN, *à Sophie.*

Vous ne vous éloignerez pas... j'irai... je vous suivrai... Sophie, arrêtez... (*il se jette à ses genoux.*) Ce n'est ni par vous ni par moi que je vous conjure... c'est au nom de ces parens cruels... Si je vous perds, je ne pourrai ni les voir, ni les entendre, ni les souffrir... Voulez-vous que je les haïsse?

SOPHIE.

Aimez vos parens; obéissez-leur; oubliez-moi: ne me suivez pas; ne me suivez pas: je vous le défends.

(*Elle sort avec madame Hébert.*)

SCENE X.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL.

(*Saint-Albin marche; il se désespere; il nomme Sophie par intervalles; ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains.*)

GERMEUIL, *s'arrêtant sur le fond, et regardant tristement Saint-Albin, dit à Cécile:*

Le voilà, le malheureux! Il est accablé, et il ignore que dans ce moment... Que je le plains!... Mademoiselle, parlez-lui.

CÉCILE.

Saint-Albin!

SAINT-ALBIN, *qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie sans les regarder.*

Qui que vous soyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient: retirez-vous.

CÉCILE.

Mon frere, c'est moi; c'est Cécile qui connoît votre peine, et qui vient à vous.

SAINT-ALBIN, *toujours dans la même position.*

Retirez-vous.

CÉCILE.

Je m'en irai, si je vous afflige.

SAINT-ALBIN.

Vous m'affligez; vous m'affligez. (*Cécile s'en va; il la rappelle.*) Cécile!

CÉCILE, *s'approchant de son frere.*

Mon frere!

SAINT-ALBIN, *la prenant par la main, sans changer de situation et sans la regarder.*

Elle m'aimoit; ils me l'ont ôtée; elle me fuit.

GERMEUIL, *à lui-même.*

Plût au ciel!

SAINT-ALBIN.

J'ai tout perdu, ma sœur; j'ai tout perdu.

CÉCILE.

Il vous reste une sœur, un ami.

SAINT-ALBIN, *se relevant avec vivacité.*

Où est Germeuil?

CÉCILE.

Le voilà.

SAINT-ALBIN, *se promene un moment en silence, puis il dit :*

Ma sœur, laissez-nous.

CÉCILE, *parle bas à Germeuil, et sort.*

SAINT-ALBIN, *en se promenant, et à plusieurs reprises.*

Oui... c'est le seul parti qui me reste... et j'y suis résolu.

SCENE XI.

SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

Germeuil, personne ne nous entend?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire?

SAINT-ALBIN.

J'aime Sophie, j'en suis aimé; vous aimez Cécile, et Cécile vous aime.

GERMEUIL.

Moi, votre sœur!

SAINT-ALBIN.

Vous, ma sœur; mais la même persécution qu'on me fait vous attend; et si vous avez du courage, nous irons, Sophie, Cécile, vous et moi, chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent et nous tyrannisent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu?.... Il ne me manquoit plus que cette confidence... Qu'osez-vous entreprendre, et que me conseillez-vous? C'est ainsi que je reconnoîtrois les bienfaits dont votre pere m'a comblé depuis que je respire? Pour prix de sa tendresse, je remplirois son âme de douleur, et je l'enverrois au tombeau en maudissant le jour qu'il me reçut chez lui?

SAINT-ALBIN.

Vous avez des scrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me proposez et celle que vous avez résolue sont deux crimes... (*avec vivacité.*) Saint-Albin, abandonnez votre projet.... Vous avez encouru la disgrace de votre pere, et vous allez la mériter, attirer sur vous le blâme public, vous exposer à la poursuite des lois, désespérer celle que vous

aimez. Quelles peines vous vous préparez!.... Quel trouble vous me causez!...

SAINT-ALBIN.

Si je ne peux compter sur votre secours, épargnez-moi vos conseils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

SAINT-ALBIN.

Le sort en est jeté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même; vous me perdez.... Que dirai-je à votre pere lorsqu'il m'apportera sa douleur?.... A votre oncle?.... Oncle cruel! Neveu plus cruel encore!.... avez-vous dû me confier vos desseins!.... Que suis-je venu chercher ici?.... Pourquoi vous ai-je vu?...

SAINT-ALBIN.

Adieu, Germeuil; embrassez-moi : je compte sur votre discrétion.

GERMEUIL.

Où courez-vous?

SAINT-ALBIN.

M'assurer le seul bien dont je fasse cas, et m'éloigner d'ici pour jamais. (*Il sort.*)

SCENE XII.

GERMEUIL.

Le sort m'en veut-il assez! Le voilà résolu d'enle-

ver sa maîtresse, et il ignore qu'au même instant son oncle travaille à la faire enfermer... Je deviens coup sur coup leur confident et leur complice.... Quelle situation est la mienne! Encore si je pouvois m'ouvrir au pere respectable... mais ils ont exigé le secret... Y manquer, je ne le puis ni ne le dois... Voilà ce que le Commandeur a vu lorsqu'il s'est adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite.... En me présentant sa fortune et sa niece, deux appâts auxquels il n'imagine pas qu'on résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Si son neveu le prévient, autres dangers... Mais Cécile sait tout; elle connoît mon innocence... Eh! que servira son témoignage contre le cri de la famille entiere qui se soulevera contre moi?... Dans quels embarras ils m'ont précipité! le neveu par indiscrétion, l'oncle par méchanceté .. Et toi, malheureuse innocente, dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes qui ont également résolu ta ruine?... L'un m'attend pour la consommer; l'autre y court, et je n'ai qu'un instant... Ne le perdons pas. Emparons-nous d'abord de l'ordre. Je m'expose, je le sais; mais il faut faire son devoir, et fermer les yeux sur le reste.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERMEUIL, CECILE.

GERMEUIL, *d'un ton suppliant.*

MADEMOISELLE.

CÉCILE.

Laissez-moi. Qu'osez-vous me demander? Je recevrois la maîtresse de mon frere chez moi! chez moi, dans mon appartement, dans la maison de mon pere! Laissez-moi, vous dis-je : je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asyle qui lui reste et le seul qu'elle puisse accepter.

CÉCILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant, que je puisse regarder autour de moi, me reconnoître.

CÉCILE.

Non, non... une inconnue!

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuser de la commisération si vous la voyiez.

CÉCILE.

Que diroit mon pere?

GERMEUIL.

Le respecté-je moins que vous? Craindrois-je moins de l'offenser?

CÉCILE.

Et le Commandeur?

GERMEUIL.

C'est un homme barbare.

CÉCILE.

Vous êtes la cause de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'est votre frere, c'est votre oncle que je vous prie de considérer; épargnez-leur à chacun une action odieuse.

CÉCILE.

La maîtresse de mon frere! une inconnue!... Non, monsieur; mon cœur me dit que cela est mal, et il ne m'a jamais trompé. Ne m'en parlez plus: je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien; votre pere est tout à sa douleur; le Commandeur et votre frere à leurs projets; les gens sont écartés. J'ai pressenti votre répugnance...

CÉCILE.

Qu'avez-vous fait?

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, et je l'ai introduite ici. Elle y est; la voilà : renvoyez-la, mademoiselle.

CÉCILE.

Germeuil, qu'avez-vous fait?

SCENE II.

GERMEUIL, CECILE, SOPHIE.

Sophie entre toute troublée; elle ne voit point; elle n'entend point; elle ne sait où elle est : Cécile, de son côté, est dans une agitation extrême.

SOPHIE.

Je ne sais où je suis... je ne sais où je vais... Il me semble que je marche dans les ténebres.... Ne rencontrerai-je personne qui me conduise!... O ciel! ne m'abandonnez pas.

GERMEUIL, *l'appelle.*

Mademoiselle! mademoiselle!

SOPHIE.

Qui est-ce qui m'appelle?

GERMEUIL.

C'est moi, mademoiselle, c'est moi.

SOPHIE.

Qui êtes-vous? où êtes-vous? Qui que vous soyez, secourez-moi... sauvez-moi...

GERMEUIL, *va la prendre par la main et lui dit:*

Venez... mon enfant.... par ici.

SOPHIE *fait quelques pas, et tombe sur ses genoux.*

Je ne puis.... la force m'abandonne.... je succombe....

CÉCILE.

O ciel! (*à Germeuil.*) Appelez... Eh! non, n'appelez pas.

(*Germeuil et Cécile relevent Sophie, et la mettent sur un fauteuil.*)

SOPHIE, *les yeux fermés et comme dans le délire de la défaillance.*

Les cruels!... Que leur ai-je fait?

(*elle regarde autour d'elle avec toutes les marques de l'effroi.*)

GERMEUIL.

Rassurez-vous : je suis l'ami de Saint-Albin, et mademoiselle est sa sœur.

SOPHIE, *après un moment de silence.*

Mademoiselle, que vous dirai-je? Voyez ma peine; elle est au-dessus de mes forces... Je suis à vos pieds. (*elle se jette aux genoux de Cécile; Cécile fait rasseoir Sophie.*)

SOPHIE.

Je suis une infortunée qui cherche un asyle... C'est votre oncle et votre frere que je fuis... votre oncle que je ne connois pas; et que je n'ai jamais offensé; votre frere... Ah! ce n'est pas de lui que j'attendois mon chagrin!... Que vais-je devenir si vous m'abandonnez?... Ils accompliront sur moi leurs desseins... Secourez-moi; sauvez-moi... sauvez-moi d'eux; sauvez-moi de moi-même. Ils ne savent pas ce que peut

oser celle qui craint le déshonneur, et qu'on réduit à la nécessité de haïr la vie... Je n'ai pas cherché mon malheur, et je n'ai rien à me reprocher... Je travaillois; je vivois tranquille.... Les jours de la douleur sont venus : ce sont vos parens qui les ont amenés sur moi, et je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CÉCILE.

Qu'elle me peine! oh! que ceux qui peuvent la tourmenter sont méchans!

(*ici la pitié succede à l'agitation dans le cœur de Cécile; elle se penche sur le dos d'un fauteuil du côté de Sophie, et celle-ci continue.*)

SOPHIE.

J'ai une mere qui m'aime... Comment reparoîtrois-je devant elle?... Mademoiselle, conservez une fille à sa mere: je vous en conjure par la vôtre, si vous l'avez encore... Je ne peux rien; mais il est un être qui peut tout et devant lequel les œuvres de la commisération ne sont pas perdues.... Mademoiselle. (*elle se jette aux genoux de Cécile.*)

CÉCILE, *s'approche d'elle et lui tend les mains.*

Levez-vous.

GERMEUIL, *à Cécile.*

Vos yeux se remplissent de larmes; son malheur vous a touchée.

CÉCILE, *à Germeuil.*

Qu'avez-vous fait?

SOPHIE.

Dieu soit loué! tous les cœurs ne sont pas endurcis.

CÉCILE, *à Sophie.*

Je connois le mien; je ne voulois ni vous voir ni vous entendre..... Enfant aimable et malheureux, comment vous nommez-vous?

SOPHIE.

Sophie.

CÉCILE, *en l'embrassant.*

Sophie, venez.

(*Germeuil se jette aux genoux de Cécile, et lui prend une main qu'il baise sans parler.*)

CÉCILE.

Que me demandez-vous encore? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez?

GERMEUIL, *en se relevant, à part.*

Imprudent... qu'allois-je lui dire?...

SCENE III.

SOPHIE, CECILE, GERMEUIL, MADEMOISELLE CLAIRET.

Cécile ouvre la porte de sa chambre, appelle mademoiselle Clairet, lui remet Sophie, et lui parle à l'oreille.

MADEMOISELLE CLAIRET, *à Cécile.*

J'entends, mademoiselle; reposez-vous sur moi.

SCENE IV.

GERMEUIL, CECILE.

CÉCILE, *après un moment de silence, avec chagrin.*

Me voilà, graces à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un instant pour lui trouver un asyle. Quel mérite y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit aucun inconvénient?

CÉCILE.

Que les hommes sont dangereux!.... Eloignez-vous... Vous vous en allez, je crois?

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CÉCILE.

Fort bien : après m'avoir mise dans la position la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, monsieur, allez.

GERMEUIL.

Que je suis malheureux!

CÉCILE.

Vous vous plaignez, je crois?

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaise.

CÉCILE.

Vous m'impatientez... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien préve-

nir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon pere? S'il s'aperçoit de mon embarras et qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré pour éclairer un homme tel que le Commandeur?.... Et mon frere... je redoute d'avance le spectacle de sa douleur; que va-t-il devenir lorsqu'il ne trouvera plus Sophie?... Monsieur, ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre.... Mais on vient.... Allez.... Restez... Non, retirez-vous... (*Germeuil sort.*)

SCENE V.

LE COMMANDEUR, CECILE.

CÉCILE, *à part.*

Ciel! dans quel état je suis!

LE COMMANDEUR, *à sa maniere.*

Cécile, te voilà seule?

CÉCILE, *d'une voix altérée.*

Oui, mon cher oncle; c'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CÉCILE.

Qui, l'ami?

LE COMMANDEUR.

Eh! Germeuil.

CÉCILE.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il? Que lui disois-tu?

CÉCILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas : vous ne pouvez vous accorder un moment; cela me fâche : il a de l'esprit, des talens, des connoissances, des mœurs dont je fais grand cas; point de fortune à la vérité, mais de la naissance. Je l'estime, et je lui ai conseillé de penser à toi.

CÉCILE.

Qu'appelez-vous penser à moi?

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend : tu n'as pas résolu de rester fille apparemment?

CÉCILE.

Pardonnez-moi, monsieur, c'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cécile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert? Je suis entièrement détaché de ton frere : c'est une ame dure, un esprit intraitable, et il vient encore tout-à-l'heure d'en user avec moi d'une maniere indigne et que je ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut à présent courir tant qu'il voudra après la créature dont il s'est entêté : je ne m'en soucie plus... On se lasse à la fin d'être bon... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chere niece... Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de ton pere et le mien...

CÉCILE.

Vous devez le supposer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudroit faire.

CÉCILE.

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raison; eh bien! il faudroit te rapprocher de Germeuil : c'est un mariage auquel ton pere ne consentira pas sans la derniere répugnance; mais je parlerai, je leverai les obstacles : si tu veux, j'en fais mon affaire.

CÉCILE.

Vous me conseilleriez de penser à quelqu'un qui ne seroit pas du choix de mon pere?

LE COMMANDEUR.

Il n'est pas riche; tout tient à cela : mais, je te l'ai dit, ton frere ne m'est plus rien, et je vous assurerai tout mon bien. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CÉCILE.

Moi, que je dépouille mon frere!

LE COMMANDEUR.

Qu'appelles-tu dépouiller? Je ne vous dois rien; ma fortune est à moi, et elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CÉCILE.

Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parens sont les maîtres de leur fortune et s'ils peuvent sans injustice la transporter où il leur plaît; je sais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte, et c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que Saint-Albin en feroit autant pour sa sœur?

CÉCILE.

Je connois mon frere, et, s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez-vous?

CÉCILE.

Monsieur le Commandeur, ne me pressez pas : je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux; parle : j'aime la vérité. Tu dis?

CÉCILE.

Que c'est une inhumanité sans exemple que d'avoir en province des parens plongés dans l'indigence, que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, et dont ils ont un besoin si grand; que nous ne voulons, ni mon frere ni moi, d'un bien qu'il faudroit restituer à ceux à qui les lois de la nature et de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre : je vous abandonnerai tous; je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfans, si ce n'est l'imbécilité du maître : je jouirai de la vie, et je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CÉCILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle, votre approbation est de trop; et je vous conseille de vous écouter. Je sais ce qui se passe dans votre ame; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement, et vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez; mais il suffit... et je m'entends.

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, SAINT-ALBIN, CECILE.

(*Le Pere de famille entre le premier; son fils le suit.*)

SAINT-ALBIN, *violent, désolé, éperdu, ici et dans toute la scene.*

Elles n'y sont plus... on ne sait ce qu'elles sont devenues... elles ont disparu.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Bon, mon ordre est exécuté.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, écoutez la priere d'un fils désespéré: rendez-lui Sophie; il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne; votre fils sera-t-il le seul que vous ayez rendu malheureux?.... Elle n'y est plus.... elles ont disparu... que ferai-je?.... Quelle sera ma vie?

LE COMMANDEUR, *à part.*

Il a fait diligence.

SAINT-ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune part à leur absence ; je vous l'ai déja dit : croyez-moi.

(*il se promene lentement, la tête baissée et l'air chagrin.*)

SAINT-ALBIN *s'écrie en se tournant vers le fond.*

Sophie, où êtes-vous? Qu'êtes-vous devenue?.... Ah!....

CÉCILE, *à part.*

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Consommons notre ouvrage; allons. (*à son neveu d'un ton compatissant.*) Saint-Albin.

SAINT-ALBIN.

Monsieur, laissez-moi : je ne me repens que trop de vous avoir écouté... Je la suivois... Je l'aurois fléchie... et je l'ai perdue!

LE COMMANDEUR.

Saint-Albin.

SAINT-ALBIN.

Laissez-moi.

LE COMMANDEUR.

J'ai causé ta peine, et j'en suis affligé.

SAINT-ALBIN.

Que je suis malheureux!

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit; mais aussi qui pou-

voit imaginer que pour une fille comme il y en a tant tu tomberois dans l'état où je te vois?

SAINT-ALBIN, *avec terreur.*

Que dites-vous de Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Je dis... rien...

SAINT-ALBIN.

Tout me manqueroit-il en un jour? et le malheur qui me poursuit m'auroit-il encore ôté mon ami?... Monsieur le Commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil et moi... je n'ose te l'avouer... tu ne nous le pardonneras jamais...

LE PERE DE FAMILLE, *au Commandeur.*

Qu'avez-vous fait?... Seroit-il possible?... Mon frere, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Cécile... Germeuil te l'aura confié... dis pour moi.

SAINT-ALBIN, *au Commandeur.*

Vous me faites mourir.

LE PERE DE FAMILLE, *avec sévérité.*

Cécile, vous vous troublez.

SAINT-ALBIN.

Ma sœur.

LE PERE DE FAMILLE, *regardant encore sa fille avec sévérité.*

Cécile... Mais non, le projet est trop odieux... ma fille et Germeuil en sont incapables.

SAINT-ALBIN.

Je tremble... je frémis... O ciel! de quoi suis-je menacé?

LE PERE DE FAMILLE, *avec sévérité.*

Monsieur le Commandeur, expliquez-vous, vous dis-je, et cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure.

(*Le Pere de famille se promene : il est indigné; le Commandeur hypocrite paroît honteux et se tait; Cécile a l'air consterné; Saint-Albin a les yeux sur le Commandeur, et attend avec effroi qu'il s'explique.*)

LE PERE DE FAMILLE, *au Commandeur.*

Avez-vous résolu de garder long-temps ce silence cruel?

LE COMMANDEUR, *à sa niece.*

Puisque tu te tais, et qu'il faut que je parle... (*à Saint-Albin.*) Ta maîtresse...

SAINT-ALBIN.

Sophie...

LE COMMANDEUR.

Est renfermée.

SAINT-ALBIN.

Grand Dieu!

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu l'ordre... et Germeuil s'est chargé du reste.

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil!

SAINT-ALBIN.

Lui !

CÉCILE.

Mon frere, il n'en est rien.

SAINT-ALBIN.

Sophie... et c'est Germeuil !

(*il se renverse sur un fauteuil avec toutes les marques du désespoir.*)

LE PERE DE FAMILLE, *au Commandeur.*

Et que vous a fait cette infortunée pour ajouter à son malheur la perte de l'honneur et de la liberté? quels droits avez-vous sur elle ?

LE COMMANDEUR.

La maison est honnête.

SAINT-ALBIN.

Je la vois... je vois ses larmes, j'entends ses cris ; et je ne meurs pas... (*au Commandeur.*) Barbare, appelez votre indigne complice ; venez tous les deux ; par pitié arrachez-moi la vie... Sophie !... Mon pere, secourez-moi ; sauvez-moi de mon désespoir. (*il se jette dans les bras de son pere.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Calmez-vous, malheureux.

SAINT-ALBIN, *entre les bras de son pere, et d'un ton plaintif et douloureux.*

Germeuil !... lui !... lui !...

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à sa place.

SAINT-ALBIN, *toujours sur le sein de son pere et du même ton.*

Qui se dit mon ami ! le perfide!

LE PERE DE FAMILLE.

Sur qui compter désormais?

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas ; mais je lui ai promis ma fortune et ma niece.

CÉCILE.

Mon pere, Germeuil n'est ni vil ni perfide.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-il donc?

SAINT-ALBIN, *à son pere.*

Ecoutez, et connoissez-le... Ah ! le traître!... Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain... abandonné de Sophie...

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien?

SAINT-ALBIN.

J'allois dans mon désespoir m'en saisir et l'emporter au bout du monde... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué... il vient à moi... je lui confie ma pensée comme à mon ami... il me blâme... il me dissuade... il m'arrête; et c'est pour me trahir, me livrer, me perdre... Il lui en coûtera la vie.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE, *qui la premiere aperçoit Germeuil, court à lui, et lui crie :*

Germeuil!... où allez vous?

SAINT-ALBIN, *s'avance vers lui, et lui crie avec fureur :*

Traître! où est-elle? Rends-la moi, et te prépare à défendre ta vie.

LE PERE DE FAMILLE, *courant après Saint-Albin.*

Mon fils!

CÉCILE.

Mon frere!... arrêtez!... Je me meurs!...

(*elle tombe dans un fauteuil.*)

LE COMMANDEUR, *au Pere de famille.*

Y prend-elle intérêt? Qu'en dites-vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL.

Monsieur, permettez que je reste.

SAINT-ALBIN.

Que t'a fait Sophie? Que t'ai-je fait pour me trahir?

LE PERE DE FAMILLE, *toujours à Germeuil.*

Vous avez commis une action odieuse.

SAINT-ALBIN.

Si ma sœur t'est chere, si tu la voulois, ne valoit-il pas mieux?... Je te l'avois proposée... mais c'est par une trahison qu'il te convenoit de l'obtenir... Homme vil, tu t'es trompé... Tu ne connois ni Cécile, ni mon pere, ni ce Commandeur qui t'a dégradé, et qui jouit maintenant de ta confusion... Tu ne réponds rien... Tu te tais.

GERMEUIL, *avec froideur et fermeté.*

Je vous écoute, monsieur, et je vois qu'on ôte ici l'estime en un moment à celui qui a passé toute sa vie à la mériter : j'attendois autre chose.

LE PERE DE FAMILLE.

N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie : retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne suis ni faux, ni perfide.

SAINT-ALBIN.

Quelle insolente intrépidité!

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Mon ami, il n'est plus temps de dissimuler : j'ai tout avoué.

GERMEUIL, *au Commandeur.*

Monsieur, je vous entends et je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire? Je t'ai promis ma fortune et ma niece; c'est notre traité, et il tient.

GERMEUIL.

Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur; et votre niece ne doit pas être la récompense d'une perfidie... Voilà votre ordre.

LE COMMANDEUR, *en le reprenant.*

Voyons, voyons.

GERMEUIL.

Il seroit en d'autres mains, si j'en avois fait usage.

SAINT-ALBIN.

Qu'ai-je entendu ? Sophie est libre!

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, et à rendre justice à un homme d'honneur. (*au Commandeur.*) Monsieur, je vous salue.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, SAINT-ALBIN, CECILE.

LE PERE DE FAMILLE, *avec regret.*

J'ai jugé trop vîte; je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR, *stupéfait, regarde sa lettre-de-cachet.*

Il m'a joué.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien! encouragez-les à me manquer; ils n'y sont pas assez disposés.

SAINT-ALBIN.

En quelque endroit qu'elle soit, sa Bonne doit être revenue... J'irai; je verrai sa Bonne; je m'accu-

serai; j'embrasserai ses genoux; je pleurerai, je la toucherai; et je percerai ce mystere. (*il va pour sortir.*)

CÉCILE, *en le suivant.*

Mon frere!

SAINT-ALBIN, *à Cécile.*

Ma sœur, de grace, faites ma paix avec Germeuil.

SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Vous avez entendu?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mon frere.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous où il va?

LE PERE DE FAMILLE.

Je le sais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas?

LE PERE DE FAMILLE.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille?

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup sur elle: c'est un enfant; mais c'est un enfant bien né, et dans cette circonstance elle fera bien plus que vous et moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé!

LE PERE DE FAMILLE.

Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose sur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à se perdre. J'enrage. Et vous êtes un pere de famille? Vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire? Etre le maître chez soi; se montrer homme d'abord, et pere après, s'ils le méritent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse?

LE COMMANDEUR.

Contre qui? Belle question! Contre tous; contre ce Germeuil qui nourrit votre fils dans son extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille pour s'en ouvrir la porte à lui-même, et que je chasserois de ma maison; contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, et que j'enfermerois dans un couvent; contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule et de honte, et à qui je rendrois la vie si dure qu'il ne seroit pas tenté plus long-temps de se soustraire à mon autorité: pour la vieille qui l'a attiré chez elle, et la jeune, dont il a la tête tour-

née, il y a beaux jours que j'aurois fait sauter tout cela; c'est par où j'aurois commencé; et à votre place je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier... Mais il faudroit de la fermeté, et nous n'en avons point.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous entends; c'est-à-dire que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de pere, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoît; qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi; qui n'aura plus de ressources si je l'abandonne, et à qui il faut que mon amitié soit funeste si elle ne lui devient pas utile; et cela, sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désapprouvé les projets; qu'il sert une malheureuse créature que peut-être il n'a jamais vue, ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte.

J'enfermerai ma fille dans un couvent; je chargerai sa conduite ou son caractere de soupçons désavantageux; je flétrirai sa réputation; et cela, parce qu'elle aura quelquefois usé de représailles avec monsieur le Commandeur; qu'irritée par son humeur chagrine, elle sera sortie de son caractere, et qu'il lui sera échappé un mot peu mesuré.

Je me rendrai odieux à mon fils; j'éteindrai dans son ame les sentimens qu'il me doit; j'acheverai d'enflammer son caractere impétueux, et de le porter à quelque éclat qui le déshonore dans le monde tout en y entrant, et cela, parce qu'il a rencontré une

infortunée qui a des charmes et de la vertu, et que, par un mouvement de jeunesse, qui marque au fond la bonté de son naturel, il a pris un attachement qui m'afflige.

N'avez-vous pas honte de vos conseils? vous, qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi, c'est vous qui les accusez; vous leur cherchez des torts; vous exagérez ceux qu'ils ont, et vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PERE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez un ordre?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir, mon frere; mais cette affaire me touchoit d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'est moi qui ai tort, et vous avez toujours raison.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, monsieur le Commandeur, vous ne ferez de moi ni un pere dur et injuste, ni un homme ingrat et malfaisant : je ne commettrai point une violence parce qu'elle est de mon intérêt; je ne renon-

cerai point à mes espérances parce qu'il est survenu des obstacles qui les éloignent, et je ne ferai point un désert de ma maison parce qu'il s'y passe des choses qui me déplaisent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui est expliqué. Oh bien! conservez votre chere fille: aimez bien votre cher fils; laissez en paix les créatures qui les perdent, cela est trop sage pour qu'on s'y oppose: mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger lui et moi sous le même toit.... Il n'y a point de milieu, il faut qu'il soit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en sorte demain.

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois : vous seriez enchanté que je m'en allasse, n'est-ce pas? mais je resterai; oui, je resterai, ne fût-ce que pour vous remettre sous le nez vos sottises et vous en faire honte. Je suis curieux de voir ce que tout ceci deviendra.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT-ALBIN.

(*Il entre furieux.*)

TOUT est éclairci ; le traître Germeuil est démasqué : malheur à lui ! malheur à lui ! C'est lui qui a emmené Sophie ; il l'a arrachée des bras de sa Bonne : je ne le quitte plus qu'il ne m'ait instruit. (*il appelle.*) Philippe!

SCENE II.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Monsieur.

SAINT-ALBIN, *en donnant une lettre.*

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, monsieur?

SAINT-ALBIN.

A Germeuil. (*Philippe va pour sortir ; il s'arrête*

et revient sur ses pas.) Je lui arrache l'aveu de son crime et le secret de sa retraite, et je cours par-tout où me conduira l'espoir de la retrouver. (*il aperçoit Philippe qui est resté.*) Tu n'es pas allé, revenu?

PHILIPPE.

Monsieur.

SAINT-ALBIN.

Eh bien?

PHILIPPE.

N'y a-t-il rien là-dedans dont monsieur votre pere soit fâché?

SAINT-ALBIN.

Marchez.

SCENE III.

SAINT-ALBIN, CECILE.

SAINT-ALBIN, *se croyant seul.*

Lui qui me doit tout!... que j'ai cent fois défendu contre le Commandeur... à qui... (*en apercevant sa sœur.*) Malheureuse, à quel homme t'es-tu attachée!....

CÉCILE.

Que dites-vous? Qu'avez-vous? Mon frere, vous m'effrayez.

SAINT-ALBIN.

Le perfide! le traître!... Elle alloit dans la confiance qu'on la menoit ici:.... Il a abusé de votre nom.

CÉCILE.

Germeuil est innocent.

SAINT-ALBIN.

Il a pu voir leurs larmes, entendre leurs cris, les arracher l'une à l'autre! Le barbare!

CÉCILE.

Ce n'est point un barbare, c'est votre ami.

SAINT-ALBIN.

Mon ami!... je le voulois... il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort.... d'aller lui et moi, vous et Sophie....

CÉCILE.

Qu'entends-je?... vous lui auriez proposé?...

SAINT-ALBIN.

Que ne me dit-il pas? que ne m'opposa-t-il pas? avec quelle fausseté!...

CÉCILE.

C'est un homme d'honneur; oui, Saint-Albin, et c'est en l'accusant que vous achevez de m'en convaincre.

SAINT-ALBIN.

Qu'osez-vous dire?.... tremblez, tremblez.... le défendre c'est redoubler ma fureur.... Eloignez-vous.

CÉCILE.

Non, mon frere, vous m'écouterez. Germeuil... rendez-lui justice... Ne le connoissez-vous plus?... un moment l'a-t-il pu changer?... Vous l'accusez! vous!... homme injuste!

SAINT-ALBIN.

Malheur à toi, s'il te reste de la tendresse!... Je pleure... tu pleureras bientôt aussi.

CÉCILE, *avec terreur, et d'une voix tremblante.*

Vous avez un dessein...

SAINT-ALBIN.

Par pitié pour vous-même ne m'interrogez pas.

CÉCILE.

Vous me haïssez?

SAINT-ALBIN.

Je vous plains.

CÉCILE.

Vous attendez mon pere?

SAINT-ALBIN.

Je le fuis; je fuis toute la terre.

CÉCILE.

Je le vois, vous voulez perdre Germeuil... vous voulez me perdre... eh bien! perdez-nous... dites à mon pere...

SAINT-ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire... il sait tout.

CÉCILE.

Ah ciel!

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN, CECILE.

(*Saint-Albin marque d'abord de l'impatience à l'approche de son pere, ensuite il reste immobile.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Tu me fuis, et je ne peux t'abandonner... Je n'ai plus de fils, et il te reste toujours un pere... Saint-Albin, pourquoi me fuyez-vous?... Je ne viens pas vous affliger davantage et exposer mon autorité à de nouveaux mépris... Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin... Nous sommes seuls : voici ton pere; voilà ta sœur : elle pleure, et mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler... Que ce moment sera doux, si tu veux!

Vous avez perdu celle que vous aimiez, et vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous est cher.

SAINT-ALBIN, *en levant les yeux au ciel avec fureur.*

Ah!

LE PERE DE FAMILLE.

Triomphez de vous et de lui; domptez une passion qui vous dégrade; montrez-vous digne de moi.... Saint-Albin, rendez-moi mon fils.

(*Saint-Albin s'éloigne : on voit qu'il voudroit répondre aux sentimens de son pere et qu'il ne le peut pas.*)

LE PERE DE FAMILLE *suit son fils, en lui criant avec violence :*

Rends-moi mon fils!... rends-moi mon fils!

(*Saint-Albin va s'appuyer contre le mur, élevant ses mains et cachant sa tête entre ses bras.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne me répond rien; ma voix n'arrive plus jusqu'à son cœur; une passion insensée l'a fermé : elle a tout détruit; il est devenu stupide et féroce. (*il se renverse dans un fauteuil, et dit :*) O pere malheureux! le ciel m'a frappé; il me punit dans cet objet de ma foiblesse.... J'en mourrai.... Cruels enfans, c'est mon souhait... c'est le vôtre...

CÉCILE, *s'approchant de son pere en sanglotant.*

Ah! mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Consolez-vous.... vous ne verrez pas long-temps mon chagrin...

CÉCILE, *avec douleur, et saisissant les mains de son pere.*

Si vous abandonnez vos enfans, que voulez-vous qu'ils deviennent?

LE PERE DE FAMILLE, *après un moment de silence.*

Cécile, j'avois des vues sur vous... Germeuil.... je disois en vous regardant tous les deux : voilà celui

qui fera le bonheur de ma fille... elle relevera la famille de mon ami...

CÉCILE, *surprise.*

Qu'ai-je entendu?

SAINT-ALBIN, *se retournant avec fureur.*

Il auroit épousé ma sœur! Je l'appellerois mon frere! lui!

LE PERE DE FAMILLE.

Tout m'accable à la fois.... il n'y faut plus penser.

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL.

SAINT-ALBIN.

Le voilà, le voilà : sortez, sortez tous.

CÉCILE, *en courant au-devant de Germeuil.*

Germeuil, arrêtez; n'approchez pas, arrêtez.

LE PERE DE FAMILLE, *en saisissant son fils par le milieu du corps et en l'entraînant hors de la salle.*

Saint-Albin... mon fils.

(*Germeuil s'avance d'une démarche ferme et tranquille; Saint-Albin, avant de sortir, détourne la tête, et fait signe à Germeuil.*)

CÉCILE.

Suis-je assez malheureuse!

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, GERMEUIL, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE, *rentrant, rencontre le Commandeur sur le fond de la salle.*

Mon frere, dans un moment je suis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci : serviteur.

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE, *à Germeuil.*

La division et le trouble sont dans ma maison, et c'est vous qui les causez... Germeuil, je suis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que j'ai fait pour vous ; vous le voudriez peut-être : mais, après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui (je ne daterai pas de plus loin), je m'attendois à autre chose de votre part... Mon fils médite un rapt, il vous le confie, et vous me le laissez ignorer : le Commandeur forme un autre projet odieux, il vous le confie, et vous me le laissez ignorer.

GERMEUIL.

Ils l'avoient exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre ?... Cependant cette fille disparoît; et vous êtes convaincu de l'avoir emmenée... Qu'est-elle devenue?... Que faut-il que j'augure de votre silence?... Mais je ne vous presse pas de répondre; il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, et je veux qu'elle se retrouve.

Cécile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous : je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, et je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, et j'apprendrai avec joie que mes enfans sont heureux.

SCENE VIII.

CECILE, GERMEUIL.

(*Cécile se jette dans un fauteuil, et penche tristement sa tête sur ses mains.*)

GERMEUIL.

Je vois votre inquiétude, et j'attends vos reproches.

CÉCILE.

Je suis désespérée... Mon frere en veut à votre vie.

GERMEUIL.

Sa lettre ne signifie rien : il se croit offensé; mais je suis innocent et tranquille.

CÉCILE.

Pourquoi vous ai-je cru? Que n'ai-je suivi mon pressentiment!... Vous avez entendu mon pere.

GERMEUIL.

Votre pere est un homme juste, et je n'en crains rien.

CÉCILE.

Il vous aimoit, il vous estimoit.

GERMEUIL.

S'il eut ces sentimens, je les recouvrerai.

CÉCILE.

Vous auriez fait le bonheur de sa fille... Cécile eût relevé la famille de son ami.

GERMEUIL.

Ciel! qu'entends-je?

CÉCILE, *à elle-même.*

Mon pere... je n'osois lui ouvrir mon cœur... Désolé qu'il étoit de la passion de mon frere, je craignois d'ajouter à sa peine... Pouvois-je penser que, malgré l'opposition, la haine du Commandeur..... Ah! Germeuil, c'est à vous qu'il me destinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez!... Mais j'ai fait ce que je devois... quelles qu'en soient les suites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris.... Mademoiselle, il faut que vous sachiez tout.

CÉCILE.

Qu'est-il encore arrivé?

GERMEUIL.

Cette femme...

CÉCILE.

Qui?

GERMEUIL.

Cette Bonne de Sophie...

CÉCILE.

Eh bien?

GERMEUIL.

Est assise à la porte de la maison; les gens sont assemblés autour d'elle : elle demande à entrer, à parler.

CÉCILE, *se levant avec précipitation, et courant pour sortir.*

Ah! dieu!... je cours...

GERMEUIL.

Où?

CÉCILE.

Me jeter aux pieds de mon pere.

GERMEUIL.

Arrêtez; songez...

CÉCILE.

Non, monsieur.

GERMEUIL.

Ecoutez-moi.

CÉCILE.

Je n'écoute plus.

GERMEUIL.

Cécile... mademoiselle....

CÉCILE.

Que voulez-vous de moi?

Digitized by Google

GERMEUIL.

J'ai pris mes mesures : on retient cette femme; elle n'entrera pas; et quand on l'introduiroit, si on ne la conduit pas au Commandeur, que dira-t-elle aux autres qu'ils ignorent?

CÉCILE.

Non, monsieur, je ne veux pas être exposée davantage; mon pere saura tout : mon pere est bon; il verra mon innocence; il connoîtra le motif de votre conduite, et j'obtiendrai mon pardon et le vôtre.

GERMEUIL.

Et cette infortunée à qui vous avez accordé un asyle?.... Après l'avoir reçue, en disposerez-vous sans la consulter?

CÉCILE.

Mon pere est bon.

SCENE IX.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL.

(*Saint-Albin entre à pas lents; il a l'air sombre et farouche, la tête basse, les bras croisés, et le chapeau renfoncé sur les yeux.*)

GERMEUIL, *à Cécile.*

Voilà votre frere.

CÉCILE, *se jette entre Germeuil et lui, et s'écrie :*

Saint-Albin!... Germeuil!...

SAINT-ALBIN, *à Germeuil.*

Je vous croyois seul, monsieur.

CÉCILE.

Germeuil, c'est votre ami, c'est mon frere.

GERMEUIL.

Mademoiselle, je ne l'oublierai pas.

SAINT-ALBIN, *en se jetant dans un fauteuil.*

Sortez ou restez, je ne vous quitte plus.

CÉCILE, *à Saint-Albin.*

Insensé !... ingrat !... qu'avez-vous résolu ?... Vous ne savez pas...

SAINT-ALBIN.

Je n'en sais que trop.

CÉCILE.

Vous vous trompez.

SAINT-ALBIN, *en se levant.*

Laissez-moi, laissez-nous...

(*et s'adressant à Germeuil en portant la main à son épée.*)

Germeuil...

CÉCILE, *se tournant en face de son frère, lui crie :*

O dieu !... arrêtez... apprenez... Sophie...

SAINT-ALBIN.

Eh bien ! Sophie?

CÉCILE.

Que vais-je lui dire ?...

SAINT-ALBIN.

Qu'en a-t-il fait ? Parlez, parlez.

CÉCILE.

Ce qu'il en a fait ? Il l'a dérobée à vos fureurs... il l'a dérobée aux poursuites du Commandeur... il l'a conduite ici... il a fallu la recevoir... elle est ici,

et elle y est malgré moi... (*en sanglotant et en pleurant.*) Allez maintenant, courez lui plonger votre épée dans le sein.

SAINT-ALBIN.

O ciel! puis-je le croire? Sophie est ici !... Et c'est lui... c'est vous... Ah! mon ami! ah! ma sœur... je suis un malheureux, je suis un insensé. Cécile, Germeuil, je vous dois tout.... Me pardonnerez-vous?.... Oui, vous êtes justes : vous aimez aussi; vous vous mettrez à ma place, et vous me pardonnerez.

CÉCILE.

Mais Sophie a su le projet que vous avez fait de l'enlever; elle pleure, elle se désespere.

SAINT-ALBIN.

Elle me méprise, elle me hait... Cécile, voulez-vous vous venger? Voulez-vous m'accabler sous le poids de mes torts? Mettez le comble à vos bontés... que je la voie... que je la voie un instant.

CÉCILE.

Qu'osez-vous me demander?

SAINT-ALBIN.

Ma sœur, il faut que je la voie; il le faut.

CÉCILE.

Y pensez-vous?

SAINT-ALBIN.

Cécile.

CÉCILE.

Et mon pere, et le Commandeur?

SAINT-ALBIN.

Eh, que m'importe ?... il faut que je la voie, et j'y cours.

GERMEUIL.

Arrêtez.

CÉCILE.

Germeuil.

GERMEUIL.

Mademoiselle, il faut appeler.

CÉCILE.

O la cruelle complaisance!

(*Germeuil sort pour appeler; Saint-Albin saisit la main de Cécile, et la baise avec transport.*)

SCENE X.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL, MADEMOISELLE CLAIRET.

SAINT-ALBIN, *embrassant son ami.*

Je vais la revoir.

CÉCILE, *après avoir parlé bas à mademoiselle Clairet, continue haut et d'un ton chagrin.*

Conduisez-la, prenez bien garde.

GERMEUIL, *à mademoiselle Clairet qui sort.*

Ne perdez pas de vue le Commandeur.

SAINT-ALBIN.

Je vais revoir Sophie. (*il s'avance en écoutant du côté où Sophie doit entrer, et il dit :*) J'entends ses

pas... elle approche... je tremble... je frissonne... il semble que mon cœur veuille s'échapper de moi, et qu'il craigne d'aller au-devant d'elle... Je n'oserai lever les yeux... je ne pourrai jamais lui parler.

SCENE XI.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL, SOPHIE, MADEMOISELLE CLAIRET, *dans l'antichambre, à l'entrée de la salle.*

SOPHIE, *apercevant Saint-Albin, court effrayée se jeter entre les bras de Cécile, et s'écrie :*

Mademoiselle.

SAINT-ALBIN, *la suivant.*

Sophie.

(Cécile tient Sophie entre ses bras et la serre avec tendresse.)

GERMEUIL, *appelle.*

Mademoiselle Clairet.

MADEMOISELLE CLAIRET, *du dedans.*

J'y suis.

CÉCILE, *à Sophie.*

Ne craignez rien, rassurez-vous; asseyez-vous.

(Sophie s'assied; Cécile et Germeuil se retirent au fond du théâtre, où ils demeurent spectateurs de ce qui se passe entre Sophie et Saint-Albin; Germeuil a l'air sérieux et rêveur; il regarde quelquefois tristement Cécile, qui de son côté montre du chagrin, et de temps en temps de l'inquiétude.)

SAINT-ALBIN, *à Sophie qui a les yeux baissés et le maintien sévere.*

C'est vous, c'est vous; je vous recouvre... Sophie... O ciel! quelle sévérité! quel silence!... Sophie, ne me refusez pas un regard.... j'ai tant souffert.... dites un mot à cet infortuné...

SOPHIE, *sans le regarder.*

Le méritez-vous?

SAINT-ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'on m'apprendra? N'en sais-je pas assez? Où suis-je? Que fais-je? Qui est-ce qui m'y a conduite? Qui m'y retient?.... Monsieur, qu'avez-vous résolu de moi?

SAINT-ALBIN.

De vous aimer, de vous posséder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux : on les compte pour rien, on se croit tout permis avec eux; mais, monsieur, j'ai des parens aussi.

SAINT-ALBIN.

Je les connoîtrai; j'irai, j'embrasserai leurs genoux, et c'est d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'espérez pas : ils sont pauvres; mais ils ont de l'honneur.... Monsieur, rendez-moi à mes parens; rendez-moi à moi-même; renvoyez-moi.

SAINT-ALBIN.

Demandez plutôt ma vie; elle est à vous.

SOPHIE.

O dieu! que vais-je devenir? (*à Cécile, à Germeuil, d'un ton désolé et suppliant.*) Monsieur.... Mademoiselle. (*et se retournant vers Saint-Albin.*) Monsieur, renvoyez-moi... renvoyez-moi... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds? M'y voilà. (*elle se jette aux pieds de Saint-Albin.*)

SAINT-ALBIN, *tombe aux siens en la relevant, et dit :*

Vous, à mes pieds! C'est à moi à me jeter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE, *relevée.*

Vous êtes sans pitié.... Oui, vous êtes sans pitié.... Vil ravisseur! que t'ai-je fait? Quel droit as-tu sur moi?.... Je veux m'en aller... Qui est-ce qui osera m'arrêter?.... Vous m'aimez... vous m'avez aimée?... vous!...

SAINT-ALBIN.

Qu'ils le disent.

SOPHIE.

Vous avez résolu ma perte... Oui, vous l'avez résolue, et vous l'acheverez... Ah! Sergi. (*en disant ce mot avec douleur, elle se laisse aller dans un fauteuil; elle détourne son visage de Saint-Albin et se met à pleurer.*

SAINT-ALBIN.

Vous détournez vos yeux de moi... Vous pleurez. Ah! j'ai mérité la mort... Malheureux que je

suis! Qu'ai-je voulu? Qu'ai-je dit? Qu'ai-je osé? Qu'ai-je fait?

SOPHIE, *à elle-même.*

Pauvre Sophie, à quoi le Ciel t'a réservée! La misere m'arrache d'entre les bras d'une mere... J'arrive ici avec un de mes freres... Nous y venions chercher de la commisération, et nous n'y rencontrons que le mépris et la dureté... Parce que nous sommes pauvres, on nous méconnoît; on nous repousse... Mon frere me laisse... Je reste seule... Une bonne femme voit ma jeunesse, et prend pitié de mon abandon... mais une étoile qui veut que je sois malheureuse conduit cet homme-là sur mes pas, et l'attache à ma perte. J'aurai beau pleurer... Ils veulent me perdre, et ils me perdront.... Si ce n'est celui-ci, ce sera son oncle... (*elle se leve.*) Eh! que me veut cet oncle?... Pourquoi me poursuit-il aussi? Est-ce moi qui ai appelé son neveu? Le voilà; qu'il parle, qu'il s'accuse lui-même. Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez...

SAINT-ALBIN.

Mon cœur est innocent... Sophie, ayez pitié de moi... Pardonnez-moi.

SOPHIE.

Qui s'en seroit méfié?... Il paroissoit si tendre et si bon... Je le croyois doux...

SAINT-ALBIN.

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Que je vous pardonne!

SAINT-ALBIN.

Sophie. (*il veut lui prendre la main.*)

SOPHIE.

Retirez-vous : je ne vous aime plus ; je ne vous estime plus. Non.

SAINT-ALBIN.

O dieu! que vais-je devenir?... Ma sœur, Germeuil, parlez, parlez pour moi... Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Non. (*Cécile et Germeuil s'approchent.*)

CÉCILE, *à Sophie.*

Mon enfant...

GERMEUIL, *à Sophie.*

C'est un homme qui vous adore.

SOPHIE.

Eh bien! qu'il me le prouve; qu'il me défende contre son oncle; qu'il me rende à mes parens; qu'il me renvoie, et je lui pardonne.

MADEMOISELLE CLAIRET, *accourant, à Cécile.*

Mademoiselle, on vient, on vient.

GERMEUIL.

Sortons tous. (*Cécile, Sophie et mademoiselle Clairet entrent dans un appartement, Saint-Albin et Germeuil entrent dans un autre.*)

Digitized by Google

SCENE XII.

LE COMMANDEUR, MADAME HEBERT, DESCHAMPS.

(*Le Commandeur entre brusquement, madame Hébert et Deschamps le suivent.*)

MADAME HÉBERT, *en montrant Deschamps.*

Oui, monsieur, c'est lui; c'est lui qui accompagnoit le méchant qui me l'a ravie : je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin! à quoi tient-il que je n'envoie chercher un commissaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à se prêter à des forfaits?

DESCHAMPS.

Monsieur, ne me perdez pas; vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR.

Eh bien! elle est ici.

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Elle est ici, ô commandeur, et tu ne l'as pas deviné! (*à Deschamps.*) Et c'est dans l'appartement de ma niece?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui suivoit le carrosse, c'est toi?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'est Germeuil?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Germeuil?

MADAME HÉBERT.

Il vous l'a déja dit.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Oh! pour le coup, je les tiens.

MADAME HÉBERT.

Monsieur, quand ils l'ont emmenée elle me tendoit les bras, et elle me disoit : Adieu, ma Bonne; je ne vous reverrai plus; priez pour moi. Monsieur, que je la voie, que je lui parle, que je la console.

LE COMMANDEUR.

Cela ne se peut... (*à part.*) Quelle découverte!

MADAME HEBERT.

Sa mere et son frere me l'ont confiée : que leur répondrai-je quand ils me la redemanderont? Monsieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR, *à lui-même.*

Cela se fera, je l'espere. (*à madame Hébert.*) Mais pour le présent allez, allez vîte, et sur-tout ne reparoissez plus; si l'on vous aperçoit, je ne réponds de rien.

MADAME HÉBERT.

Mais on me la rendra, et je puis y compter?

LE COMMANDEUR.

Oui, oui, comptez et partez.

DESCHAMPS, *à part, en voyant sortir madame Hébert.*

Que maudits soient la vieille et le portier qui l'a laissé passer!

LE COMMANDEUR, *à Deschamps.*

Et toi, maraud... va... conduis cette femme chez elle... et songe que si l'on découvre qu'elle m'a parlé... ou si elle se remontre ici, je te fais pendre.

DESCHAMPS, *en s'en allant.*

Oui, monsieur.

SCENE XIII.

LE COMMANDEUR.

La maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma niece!... Quelle découverte!... Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans... On alloit, on venoit, on se faisoit des signes, on se parloit bas; tantôt on me suivoit, tantôt on m'évitoit... Il y a là une femme-de-chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre... Voilà donc la cause de tous ces mouvemens auxquels je n'entendois rien... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger : il y a toujours quelque chose à savoir où l'on fait du bruit... S'ils empêchoient cette vieille d'en-

trer, ils en avoient de bonnes raisons... Les coquins!... Mais j'ai mon ordre... Ils me l'ont rendu... Oh! pour cette fois il me servira. Dans un moment, je tombe sur eux; je me saisis de la créature; je chasse le coquin qui a tramé tout ceci... Je romps à la fois deux mariages... Ma niece, ma prude niece s'en ressouviendra, je l'espere... Et le bon homme, j'aurai mon tour avec lui... Je me venge du pere, du fils, de la fille, de son ami... O Commandeur, quelle journée pour toi!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CECILE, MADEMOISELLE CLAIRET.

CÉCILE.

Je meurs d'inquiétude et de crainte. Deschamps a-t-il reparu?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Non, mademoiselle.

CÉCILE.

Où peut-il être allé?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Je n'ai pu le savoir.

CÉCILE.

Que s'est-il passé?

MADEMOISELLE CLAIRET.

D'abord il s'est fait beaucoup de mouvement et de bruit. Je ne sais combien ils étoient; ils alloient et venoient; tout-à-coup le mouvement et le bruit ont cessé; alors je me suis avancée sur la pointe des pieds, et j'ai écouté de toutes mes oreilles; mais il ne me parvenoit que des mots sans suite : j'ai seulement

entendu monsieur le Commandeur qui crioit d'un ton menaçant : Un commissaire.

CÉCILE.

Quelqu'un l'auroit-il aperçue?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Non, mademoiselle.

CÉCILE.

Deschamps auroit-il parlé?

MADEMOISELLE CLAIRET.

C'est autre chose : il est parti comme un éclair.

CÉCILE.

Et mon oncle?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Je l'ai vu; il gesticuloit; il se parloit à lui-même; il avoit tous les signes de cette gaieté méchante que vous lui connoissez.

CÉCILE.

Où est-il?

MADEMOISELLE CLAIRET.

Il est sorti seul et à pied.

CÉCILE.

Allez... courez... Attendez le retour de mon oncle... ne le perdez pas de vue... Il faut trouver Deschamps... il faut savoir ce qu'il a dit.

(*mademoiselle Clairet sort; Cécile la rappelle, et lui dit:*)

Sitôt que Germeuil sera rentré, dites-lui que je suis ici.

SCENE II.

SAINT-ALBIN, CECILE.

CÉCILE, *seule d'abord.*

Où en suis-je réduite?... Ah! Germeuil... le trouble me suit... tout semble me menacer... tout m'effraie... (*à Saint-Albin, allant à lui.*) Mon frere, Deschamps a disparu; on ne sait ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il est devenu : le Commandeur est sorti en secret et seul... Il se forme un orage; je le vois, je le sens : je ne veux pas l'attendre.

SAINT-ALBIN.

Après ce que vous avez fait pour moi m'abandonnerez-vous?

CÉCILE.

J'ai mal fait, j'ai mal fait... Cette enfant ne veut plus rester; il faut la laisser aller. Mon pere a vu mes alarmes : plongé dans la peine et délaissé par ses enfans, que voulez-vous qu'il pense, sinon que la honte de quelque action indiscrete leur fait éviter sa présence, et négliger sa douleur?... Il faut s'en rapprocher; Germeuil est perdu dans son esprit; Germeuil qu'il avoit résolu... Mon frere, vous êtes généreux; n'exposez pas plus long-temps votre ami, votre sœur, la tranquillité et les jours de mon pere.

SAINT-ALBIN.

Non, il est dit que je n'aurai pas un instant de repos.

CÉCILE.

Si cette femme avoit pénétré!... si le Commandeur savoit!... je n'y pense pas sans frémir... avec quelle vraisemblance et quel avantage il nous attaqueroit! quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite! et cela dans un moment où l'ame de mon pere est ouverte à toutes les impressions qu'on y voudra jeter.

SAINT-ALBIN.

Où est Germeuil?

CÉCILE.

Il craint pour vous; il craint pour moi : il est allé chez cette femme...

SCENE III.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL, MADEMOISELLE CLAIRET.

MADEMOISELLE CLAIRET *se montre sur le fond, et leur crie :*

Le Commandeur est rentré.

GERMEUIL.

Le Commandeur sait tout.

CÉCILE ET SAINT-ALBIN, *avec effroi.*

Le Commandeur sait tout!

GERMEUIL.

Cette femme a pénétré, elle a reconnu Deschamps : les menaces du Commandeur ont intimidé celui-ci, et il a tout dit.

CÉCILE.

Ah! ciel!

SAINT-ALBIN.

Que vais-je devenir?

CÉCILE.

Que dira mon pere?

GERMEUIL.

Le temps presse; il ne s'agit pas de se plaindre: si nous n'avons pu ni écarter ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve rassemblés et prêts à le recevoir.

CÉCILE.

Ah! Germeuil, qu'avez-vous fait?

GERMEUIL.

Ne suis-je pas assez malheureux?

MADEMOISELLE CLAIRET, *traverse la scene, et leur crie:*

Voici le Commandeur. (*Elle sort.*)

GERMEUIL.

Il faut nous retirer.

CÉCILE.

Non, j'attendrai mon pere.

SAINT-ALBIN.

Ciel! qu'allez-vous faire?

GERMEUIL.

Allons, mon ami.

SAINT-ALBIN.

Allons sauver Sophie.

CÉCILE.

Vous me laissez?

SCENE IV.

CECILE, *va, vient, et dit :*

Je ne sais que devenir... (*elle se tourne vers le fond de la salle, et crie :*) Germeuil... Saint-Albin... O mon pere ! que vous répondrai-je ?... que dirai-je à mon oncle ?... Mais le voici.... prenons mon ouvrage... cela me dispensera du moins de le regarder.

SCENE V.

CECILE, LE COMMANDEUR, MADEMOISELLE CLAIRET.

(*Le Commandeur entre, poursuivant mademoiselle Clairet, qui entre dans le salon et lui ferme la porte au nez.*)

LE COMMANDEUR.

Ma niece, tu as là une femme-de-chambre bien alerte... on ne sauroit faire un pas sans la rencontrer. Mais te voilà, toi, bien rêveuse et bien délaissée... il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CÉCILE, *en bégayant.*

Oui.... je crois.... que.... Ah !

LE COMMANDEUR, *appuyé sur sa canne et debout devant elle.*

La voix et les mains te tremblent.... c'est une

cruelle chose que le trouble... Ton frere me paroît un peu remis... Voilà comme ils sont tous : d'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer ou se pendre; tournez la main : pist, ce n'est plus cela.... Je me trompe fort, ou il n'en seroit pas de même de toi; si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CÉCILE, *parlant à son ouvrage.*

Encore!

LE COMMANDEUR, *ironiquement.*

Ton ouvrage va mal.

CÉCILE, *tristement.*

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil et ton frere sont-ils maintenant ?... assez bien, ce me semble?... Cela s'est apparemment éclairci : tout s'éclaircit à la fin; et puis on est si honteux de s'être mal conduit!... Tu ne sais pas cela, toi qui as toujours été si réservée, si circonspecte.

CÉCILE, *à part.*

Je n'y tiens plus. (*elle se leve.*) J'entends, je crois, mon pere.

LE COMMANDEUR.

Non, tu n'entends rien.... C'est un étrange homme que ton pere : toujours occupé sans savoir de quoi; personne comme lui n'a le talent de regarder et de ne rien voir.... Mais revenons à l'ami Germeuil.... quand tu n'es pas avec lui tu n'es pas trop fâchée

qu'on t'en parle... Je n'ai pas changé d'avis sur son compte au moins.

CÉCILE.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'est-ce pas?... Je lui découvre tous les jours quelque qualité, et je ne l'ai jamais si bien connu.... c'est un garçon surprenant.... (*Cécile se leve encore.*) Mais tu es bien pressée.

CÉCILE.

Il est vrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu? qui t'appelle?

CÉCILE.

J'attendois mon pere; il tarde à venir, et j'en suis inquiete.

SCENE VI.

LE COMMANDEUR.

Inquiete : je te conseille de l'être; tu ne sais pas ce qui t'attend.... tu auras beau pleurer, gémir, soupirer; il faudra se séparer de l'ami Germeuil.... un ou deux ans de couvent seulement.... Mais le bon homme ne vient point....

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, MADEMOISELLE CLAIRET.

LE COMMANDEUR, *voyant entrer le Pere de famille.*

Ah! le voici : arrivez donc; arrivez donc.

(*Mademoiselle Clairet entr'ouvre la porte du salon, passe la tête, et écoute.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Et qu'avez-vous de si pressé à me dire?

LE COMMANDEUR.

Vous l'allez savoir.... mais attendez un moment. (*il s'avance doucement vers le fond de la salle, et dit à la femme-de-chambre qu'il surprend au guet :*) Mademoiselle, approchez; ne vous gênez pas; vous entendrez mieux.

(*Mademoiselle Clairet se retire et pousse la porte.*)

SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-ce qu'il y a? A qui parlez-vous?

LE COMMANDEUR.

Je parle à la femme-de-chambre de votre fille, qui nous écoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée entre vous et mes enfans : vous les avez éloignés de moi, et vous les avez mis en société avec leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non, mon frere; ce n'est pas moi qui les ai éloignés de vous, c'est la crainte que leurs démarches ne fussent éclairées de trop près. S'ils sont, pour parler comme vous, en société avec leurs gens, c'est par le besoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les servît dans leur mauvaise conduite : entendez-vous, mon frere?... Vous ne savez pas ce qui se passe autour de vous : tandis que vous dormez dans une sécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une tristesse inutile, le désordre s'est établi dans votre maison; il a gagné de toutes parts, et les valets, et les enfans, et leurs entours... Il n'y eut jamais ici de subordination; il n'y a plus ni décence, ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Ni mœurs!

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Du caractere foible dont vous êtes, je n'espere pas que vous en concevrez le ressentiment vif et profond qui conviendroit à un pere : n'importe; j'aurai fait ce que j'ai dû, et les suites en retomberont sur vous seul.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'effrayez : qu'est-ce donc qu'ils ont fait?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'ils ont fait? De belles choses : écoutez, écoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'attends.

LE COMMANDEUR.

Cette petite fille dont vous êtes si fort en peine...

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien?

LE COMMANDEUR.

Où croyez-vous qu'elle soit?

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne sais.

LE COMMANDEUR.

Vous ne savez?.... Sachez donc qu'elle est chez vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Chez moi!

LE COMMANDEUR.

Chez vous; oui, chez vous.... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Et celle qui l'a reçue?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, arrêtez... Cécile... ma fille?...

LE COMMANDEUR.

Oui, Cécile; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtresse de son frere. Cela est honnête; qu'en pensez-vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Ah!

LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange maniere les obligations qu'il vous a.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! Cécile, Cécile, où sont les principes que vous a inspirés votre mere?

LE COMMANDEUR.

La maîtresse de votre fils chez vous, dans l'appartement de votre fille! Jugez, jugez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! Germeuil.... ah! mon fils.... que je suis malheureux! quel sera le reste de ma vie? Qui adoucira les peines de mes dernieres années? Qui me consolera?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous disois : « Veillez sur votre fille; « votre fils se dérange; vous avez chez vous un co- « quin, » j'étois un homme dur, méchant, importun.

LE PERE DE FAMILLE.

J'en mourrai; j'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi?... ah! ciel!... ah! ciel!

LE COMMANDEUR.

Vous avez négligé mes conseils, vous en avez ri.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, mes enfans ne sont pas tombés dans les égaremens que vous leur reprochez; ils sont innocens: je ne croirai point qu'ils se soient avilis, qu'ils m'aient oublié jusque-là... Saint-Albin!... Cécile!... Germeuil!... où sont-ils?... S'ils peuvent vivre sans moi, je ne peux vivre sans eux... J'ai voulu les quitter... moi, les quitter!... Qu'ils viennent... qu'ils viennent tous se jeter à mes pieds!

LE COMMANDEUR.

Homme pusillanime, n'avez-vous point de honte?

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'ils viennent!... qu'ils s'accusent!... qu'ils se repentent!...

LE COMMANDEUR.

Non, je voudrois qu'ils fussent cachés quelque part et qu'ils vous entendissent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qu'entendroient-ils qu'ils ne sachent?

LE COMMANDEUR.

Et dont ils n'abusent.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut que je les voie et que je leur pardonne, ou que je les haïsse....

LE COMMANDEUR.

Eh bien! voyez-les, pardonnez-leur, aimez-les, et qu'ils soient à jamais votre tourment et votre honte: je m'en irai si loin que je n'entendrai parler ni d'eux ni de vous.

SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, MADAME HEBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR, *apercevant madame Hébert.*

Femme maudite! (*à Deschamps.*) Et toi, coquin, que fais-tu ici?

MADAME HÉBERT, M. LE BON ET DESCHAMPS, *au Commandeur.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR, *à madame Hébert.*

Que venez-vous chercher? retournez-vous-en: je sais ce que je vous ai promis, et je vous tiendrai parole.

MADAME HÉBERT.

Monsieur.... vous voyez ma joie.... Sophie....

LE COMMANDEUR.

Allez, vous dis-je.

M. LE BON.

Monsieur, monsieur, écoutez-la.

MADAME HÉBERT.

Ma Sophie.... mon enfant.... n'est pas ce qu'on pense.... M. le Bon.... parlez.... je ne puis.

LE COMMANDEUR, *à M. le Bon.*

Est-ce que vous ne connoissez pas ces femmes-là, et les contes qu'elles savent faire?... M. le Bon, à votre âge vous donnez là-dedans?

MADAME HÉBERT, *au Pere de famille.*

Monsieur, elle est chez vous.

LE PERE DE FAMILLE, *à part et douloureusement.*

Il est donc vrai!

MADAME HÉBERT.

Je ne demande pas qu'on m'en croie.... qu'on la fasse venir.

LE COMMANDEUR.

Ce sera quelque parente de ce Germeuil.

(*ici on entend au dedans du bruit, du tumulte, des cris confus.*)

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien.

SCENE X.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, CECILE, SOPHIE, MADAME HEBERT, M. LE BON, MADEMOISELLE CLAIRET, DESCHAMPS, PHILIPPE, UN EXEMPT, DES DOMESTIQUES.

CÉCILE, *au dedans.*

Philippe, Philippe, appelez mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est la voix de ma fille.

MADAME HÉBERT, *au Pere de famille.*

Monsieur, faites venir mon enfant.

SAINT-ALBIN, *au dedans.*

N'approchez pas; sur votre vie, n'approchez pas.

MADAME HÉBERT et M. LE BON, *au Pere de famille.*

Monsieur, accourez.

LE COMMANDEUR, *au Pere de famille.*

Ce n'est rien, vous dis-je.

MADEMOISELLE CLAIRET, *effrayée, au Pere de famille.*

Des épées, un exempt, des gardes. Monsieur, accourez, si vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

(*Saint-Albin, Germeuil, Cécile, Sophie, l'Exempt et Philippe entrent en tumulte; Saint-Albin a l'épée tirée, et Germeuil le retient.*)

CÉCILE, *entre en criant, et se jetant aux pieds de son pere.*

Mon pere!

SOPHIE, *en courant vers le Pere de famille, et en criant:*

Monsieur!

LE COMMANDEUR, *à l'Exempt en criant:*

Monsieur l'Exempt, faites votre devoir.

SOPHIE ET MADAME HÉBERT, *en s'adressant au Pere de famille, et la premiere en se jetant à ses genoux.*

Monsieur!

SAINT-ALBIN, *toujours retenu par Germeuil.*

Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil, laissez-moi.

LE PERE DE FAMILLE, *à l'Exempt.*

Arrêtez.

M. LE BON ET MADAME HÉBERT, *au Commandeur, en tournant de son côté Sophie qui est toujours à genoux.*

Monsieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR, *à l'Exempt, sans la regarder.*

Faites votre devoir, vous dis-je.

SAINT-ALBIN, *en criant.*

Arrêtez.

MADAME HÉBERT ET M. LE BON, *en criant au Commandeur et en même temps que Saint-Albin.*

Regardez-la.

SOPHIE, *en s'adressant au Commandeur.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR, *se retourne, la regarde, et s'écrie stupéfait.*

Que vois-je?

MADAME HÉBERT ET M. LE BON.

Oui, monsieur, c'est elle, c'est votre niece.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL, MADEMOISELLE CLAIRET.

Sophie, la niece du Commandeur!

SOPHIE, *toujours à genoux, au Commandeur.*

Mon cher oncle.

LE COMMANDEUR, *brusquement.*

Que faites-vous ici?

SOPHIE, *tremblante.*

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre province? Pourquoi n'y pas retourner quand je vous l'ai fait dire?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai; je m'en retournerai: ne me perdez pas.

LE PERE DE FAMILLE, *à Sophie.*

Venez, mon enfant; levez-vous.

CÉCILE, *toujours à genoux aux pieds de son pere.*

Mon pere, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre; malgré les apparences Cécile n'est point coupable; elle n'a pu ni délibérer ni vous consulter.

LE PERE DE FAMILLE, *d'un air un peu sévere, mais touché.*

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CÉCILE.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE, *avec tendresse.*

Levez-vous.

SAINT-ALBIN.

Mon pere, vous pleurez.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est sur vous, c'est sur votre sœur. Mes enfans, pourquoi m'avez-vous négligé? Voyez, vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

SAINT-ALBIN ET CÉCILE, *en lui baisant les mains.*

Ah! mon pere.

LE PERE DE FAMILLE, *après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, et dit au Commandeur qui paroît confondu.*

Monsieur le Commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT, *au Pere de famille, montrant le Commandeur.*

Est-ce que monsieur n'est pas le maître de la maison?

LE PERE DE FAMILLE, à *l'Exempt.*

C'est ce que vous auriez dû savoir avant que d'y entrer. Allez, monsieur, je réponds de tout.

(*L'Exempt sort.*)

SCENE XI.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, CECILE, SOPHIE, ET LES DOMESTIQUES DE LA MAISON.

SAINT-ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE, *avec tendresse.*

Je t'entends.

SAINT-ALBIN, *en présentant Sophie au Commandeur.*

Mon oncle.

SOPHIE, *au Commandeur qui se détourne d'elle.*

Ne repoussez pas l'enfant de votre frere.

LE PERE DE FAMILLE, *au Commandeur en montrant Sophie.*

Voyez-la; où sont les parens qui n'en fussent vains?

LE COMMANDEUR.

Elle n'a rien, je vous en avertis.

SAINT-ALBIN.

Elle a tout.

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *au Pere de famille.*

Vous la voulez pour votre fille?

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *à Saint-Albin.*

Tu la veux pour ta femme?

SAINT-ALBIN.

Si je la veux!

LE COMMANDEUR.

Aie-la, j'y consens; aussi bien je n'y consentirois pas qu'il n'en seroit ni plus ni moins...

SAINT-ALBIN, *à Sophie.*

Ah! Sophie, nous ne serons plus séparés!

LE COMMANDEUR, *au Pere de famille.*

Mais c'est à une condition.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, grace entiere; point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non; il faut que vous me fassiez justice de votre fille et de cet homme-là.

SAINT-ALBIN.

Justice! et de quoi? qu'ont-ils fait? Mon pere, c'est à vous-même que j'en appelle: c'est lui qui vous a conservé votre fils... sans lui vous n'en n'auriez plus. Qu'allois-je devenir? c'est lui qui m'a conservé Sophie... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'est Germeuil, c'est ma sœur, qui l'ont sauvée... Ils n'avoient qu'un instant... elle n'avoit qu'un asile...

ils l'ont dérobée à ma violence... les punirez-vous de ma faute? Cécile, venez; il faut fléchir le meilleur des peres.

(*il amene sa sœur aux pieds de son pere et s'y jette avec elle.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, je vous ai pardonné; que me demandez-vous?

SAINT-ALBIN.

D'assurer pour jamais son bonheur, le mien et le vôtre. Cécile... Germeuil... ils s'aiment, ils s'adorent... Mon pere, livrez-vous à toute votre bonté; que ce jour soit le plus beau jour de notre vie. (*il court à Germeuil; il appelle Sophie.*) Germeuil, Sophie... allons tous nous jeter aux pieds de mon pere.

SOPHIE, *se jetant aussi aux pieds du Pere de famille, dont elle ne quitte guere les mains le reste de la scene.*

Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE, *se penchant sur eux, et les relevant.*

Mes enfans.... mes enfans.... Cécile, vous aimez Germeuil.

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti?

CÉCILE.

Mon pere, pardonnez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé? mes enfans, vous ne

connoissez pas votre pere... Germeuil, approchez; vos réserves m'ont affligé; mais je vous ai regardé de tout temps comme mon second fils : je vous avois destiné ma fille; qu'elle soit avec vous la plus heureuse des femmes.

GERMEUIL, *baisant la main du Pere de famille.*

Ah! monsieur.

LE COMMANDEUR.

Fort bien! voilà le comble : j'ai vu arriver de loin cette extravagance; mais il étoit dit qu'elle se feroit malgré moi; et Dieu merci la voilà faite. Soyons tous bien joyeux; nous ne nous reverrons plus.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous trompez, monsieur le Commandeur.

SAINT-ALBIN.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta sœur la haine la mieux conditionnée; et toi, tu aurois cent enfans, que je n'en nommerois pas un. Adieu. (*il sort.*)

SCENE XII.

TOUTE LA MAISON, *excepté le Commandeur.*

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, mes enfans, voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées. Approchez, mes enfans... venez Germeuil... venez Sophie. (*il*

unit ses quatre enfans, et dit :) Le jour qui vous unira sera le jour le plus solennel de votre vie; puisse-t-il être aussi le plus fortuné!... Allons, mes enfans... Oh! qu'il est cruel... qu'il est doux d'être père!

(*En sortant de la salle, le Pere de famille conduit ses deux filles; Saint-Albin a les bras jetés autour de son ami Germeuil; M. le Bon donne la main à madame Hébert; le reste suit en confusion, et tous marquent le transport et la joie.*)

FIN DU PERE DE FAMILLE.

EXAMEN

DU PERE DE FAMILLE.

Quoique nous ayons l'habitude d'imprimer chaque piece telle que l'auteur l'a faite, et sans tenir compte des changemens que les acteurs croient nécessaires pour la jouer, nous devons prévenir nos lecteurs que nous n'avons pas suivi cet usage pour le Pere de famille, un drame en prose n'ayant pas de plus grand mérite que celui qu'il tire de la représentation. Au reste, entre la piece faite par l'auteur et la piece représentée, il n'y a de différence que dans la premiere scene du second acte. Pendant que le Pere de famille regle ses affaires, fait des aumônes, réforme son domestique, Diderot avoit trouvé *très naturel* de montrer Cécile achetant des étoffes d'une madame Papillon : ce naturel rendoit la scene si confuse, jetoit tant de distraction parmi les spectateurs qui ne peuvent voir à la fois plusieurs tableaux ni écouter plusieurs conversations, qu'on a trouvé indispensable de retrancher à la représentation la partie puérile de cette scene.

La nécessité d'indiquer sans cesse le jeu et la position des acteurs suffiroit seule pour prouver l'infériorité du drame : on ne trouve pas d'indications pareilles dans Corneille, Racine, Moliere, etc. ; c'est que les grands maîtres donnent aux personnages qu'ils font parler une expression si juste des sentimens qu'ils éprouvent, que tout le monde en est frappé ; les dramaturges au contraire qui ne peuvent jamais exprimer ce qu'ils sentent, parce qu'ils sont toujours à côté de la vérité, sont obligés de mettre en note : *Il*

pleure; elle soupire; il se met les poings sur les yeux; avec dignité; d'un ton menaçant, et cent autres avertissemens qui s'étendent jusqu'aux détails les plus ridicules. Dans le Pere de famille, si on nous révele qu'un domestique doit avoir des *papillottes*, dans le Philosophe sans le savoir, on a grand soin de nous prévenir qu'un autre serviteur doit arriver à moitié habillé et tenant *son col à la main*. Diderot trouvoit cela admirable, et soutenoit que si on donnoit une tirade de Racine à noter à vingt personnes, elles en noteroient la déclamation d'une maniere diverse; et il étoit assez aveuglé pour ne pas conclure de cette observation, 1° que la déclamation françoise n'étoit pas faite pour être notée; 2° qu'il faut que Racine soit bien profond pour qu'on puisse réciter ses vers de tant de façons différentes sans que les sentimens qu'il a voulu exprimer en soient jamais affoiblis. De tous les prosélytes que Diderot a pu faire, qu'on nous permette d'en choisir un, et de citer une anecdote qui mérite d'être conservée.

L'horreur de notre révolution a presque toujours empêché d'en remarquer le côté ridicule : sans doute il suffira à la postérité de lire les ouvrages des maîtres pour juger l'esprit de conduite des disciples; mais nos neveux croiront-ils, si des témoins oculaires ne l'affirment, que dans le programme d'une fête nationale, programme fait par un membre du comité d'instruction publique, et approuvé par tous ceux qui prétendoient représenter la France, on ait écrit, imprimé, affiché : *Le peuple s'émeut, des larmes coulent de tous les yeux?* C'étoit trois semaines avant l'évènement qu'on décidoit que les larmes couleroient de tous les yeux; les larmes faisoient partie du projet de fête : on voit que les chefs de l'instruction publique de ce temps-là étoient bien nourris de la poétique de Di-

derot ; et si des pleurs ne coulerent pas de tous les yeux, ce ne fut certainement pas la faute de ceux qui, dans leur programme, avoient arrêté que le peuple se livreroit à une douce émotion. Il faut en dire autant des drames ; s'ils ne font pas d'effet, on ne doit pas s'en prendre aux auteurs qui ont toujours soin d'indiquer l'attendrissement de l'acteur, et, par une conséquence nécessaire, la sensation qu'il doit communiquer aux spectateurs. Quand on pense que ce mélange d'absurdités et de prétentions a eu du succès à la fin du dix-huitieme siecle, on s'étonne moins des erreurs bien plus importantes dans lesquelles les François sont tombés ; car, dit un de nos plus grands moralistes, *la littérature est l'expression de la société :* lorsque les faux principes, les idées bizarres dominent dans la littérature, on peut prédire avec assurance que la confusion est déja dans la société, et qu'il ne manque plus au désordre qu'une occasion pour se signaler.

Les deux premiers actes de ce drame sont bons ; l'intérêt y naît naturellement de la situation et des passions des principaux personnages ; l'amour exalté de Saint-Albin est fort bien exprimé ; tout ce que dit, tout ce que fait ce jeune homme annonce un de ces caracteres ardens pour qui les obstacles ne sont rien, et qui, suivant les circonstances, peuvent se porter au bien ou au mal avec la même violence ; caractere bien fait pour exercer la surveillance d'un pere, pour exciter toute sa sensibilité. Quel dommage que l'auteur n'ait pas eu la force de traiter son sujet, et qu'il se soit cru obligé d'aller chercher dans des incidens ce qu'il devoit trouver dans les passions de ses personnages ! Pendant ces deux actes, la tracasserie du Commandeur, son égoïsme, forment un contraste amusant, parce que le Pere de famille se conduit bien, et qu'il n'y a de reproches

essentiels à faire à aucun des enfans ; mais dans les trois derniers actes, à sa méchanceté près et sauf les moyens qu'il emploie, le Commandeur est le seul personnage qui ne manque ni de raison ni de prévoyance.

Comment le Pere de famille n'a-t-il pas deviné l'intelligence qui regne entre sa fille et Germeuil, sur-tout ayant le projet de les unir ? Il est le seul dans sa maison qui se trompe à cet égard ; et cette erreur est trop forte pour un pere présenté au public comme un modele. Comment Cécile et Germeuil n'ont-ils aucun soupçon du dessein formé de les marier un jour ? Au sein de l'amitié qui regne dans cette maison, un pareil dessein a-t-il pu être un mystere impénétrable pour les personnages intéressés ? Lorsque Cécile, interrogée par son pere, parle de couvent, au lieu de déclamer sur les obligations que nous impose la nature, comment un pere de famille ne sent-il pas qu'une jeune fille, heureuse par tout ce qui l'entoure, ne nomme le couvent, quand on lui propose un mariage, que pour ne pas avouer qu'elle aime, et alors comment ne lui arrache-t-il pas un aveu ? Mais l'auteur vouloit éviter une explication entre personnes qui ont le même desir, pour ne pas perdre l'occasion de montrer le Pere de famille alternativement heureux et malheureux par ses enfans : les moyens qu'il emploie sont foibles et contraires au bon sens.

La conduite de Germeuil, qui se laisse accuser par son ami et par son bienfaiteur, n'est pas plus raisonnable : lorsqu'il a reçu la lettre-de-cachet des mains du Commandeur, ne doit-il pas faire confidence de cet incident au Pere de famille ? Lorsqu'il a conduit Sophie dans l'appartement de Cécile, Cécile ne doit-elle pas prévenir son pere, et réclamer ses conseils ? N'est-elle pas en droit de lui dire : « Vous voulez séparer mon frere d'une femme qu'il adore ;

« vous le lui dites, et vous le laissez libre de la revoir : « mon oncle, plus prudent que vous, a obtenu une lettre-« de-cachet pour la faire enfermer : le moyen est affreux ; « mais, par une bizarrerie inconcevable, il a confié l'exé-« cution de cet ordre à Germeuil ; Germeuil a profité de « l'occasion pour empêcher une injustice ; mais, manquant « de prudence à son tour, il a conduit cette jeune Sophie « dans mon appartement, où mon oncle peut la surpren-« dre, où mon frere peut la trouver. Pour ne pas m'ex-« poser à mon tour à faire quelque sottise je viens vous « conter toute l'aventure, et vous demander ce qu'il faut « faire. »

Comme il y a beaucoup de mouvement dans cette piece, le spectateur ne réfléchit point pendant la représentation ; mais lorsque la toile tombe, chacun se retire étonné des efforts que l'auteur a faits pour prolonger l'action, en ôtant à ses personnages le bon sens qu'il leur faudroit pour se conduire. Voici comment M. de La Harpe, dans son Cours de Littérature, termine l'examen de ce drame :

« Le Pere de famille *pleure*, et Saint-Albin *pleure*, et « Sophie *pleure*, et Cécile *pleure*. L'auteur a soin de nous « avertir en interlignes de tous ces *pleurs* : cette monoto-« nie emphatique et larmoyante ennuie et fatigue au point « qu'on ne supporte la méchanceté si gratuitement tra-« cassiere du Commandeur, que parce qu'il rompt un peu « cette triste uniformité, et que parmi tant de personnages « qui *pleurent* toujours il est le seul qui ne *pleure* point. »

Le dialogue de ce drame est souvent d'une grande vérité dans les deux premiers actes : il ne tombe habituellement dans l'emphase qu'au moment où l'auteur sent intérieurement que ses personnages ne font plus ce qu'ils doivent faire ; alors il les monte au ton de la déclamation,

par impossibilité de leur faire dire ce qu'ils doivent dire. Lorsque Germeuil propose à Cécile de cacher dans son appartement la maîtresse de son frere, elle s'écrie : « Que « diroit mon pere? » L'exclamation est juste. Germeuil répond : « Le respecté-je moins que vous? Craindrois-je « moins de l'offenser? » Cécile apparemment trouve cette réponse satisfaisante, puisqu'elle ne parle plus de son pere; elle se contente d'ajouter : « Et le Commandeur? » Toute cette scene, qui est fort courte, est écrite à contre-sens : car Cécile ne met point en doute le respect que Germeuil porte à son pere; elle demande ce que celui-ci dira, s'il sait qu'elle cache la maîtresse de son frere; et c'est parce qu'il n'y a nulle bonne réponse à faire à cette objection, que Germeuil et l'auteur n'en font point.

Malgré les défauts du plan et les défauts de style, cet ouvrage est, avec le Philosophe sans le savoir, les deux meilleurs drames en prose qui soient au théâtre. Cette observation, confirmée par le public, est la seule réponse que nous puissions faire à ceux qui trouvent que nous avons été trop séveres en admettant peu de pieces de ce genre.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DU PERE DE FAMILLE.

LE PHILOSOPHE
SANS LE SAVOIR,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

DE SEDAINE,

Représenté, pour la premiere fois, le 2 décembre 1765.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR SEDAINE.

Michel-Jean Sedaine naquit à Paris en 1719. Destiné à ne devoir sa subsistance qu'au travail de ses mains, il devint secrétaire de l'académie d'architecture sans avoir élevé aucun monument, et membre de l'académie françoise, quoiqu'il n'eût aucune connoissance des langues anciennes, et qu'il ignorât en grande partie les regles de sa propre langue : cela paroît extraordinaire; ce qui l'est plus encore, c'est que Sedaine ne dut son avancement qu'à son propre mérite. Incapable d'intrigue, renfermé dans le sein de sa famille dont il faisoit le bonheur, ne cherchant ni protecteurs parmi les grands, ni prôneurs au sein des coteries littéraires, peu d'écrivains menerent une vie aussi retirée; aucun ne se conduisit plus honorablement. Toujours applaudi au théâtre, il fit quarante ans les délices du public sans pouvoir se faire lire, et sans obtenir d'être compté au nombre des littérateurs. Nous allons essayer d'expliquer les contrastes qui frappent dans la réputation de cet écrivain.

Sedaine commença par être tailleur de pierres, et

devint maître maçon : plusieurs de nos bons architectes ont suivi cette route, quoiqu'ils fussent nés au sein de l'aisance. En fréquentant les spectacles, Sedaine ne put se tromper sur un genre de talent qui lui étoit particulier, celui de dessiner un sujet pour l'opéra-comique : nous nous servons de l'expression dessiner, parce qu'elle rend parfaitement la maniere de cet auteur qui calculoit avec un génie étonnant des effets de théâtre si bien ménagés pour le jeu des acteurs, pour la musique et les décorations, qu'à la représentation il étoit impossible de n'en être pas séduit; lorsqu'ensuite la piece étoit imprimée, et qu'on essayoit de la lire, on ne concevoit plus le plaisir qu'on avoit éprouvé à la voir jouer; mais, en dépit de la lecture, si on retournoit de nouveau à une représentation, on retrouvoit les mêmes agrémens et les mêmes illusions.

Dans sa correspondance, M. de Voltaire montre sans cesse de l'humeur contre l'opéra-comique : il croyoit que les Parisiens étoient devenus fous, parce que les journaux lui apprenoient chaque jour le succès prodigieux des pieces de ce théâtre; réduit à les lire dans sa retraite de Ferney, il lui étoit impossible de deviner pourquoi on couroit en foule applaudir des ariettes, et sur-tout comment on abandonnoit ses dernieres tragédies quand on avoit

le courage d'écouter des opéras comiques. Si M. de Voltaire avoit habité Paris, il auroit fait comme tout le monde; en renonçant à les lire, il ne se seroit pas privé du plaisir de les entendre. Jaloux de toute espece de réputation, il voulut à son tour travailler pour ce théâtre; et il dut sentir que ce genre, tel petit rang qu'il occupe dans la littérature, n'est pourtant pas aussi méprisable qu'il le croyoit, puisqu'avec tout son talent il tenta deux fois le succès, et deux fois se mit bien au-dessous de Sedaine.

Nous ne rendrons pas compte des nombreux travaux de cet écrivain : en avouant que ses opéras comiques ne peuvent être lus avec plaisir, même par ceux qui les ont vus représenter vingt fois, nous avons suffisamment annoncé qu'ils pouvoient moins encore être analysés. Il en est un cependant qui mérite d'être distingué : c'est Rose et Colas, tableau parfait dans son genre, l'un des premiers ouvrages de l'auteur, et pourtant le seul qui durera aussi long-temps que ce genre sera accueilli en France. Cette observation nous fait croire que Sedaine, malgré le défaut d'études premieres, seroit parvenu à écrire correctement, et même avec grace, s'il n'eût pas travaillé à une époque où la littérature tomboit en décadence; mais lorsque les principes littéraires sont attaqués par des hommes qui abusent de leurs connoissances

et de leur esprit, lorsque Corneille est déclaré barbare, Racine froid, Boileau Zoïle de Quinault *: ce qui met tout naturellement Quinault à côté d'Homere, et Boileau audessous des rimailleurs; lorsque le goût public est gâté par une secte ambitieuse et jalouse des écrivains qui ont illustré la France, il est dans l'ordre qu'un homme né avec du talent, mais que les circonstances ont privé d'instruction littéraire, fasse peu de cas du style. Sedaine écrivit toujours de plus mal en plus mal, parce que le public devenoit chaque jour moins difficile : c'est ainsi qu'après avoir composé plusieurs pieces de vers qui ont du naturel et de la correction, il finit par faire chanter sur le théâtre, dans une situation intéressante :

Que béni soit votre hymen,
Et que le ciel dise *amen!*

Certainement il n'y a pas d'idée plus extraordinaire que celle de faire dire *amen* au ciel; et le public écoutoit cela répété cinq ou six fois de suite sans faire entendre le plus léger murmure; mais alors il étoit convenu que les paroles ne sont rien dans un

* Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, et flatteur de Louis.
Epît. de M. de Voltaire, en 1769.

opéra comique. Nous sommes persuadés qu'on n'auroit pas aujourd'hui la même indulgence, et nous pourrions en donner pour preuve qu'on se permet de siffler les vers d'un grand opéra, quoique le privilege des mauvais vers soit plus authentique pour l'opéra que pour tout autre théâtre. Au reste, les personnes qui ne jugent cet auteur que par les défauts de sa versification, sont incapables de se faire une idée de son mérite. Quarante ans de succès à l'opéra-comique; le meilleur des drames en prose resté au théâtre françois; la Gageure imprévue, comédie-proverbe dont les détails sont très-piquans; une place à l'académie françoise, sollicitée avec hauteur par le public mécontent de voir sans cesse refuser un vieillard toujours applaudi, et dont la modestie et les bonnes mœurs étoient généralement connues; tels sont les rapports sous lesquels il faut considérer Sedaine. Si dans ses opéras comiques il y a des couplets dont le sens est à peine compréhensible, on en trouve d'autres qui ne manquent pas de correction, et dont la tournure est élégante; nous croyons, par exemple, qu'il n'est point de littérateur qui refusât d'avouer celui-ci :

Vive le vin! vive l'amour!
Amant et buveur tour-à-tour,
Je nargue la mélancolie.

Jamais les peines de la vie
Ne me coûterent de soupirs :
Avec l'amour je les change en plaisirs,
Avec le vin je les oublie.

Sedaine a fait pour le grand opéra *la Reine de Golconde* et *Amphytrion;* il lui étoit fort indifférent de recommencer Moliere : ces deux ouvrages eurent peu de succès. Il voulut faire représenter sur le théâtre françois une tragédie en prose ; projet qui fournit à M. de Voltaire une nouvelle occasion de crier que c'étoit mettre l'abomination et la désolation dans la littérature. Sedaine, intimement lié avec Diderot, devoit être émerveillé de la poétique de ce philosophe, poétique qui renversoit tous les anciens principes: ce qui est toujours fort commode pour ceux qui ne peuvent pas les suivre; l'idée d'une tragédie en prose étoit séduisante pour un homme qui ne faisoit des vers qu'avec une extrême difficulté. Nous ne rappelons ce fait que pour prouver dans quel état étoit la littérature françoise à cette époque; car, plus on sera convaincu que le goût étoit perdu, plus on tiendra compte à Sedaine de ce qu'il fit de bien, et moins on sera tenté de lui reprocher des erreurs contre lesquelles aucune éducation ne l'avoit garanti. Nous verrons, à l'article Boursault, un homme qui s'est également formé lui-même; et, en

suivant les progrès de cet écrivain, nous sentirons mieux quelle différence il y a entre le siecle de Louis XIV et le dix-huitieme siecle.

Sedaine mourut à Paris le 18 mai 1797.

(T. L.)

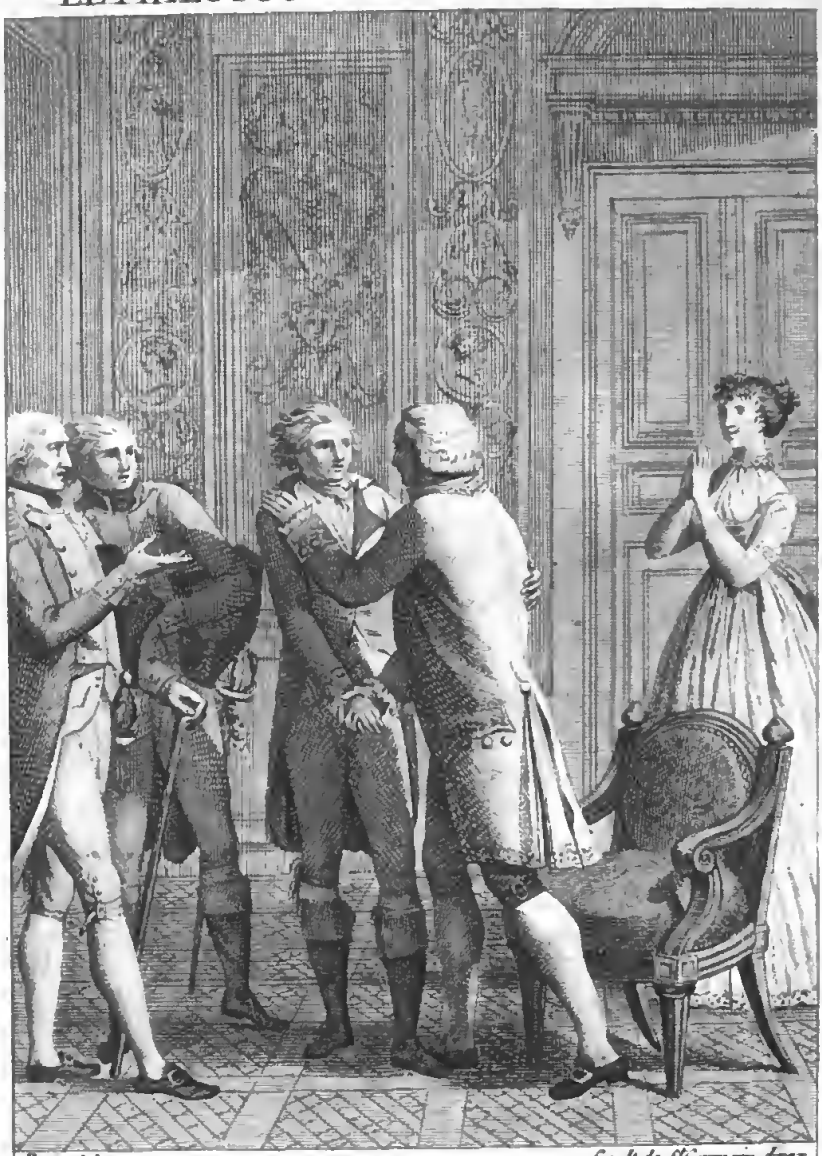
ACTEURS.

M. VANDERK pere.
M. VANDERK fils.
MADAME VANDERK.
MADEMOISELLE SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.
UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk pere.
VICTORINE, fille d'Antoine.
M. DESPARVILLE pere, ancien officier.
M. DESPARVILLE fils, officier de cavalerie.
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.
UN PRÉSIDENT, futur époux de mademoiselle Vanderk.
UN DOMESTIQUE de M. Desparville.
UN DOMESTIQUE de M. Vanderk fils.
LES DOMESTIQUES de la maison.
LE DOMESTIQUE de la Marquise.

La scene est dans une grande ville de France.

Digitized by Google

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.



Perin del *Gault de St Germain direx.*

Mon fils.... je t'embrasse.... je te revois sans doute honnête homme.

Acte V. Sc. VIII

BIBLIOTECA NAZIONALE

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies, un secrétaire sur un des côtés, sur lequel sont des papiers et des cartons.

SCENE PREMIERE.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé et vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE.

Bon, mon papa, les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paie pas de cette raison-là.

LUCCHESI PALLI

VICTORINE.

Je venois vous demander...

ANTOINE.

Me demander? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer, et je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y auroit assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le caissier de la part de madame.

ANTOINE.

Eh bien?

VICTORINE.

Il y avoit plusieurs messieurs qui attendoient leur tour, et qui causoient ensemble; l'un d'eux a dit: « Ils ont mis l'épée à la main; nous sommes sortis, « et on les a séparés. »

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. « Je ne sais », m'a dit l'un de ces messieurs, « ce sont deux jeunes gens; « l'un est officier dans la cavalerie, et l'autre dans la

« marine. » Monsieur, l'avez-vous vu? « Oui : habit « bleu, paremens rouges. » Jeune? « Oui, de vingt à « vingt-deux ans. » Bien fait? Ils ont souri; j'ai rougi, et je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étoient fort modestes.

VICTORINE.

Mais si c'étoit le fils de monsieur?...

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'officier?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE.

Est-il le seul dans la marine?

VICTORINE.

C'est ce que je me disois.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE.

Ce qui me feroit croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurois.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE.

Eh! mon papa, après vous, qui voulez-vous donc que j'aime plus? Comment! c'est le fils de la maison; feu ma mere l'a nourri; c'est mon frere de lait; c'est le frere de ma jeune maîtresse; et vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas; mais soyez raisonnable.

VICTORINE.

Ah! cela me faisoit de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le souhaite; mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé?

VICTORINE.

Dans un café.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être par hasard. Ah! si j'étois homme j'irois.

ANTOINE.

Il va rentrer à l'instant. Et comment s'informer dans une grande ville...

SCENE II.

ANTOINE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE DE M. DESPARVILLE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur.

ANTOINE.

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même; mon maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monsieur n'est pas ici; et quand il y seroit, vous prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je suis son homme de confiance, et je...

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, passez au magasin, et attendez : je vous ferai avertir.

SCENE III.

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur n'est donc pas rentré?

ANTOINE.

Non; il est retourné chez le notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander... Ah! je voudrois que vous vissiez mademoiselle avec ses habits de noces : on vient de les essayer. Les boucles d'oreilles, le collier, la riviere de diamans : ah! ils sont beaux; il y en a un gros comme cela; et mademoiselle, ah! comme elle est charmante! Le cher amoureux est en extase : il est là, il la mange des yeux : on lui a mis du rouge, et une mouche ici : vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE.

Sitôt qu'elle a une mouche.

VICTORINE.

Madame m'a dit : « Va demander à ton pere si « monsieur est revenu, s'il n'est pas en affaire, si on « peut lui parler. » Je vais vous dire; mais vous n'en parlerez pas : mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condition, sous un autre nom; et je suis sûre que monsieur y sera trompé.

ANTOINE.

Certainement un pere ne reconnoîtra pas sa fille.

VICTORINE.

Non, il ne la reconnoîtra pas : j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y aura de quoi rire... Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore ?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah ! voilà monsieur. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

M. VANDERK, ANTOINE, DEUX HOMMES, *portant de l'argent dans des hottes.*

M. VANDERK, *se retournant, dit aux porteurs qu'il aperçoit.*

Allez à ma caisse ; descendez trois marches, et montez-en cinq, au bout du corridor.

(*les hotteurs sortent.*)

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, reste. Les notaires ne finissent point : (*il pose son épée et son chapeau ; il ouvre un secré-*

taire.) Au reste, ils ont raison; nous ne voyons que le présent, et ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré?

ANTOINE.

Non, monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK.

Gardes-en un. Oh! çà, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi? Reposez-vous sur moi.

M. VANDERK.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité: vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK.

Tu auras un nombre de domestiques étrangers; c'est ce qui m'effraie, sur-tout ceux de ma sœur.

ANTOINE.

Je le sais.

M. VANDERK.

Je ne veux pas de débauche.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK.

Que la table des commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK.

J'y veux recevoir leur santé, et boire à la leur.

ANTOINE.

Ils en seront charmés.

M. VANDERK.

La table des domestiques sans profusion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Un demi-louis à chacun comme présent de noce : si tu n'as pas assez, avance-le.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Je crois que voilà tout... Les magasins fermés; que personne n'y entre passé dix heures... Que quelqu'un reste dans les bureaux, et ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y restera.

M. VANDERK.

Non; il faut que ta fille soit près de sa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fusées, de quelques pétards : mon fils veut brûler ses manchettes.

ANTOINE.

C'est peu de chose.

M. VANDERK.

Aie toujours soin que les réservoirs soient pleins d'eau.

(*Victorine entre et parle à son pere à l'oreille.*)

ANTOINE, *à Victorine.*

Oui. (*elle sort.*) (*à M. Vanderk.*) Monsieur, vous croyez-vous capable d'un grand secret?

M. VANDERK.

Encore quelques fusées, quelques violons.

ANTOINE.

C'est bien autre chose : une demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse.

M. VANDERK.

Ma fille?

ANTOINE.

Juste : elle vous demande un tête-à-tête.

M. VANDERK.

Sais-tu pourquoi?

ANTOINE.

Elle vient d'essayer ses diamans, sa robe de noce; on lui a mis un peu de rouge : madame et elle pensent que vous ne la reconnoîtrez pas. La voici.

SCENE V.

M. VANDERK, SOPHIE, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, madame la marquise de Vanderville.

M. VANDERK.

Faites entrer. (*on ouvre les deux battans.*)

SOPHIE, *faisant de profondes révérences.*

Mon... monsieur.

M. VANDERK.

Madame. (*au domestique.*) Avancez un fauteuil. (*ils s'asseyent.*) (*à Antoine.*) Elle n'est pas mal. (*à Sophie.*) Puis-je savoir de madame ce qui me procure l'honneur de la voir?

SOPHIE, *tremblante.*

C'est que... mon... monsieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK.

Si madame veut bien me le confier.

(*pendant qu'elle cherche il regarde Antoine.*)

ANTOINE.

Ah! monsieur, qu'elle est belle comme cela!

SOPHIE.

Le voici. (*le pere se leve pour prendre le papier.*) Ah! monsieur, pourquoi vous déranger? (*à part.*) Je suis tout interdite.

M. VANDERK.

Cela suffit; c'est trente louis : ah! rien de mieux.

(*pendant qu'il va à son secrétaire, Sophie fait signe à Antoine de ne rien dire.*) Ce billet est excellent : il vous est venu par la Hollande?

SOPHIE.

Non... oui.

M. VANDERK.

Vous avez raison, madame... Voici la somme.

SOPHIE.

Monsieur, je suis votre très humble et très obéissante servante.

M. VANDERK.

Madame ne compte pas?

SOPHIE.

Non. Ah! mon cher monsieur, vous êtes un si honnête homme, que la réputation.... la renommée dont...

SCENE VI.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

SOPHIE.

Ah! maman, mon cher pere s'est moqué de moi.

M. VANDERK.

Comment! c'est vous, ma fille?

SOPHIE.

Ah! vous m'aviez reconnue.

MADAME VANDERK, *à son mari.*

Comment la trouvez-vous?

M. VANDERK.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne suis pas une trompeuse; et voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la premiere personne.

M. VANDERK.

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté, même en badinant : ton billet, je le tiens pour bon; garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah! mon cher pere...

M. VANDERK.

Vous aurez des présens à faire demain.

SCENE VII.

M. VANDERK PERE, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE FUTUR, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

M. VANDERK.

Vous allez, monsieur, épouser une jolie personne: se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son pere, tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah! monsieur, vous avez à punir deux coupables; je suis complice, et voici la main qui a signé.

M. VANDERK, *prenant la main de sa fille et celle de son futur.*

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment récompensez-vous donc?

MADAME VANDERK.

(*Madame Vanderk fait un signe à sa fille.*)
Ma fille...

SOPHIE, *au futur.*

Permettez-moi, monsieur, de vous prier...

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux dire.

MADAME VANDERK, *à son mari.*

Votre fille est dans un grand embarras.

M. VANDERK.

Quel est-il?

LE GENDRE, *à Sophie.*

Je voudrois bien vous deviner... Ah! c'est de vous laisser?

SOPHIE.

Oui.

SCENE VIII.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE.

MADAME VANDERK.

Votre fille se marie demain, elle nous quitte; elle voudroit vous demander...

M. VANDERK.

Ah! madame!

MADAME VANDERK, *à sa fille.*

Ma fille...

SOPHIE.

Ma mere!... Ah! mon cher pere, je.... (*se disposant à se mettre à genoux, son pere la retient.*)

M. VANDERK.

Ma fille, épargne à ta mere et à moi l'attendrissement d'un pareil moment : toutes nos actions jusqu'à présent ne tendent qu'à attirer sur toi et sur ton frere toutes les faveurs du ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des pere et mere est la bénédiction des enfans.

SOPHIE.

Ah! si jamais je l'oublie!

SCENE IX.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE, VICTORINE.

VICTORINE.

Le voilà, le voilà.

MADAME VANDERK.

Qui? qui donc?

VICTORINE.

Monsieur votre fils.

MADAME VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, et plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame?

MADAME VANDERK.

Premièrement vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, madame...

MADAME VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils?

SOPHIE.

En vérité, ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'est que le voilà.

SCENE X.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE, VICTORINE, M. VANDERK FILS, *et peu après* LE GENDRE.

SOPHIE.

Ah! nous allons voir. (*M. Vanderk fils fait de grandes révérences à sa sœur, qu'il ne reconnoît pas.*) Ah! mon frere ne me reconnoît pas.

M. VANDERK FILS.

Eh! c'est ma sœur! Oh! elle est charmante!

MADAME VANDERK.

Tu la trouves donc bien?

M. VANDERK FILS.

Oui, ma mere.

LE GENDRE, *bas à Sophie.*

M'est-il permis d'approcher? Les notaires... (*au pere.*) Les notaires sont arrivés. (*il veut donner la main à Sophie; elle indique sa mere en souriant. Il s'aperçoit de sa méprise.*) Ah!

SCENE XI.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Vous me trouvez donc bien?

M. VANDERK FILS.

Très-bien.

SOPHIE.

Et moi, mon frere, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu si tard : demandez à Victorine.

M. VANDERK FILS.

Mais quelle heure est-il donc?

SOPHIE, *lui présentant une montre.*

Tenez, regardez.

M. VANDERK FILS, *en considérant la montre.*

Il est vrai qu'il est un peu tard : je crois qu'elle avance; elle est jolie. (*il veut la rendre.*)

SOPHIE.

Non, mon frere, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK FILS.

Et moi je l'accepte de bon cœur : puissé-je, à chaque fois que j'y regarderai, me féliciter de vous savoir heureuse!

SCENE XII.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Sophie.*

Mademoiselle, on vous attend.

SOPHIE.

Ne venez-vous pas, mon frere?

M. VANDERK FILS.

Oui, j'y vais.... tout à l'heure : je vous suis.

SCENE XIII.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un café...

M. VANDERK FILS.

Est-ce que mon pere sait cela ?

VICTORINE.

Est-ce que cela est vrai ?

M. VANDERK FILS.

Non, non, Victorine.

(*il entre dans le salon.*)

VICTORINE, *en s'en allant d'un autre côté.*

Ah! que cela m'inquiète!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE *de M. Desparville.*

ANTOINE.

Où diable étiez-vous donc?

LE DOMESTIQUE.

J'étois dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avoit envoyé?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Eh! que faisiez-vous là?

LE DOMESTIQUE.

Je dormois.

ANTOINE.

Vous dormiez! il faut qu'il y ait plus de trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien. Eh bien! votre maître est-il rentré?

ANTOINE.

Bon! on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma lettre?

ANTOINE.

Attendez.

LE DOMESTIQUE, *voyant entrer M. Vanderk fils.*

N'est-ce pas là lui?

ANTOINE.

Non, non, restez. Parbleu, vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurois passé la nuit si la faim ne m'avoit pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

M. VANDERK FILS.

Quelle fatalité! je ne voulois pas sortir; il sembloit que j'avois un pressentiment : n'importe... Un commerçant... un commerçant... C'est l'état de mon père, au fait, et je ne souffrirai jamais qu'on l'humilie : j'aurai tort tant qu'on voudra; mais... Ah! mon pere!... mon pere!... un jour de noce... Je vois toutes

ses inquiétudes, toute sa douleur, le désespoir de ma mere, ma sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah! dieux!... que ne donnerois-je pas pour reculer d'un jour! Reculer!... (*le pere entre et le regarde.*) non, certes, je ne reculerai pas. Ah dieux!

(*il aperçoit son pere, il prend un air gai.*)

SCENE III.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK.

Eh! mais, mon fils, quelle pétulance! quels mouvemens! que signifie?...

M. VANDERK FILS.

Je déclamois, je faisois le héros.

M. VANDERK.

Vous ne représenteriez pas demain quelque piece de théâtre, une tragédie?

M. VANDERK FILS.

Non, non, mon pere.

M. VANDERK.

Faites, si cela vous amuse; mais il faudroit quelques précautions: dites-le moi; et s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

M. VANDERK FILS.

Je vous suis obligé, mon pere; je vous le dirois.

M. VANDERK.

Si vous me trompez, prenez-y garde: je ferai cabale.

M. VANDERK.

Je ne crains pas cela. Mais, mon pere, on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur : nous l'avons tous signé. Quel nom avez-vous donc pris? et quel nom m'avez-vous fait prendre?

M. VANDERK.

Le vôtre.

M. VANDERK FILS.

Le mien! est-ce que celui que je porte?...

M. VANDERK.

Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Savieres, de Clavieres, de...

M. VANDERK.

Je le suis.

M. VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme?

M. VANDERK.

Oui.

M. VANDERK FILS.

Oui?

M. VANDERK.

Vous doutez de ce que je dis.

M. VANDERK FILS.

Non, mon pere; mais est-il possible?...

M. VANDERK.

Il n'est pas possible que je sois gentilhomme?

M. VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela; mais est-il possible, fussiez-

vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état?...

M. VANDERK.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK FILS.

En est-il d'assez fortes pour nous faire descendre du rang le plus distingué au rang....

M. VANDERK.

Achevez: au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS.

Je ne voulois pas dire cela.

M. VANDERK.

Ecoutez: le compte le plus rigide qu'un pere doive à son fils est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres. Asseyez-vous. (*il s'assied; le fils prend un siege et ne s'assied pas.*) J'ai été élevé par votre bisaïeul: mon pere fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierois pas l'histoire de ma jeunesse; et la voici: Votre mere, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule et unique passion. Dans l'âge où on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans (c'etoit mon âge) attirât les attentions d'un autre enfant. Votre mere n'avoit pas douze ans; il me traita avec hauteur; je ne le supportai pas: nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS?

Vous vous battîtes!

M. VANDERK.

Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS.

Au pistolet?

M. VANDERK.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province: votre mere me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie; je m'embarquai. Un bon Hollandois, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, et je lui fus utile (c'est là que j'ai connu Antoine). Le bon marchand m'associa à son commerce; il m'offrit sa niece et sa fortune. Je lui dis mes engagemens: il m'approuve, il part; il obtient le consentement des parens de votre mere, il me l'amene avec sa nourrice (c'est cette bonne vieille qui est ici). Nous nous marions. Le bon Hollandois mourut dans mes bras: je pris, à sa priere, et son nom et son commerce. Le ciel a béni ma fortune, je ne peux pas être plus heureux, je suis estimé: voici votre sœur bien établie; votre beau-frere remplit avec honneur une des premieres places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux: j'ai déja remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le prince avoit fait sortir des mains de nos ancêtres: ils seront à vous ces biens; et si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer; mais, dans un siecle aussi éclairé que celui-ci, ce qui

peut procurer la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS.

Ah! mon pere, je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort...

M. VANDERK.

Un préjugé! un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit vu comme un état...

M. VANDERK.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui d'un trait de plume se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnoie d'un souverain, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte; sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens; mais...

M. VANDERK.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes, et en est servi : c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK.

De respectable! ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naissance, ce qui fait la base de ses titres, la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre seule conduite, mon pere...

M. VANDERK.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée; mais ce négociant, anglois, hollandois, russe ou chinois, n'en est pas moins l'ami de mon cœur : nous sommes sur la superficie de la terre autant de fils de soie qui lient ensemble les nations, et les ramenent à la paix par la nécessité du commerce. Voilà, mon fils, ce qu'est un honnête négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc, et le militaire?

M. VANDERK.

Je ne connois que deux états au-dessus du commerçant (en supposant qu'il y ait des différences entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le ciel les a placés); je ne connois que deux états : le magistrat qui fait parler les lois, et le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme?

M. VANDERK.

Oui, mon fils; il est peu de bonnes maisons auxquelles vous ne teniez, et qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS.

Pourquoi donc me l'avoir caché?

M. VANDERK.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos

vertus; j'ai desiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui, dans un âge moins avancé, se seroient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais...

SCENE IV.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS, ANTOINE, LE DOMESTIQUE DE M. DESPARVILLE.

M. VANDERK.

Qu'est-ce?

ANTOINE.

Il y a, monsieur, plus de trois heures qu'il est là; c'est un domestique.

M. VANDERK.

Pourquoi faire attendre? Pourquoi ne pas faire parler? Son temps peut être précieux; son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi : ma foi, on est las, las... Où diable est-elle à présent? Cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah! la voilà. (*pendant que le pere lit, le domestique bâille, et le fils rêve.*)

M. VANDERK.

Vous direz à votre maître... Qu'est-il votre maître?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Desparville.

M. VANDERK.

J'entends; mais quel est son état?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas long-temps que je suis à lui; mais il a servi.

M. VANDERK.

Servi?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'est un ancien officier... Un officier distingué même...

M. VANDERK.

Dites à votre maître, dites à M. Desparville que demain, entre trois et quatre heures après midi, je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK.

Dites, je vous en prie, que je suis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je suis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Oh! je sais, je sais... la nôce de mademoiselle

vertus; j'ai desiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui, dans un âge moins avancé, se seroient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais...

SCENE IV.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS, ANTOINE, LE DOMESTIQUE DE M. DESPARVILLE.

M. VANDERK.

Qu'est-ce?

ANTOINE.

Il y a, monsieur, plus de trois heures qu'il est là: c'est un domestique.

M. VANDERK.

Pourquoi faire attendre? Pourquoi ne pas faire parler? Son temps peut être précieux; son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi: ma foi, on est las, las... Où diable est-elle à présent? Cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah! la voilà. (*pendant que le pere lit, le domestique bâille, et le fils rêve.*)

M. VANDERK.

Vous direz à votre maître... Qu'est-il votre maître?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Desparville.

M. VANDERK.

J'entends; mais quel est son état?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas long-temps que je suis à lui; mais il a servi.

M. VANDERK.

Servi?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'est un ancien officier... Un officier distingué même...

M. VANDERK.

Dites à votre maître, dites à M. Desparville que demain, entre trois et quatre heures après midi, je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK.

Dites, je vous en prie, que je suis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je suis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Oh! je sais, je sais... la noce de mademoiselle

votre fille... Oh! je sais, je sais. (*il tourne du côté du magasin.*)

ANTOINE.

Eh bien! où allez-vous? Encore dormir?

SCENE V.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon pere, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK.

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK FILS.

Peut-être avec trop de vivacité?

M. VANDERK.

C'est de votre âge. Vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article: quiconque n'est pas militaire n'est rien.

M. VANDERK FILS.

Qui donc?

M. VANDERK.

Votre tante, ma propre sœur; elle devroit être arrivée. C'est en vain que je l'ai établie honorablement: elle est veuve à présent et sans enfans; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés; je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux: cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris; et lorsque mes dons

ne profanent pas ses mains, le nom de frere profaneroit ses levres; elle est cependant la meilleure de toutes les femmes : mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentimens de la nature et de la reconnoissance.

M. VANDERK FILS.

Moi, mon pere, à votre place je ne lui pardonnerois jamais.

M. VANDERK.

Pourquoi? Elle est ainsi, mon fils : c'est une foiblesse en elle; c'est de l'honneur mal entendu, mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK FILS.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK.

Ce silence entroit dans mon systême à votre égard. Elle vit dans le fond du Berry : elle n'y soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres; et l'idée de noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurois pas persuadé de venir au mariage de votre sœur si je ne lui avois écrit qu'elle épouse un homme de qualité; encore a-t-elle mis des conditions singulieres.

M. VANDERK FILS.

Des conditions?

M. VANDERK.

« Mon cher frere, m'écrit-elle, j'irai; mais ne se-
« roit-il pas mieux, ne seroit-il pas plus convenable
« que je ne passasse que pour une parente éloignée
« de votre femme, pour une protectrice de la fa-

« mille? » Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnemens qui... J'entends une voiture.

M. VANDERK FILS.

Je vais voir.

SCENE VI.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE.

MADAME VANDERK.

Voici, je crois, ma belle-sœur.

M. VANDERK.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK.

Restez ici, je vais au-devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je?

M. VANDERK.

Non, restez. Victorine, éclairez-moi. (*Victorine prend un flambeau et passe devant.*)

SCENE VII.

MADAME VANDERK, M. VANDERK FILS, SOPHIE, LE GENDRE.

LE GENDRE.

Eh bien! mon cher frere, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux.

M. VANDERK FILS.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous que votre chere sœur ne sera pas heureuse avec moi?

M. VANDERK FILS.

Je ne doute pas qu'elle ne le soit.

SOPHIE, *à sa mere.*

L'appellerai-je ma tante?

MADAME VANDERK.

Gardez-vous-en bien; laissez-moi parler.

SCENE VIII.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS, MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE, LA TANTE, UN LAQUAIS DE LA TANTE, *en veste, une ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule, portant la queue de sa maîtresse.*

LA TANTE.

Ah! j'ai les yeux éblouis: écartez ces flambeaux.

Point d'ordre sur les routes ; je devrois être ici il y a deux heures : soyez de condition, n'en soyez pas, une duchesse, une financiere, c'est égal. Des chevaux terribles. Mes femmes ont eu des peurs... (*à son laquais.*) Laissez ma robe, vous. Ah! c'est madame Vanderk !

MADAME VANDERK, *avance, la salue, et met de la hauteur.*

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter.

LA TANTE, *fait une révérence protégeante, et n'embrasse pas.*

Quel est ce monsieur noir, et ce jeune homme?

M. VANDERK.

C'est mon gendre futur.

LA TANTE, *en regardant le fils.*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

M. VANDERK.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-pere ?

LA TANTE.

Mais... oui... le front : il est sans doute avancé dans le service ?

M. VANDERK.

Non, il est trop jeune.

LA TANTE.

Il a sans doute un régiment ?

M. VANDERK.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc?

M. VANDERK.

Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la cour, je suis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raisons; il est fort bien... Votre fille l'aime sans doute?

M. VANDERK.

Oui; ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Mais je me serois très peu embarrassée de cet amour-là, et j'aurois voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK.

Il est président.

LA TANTE.

Président! Pourquoi porte-t-il l'épée?

M. VANDERK.

Qui? voici mon gendre futur.

LA TANTE.

Cela! monsieur est donc de robe?

LE GENDRE.

Oui, madame, et je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monsieur, il y a dans la robe des personnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le sont, madame.

LA TANTE, *à son frere.*

Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de robe. (*au gendre.*) Je vous fais, monsieur, mon compliment, je suis charmée de vous voir uni à une famille....

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

Mademoiselle a dans toute sa personne un air, une grace, une modestie, un sérieux : elle sera dignement madame la présidente. (*regardant le fils.*) Et ce jeune monsieur?

M. VANDERK.

C'est mon fils.

LA TANTE.

Votre fils! votre fils! vous ne me le dites pas.... vous ne me le dites pas; c'est mon neveu : ah! il est charmant, il est charmant : embrassez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raison; c'est tout le portrait du grand-pere; il m'a saisie, ses yeux, son front, l'air noble; ah! mon frere, ah! monsieur, je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province, je le présenterai; ah! il est charmant.

MADAME VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

M. VANDERK.

On va vous servir.

LA TANTE.

Ah! mon lit, mon lit et un bouillon. Ah! il est charmant : je le retiens demain pour me donner la main. Bonsoir, mon cher neveu, bonsoir.

M. VANDERK FILS.

Ma chere tante, je vous souhaite...

SCENE IX.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

M. VANDERK FILS.

Ma chere tante est assez folle.

VICTORINE.

C'est madame votre tante?

M. VANDERK FILS.

Oui, sœur de mon pere.

VICTORINE.

Ses domestiques font un train; elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes; ils sont d'une arrogance... Madame la marquise par-ci, madame la marquise par-là; elle veut ceci, elle entend ça; il semble que tout soit à eux.

M. VANDERK FILS.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la suivez pas, votre chere tante?

M. VANDERK FILS.

J'y vais. Bonsoir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK FILS.

Que veux-tu?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK FILS.

Tu ne l'as pas vue?

VICTORINE.

Que je la voie encore!... Ah! elle est belle... des diamans... à répétition... il est onze heures 7... 8... 9... 10 minutes, onze heures dix minutes. Demain à pareille heure... Voulez-vous que je vous dise tout ce que vous ferez demain?

M. VANDERK FILS.

Ce que je ferai?

VICTORINE.

Oui.... vous vous leverez à sept, disons à huit heures; vous descendrez à dix; vous donnerez la main à la mariée: on reviendra à deux heures; on dînera, on jouera; ensuite votre feu d'artifice. Pourvu encore que vous ne soyez pas blessé.

M. VANDERK FILS.

Blessé! qu'importe?

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK FILS.

Bon !

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK FILS.

Tu serois bien étonnée si je ne faisois rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc?

M. VANDERK FILS.

Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE.

C'est joli, une montre à répétition; lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure : je crois que je me réveillerois tout exprès.

M. VANDERK FILS.

Eh bien ! je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre pour savoir si tu te réveilleras.

VICTORINE.

Oh! non.

M. VANDERK FILS.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le savoit, on se moqueroit de moi.

M. VANDERK FILS.

Qui le dira? Tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous en pouvez être sûr; mais... et vous?

M. VANDERK FILS.

N'ai-je pas ma pendule? et tu me la rendras.

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc?

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Eh! mais, sans doute.

M. VANDERK FILS.

Bon soir, Victorine... adieu... bon soir. Qu'à moi, qu'à moi.

SCENE X.

VICTORINE, *et peu après* ANTOINE.

VICTORINE.

Qu'à moi, qu'à moi! que veut-il dire? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui; ce n'est pas sa gaieté, ce n'est pas son air franc : il rêvoit. Si c'étoit... non.

ANTOINE, *à sa fille.*

On vous appelle, on vous sonne depuis une heure.

(*Victorine sort.*)

SCENE XI.

ANTOINE.

Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de quarante personnes. Nous verrons demain... Ce sera un beau bruit... Je n'oublie rien : non. (*il souffle les bougies et ferme les volets.*) Je vais me coucher.

SCENE XII.

ANTOINE, UN DOMESTIQUE DE M. VANDERK.

ANTOINE.

Quoi ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine, monsieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Bon soir, monsieur Antoine.

ANTOINE.

Bon soir, bon soir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. VANDERK FILS ET SON DOMESTIQUE.

(*Ils entrent en tâtonnant avec précaution : M. Vanderk fils fait ouvrir le volet fermé le soir par Antoine, pour faire voir qu'il est un peu jour ; il regarde par-tout. Ce jeune homme doit être en redingotte et en bottines.*)

M. VANDERK FILS.

CHAMPAGNE, va ouvrir le volet... Eh bien! les clefs?

LE DOMESTIQUE.

J'ai cherché par-tout, sur la fenêtre, derriere la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé : enfin j'ai réveillé le portier.

M. VANDERK FILS.

Eh bien ?

LE DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK FILS.

Et pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs ?

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS.

A-t-il coutume de les prendre?

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille?

M. VANDERK FILS.

Non. Et nos chevaux?

LE DOMESTIQUE.

Ils sont dans la cour.

M. VANDERK FILS.

Tiens, mets ces pistolets à l'arçon, et n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maison?

LE DOMESTIQUE.

Non; tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumiere.

M. VANDERK FILS.

Où?

LE DOMESTIQUE.

Au troisieme.

M. VANDERK FILS.

Au troisieme?

LE DOMESTIQUE.

Ah! c'est dans la chambre de mademoiselle Victorine; mais c'est sa lampe.

M. VANDERK FILS.

Victorine... va-t'en.

LE DOMESTIQUE.

Où irai-je?

M. VANDERK FILS.

Descends dans la cour; écoute : cache les chevaux sous la remise à gauche près du carrosse de ma mere : point de bruit sur-tout; il ne faut réveiller personne.

SCENE II.

M. VANDERK FILS.

Pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs? Que vais-je faire? C'est de le réveiller. Je lui dirai... je veux sortir... j'ai des emplettes; j'ai quelques affaires... Frappons. Antoine!... Je n'entends rien... Antoine! (*prêt à frapper, il suspend le coup.*) Il va me faire cent questions : Vous sortez de bonne heure, quelle affaire avez-vous donc? Vous sortez à cheval; attendez le jour. Je ne veux pas attendre moi... Donnez-moi les clefs. (*il frappe.*) Antoine!

SCENE III.

M. VANDERK FILS, ANTOINE, *d'abord en dehors.*

ANTOINE.

Qui est là?

M VANDERK FILS.

Il a répondu. Antoine!

ANTOINE.

Qui peut frapper si matin?

M. VANDERK FILS.

Moi.

ANTOINE.

Ah! monsieur, j'y vais.

M. VANDERK FILS.

Il se leve... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire moi, je sors; je vais à deux pas : quand j'irois plus loin! Mais vous êtes en bottines; mais ce cheval? mais ce domestique? Eh bien! je vais à deux lieues d'ici; mon pere m'a dit de lui faire une commission. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples! Ah! je ne sais pas mentir.

ANTOINE, *son col à la main.*

Comment! monsieur, c'est vous?

M. VANDERK FILS.

Oui, donne-moi vîte les clefs de la porte cochere.

ANTOINE.

Les clefs?

M. VANDERK FILS.

Oui.

ANTOINE.

Les clefs? mais le portier doit les avoir.

M. VANDERK FILS.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah! c'est vrai; hier au soir : je ne m'en ressouvenois pas. Mais à propos monsieur votre pere les a.

M. VANDERK FILS.

Mon pere! Eh! pourquoi les a-t-il?

ANTOINE.

Demandez-le lui, je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK FILS.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre les clefs.

ANTOINE.

Peut-être quelques domestiques; ce mariage... Il a appréhendé l'embarras des fêtes, des aubades... Il veut se lever le premier : enfin que sais-je?

M. VANDERK FILS.

Eh bien! mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand... Rends-moi un petit service : entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon pere : il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise; apporte-les-moi. Prends garde de le réveiller, je serois au désespoir si j'étois la cause que son sommeil eût été troublé.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous?

M. VANDERK FILS.

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raison que moi.

ANTOINE.

J'y vais; ne sortez pas, ne sortez pas.

SCENE IV.

M. VANDERK FILS.

Où veux-tu que j'aille?.... J'aurois bien cru qu'il m'auroit fait plus de questions : Antoine est un bon homme.... il se sera bien imaginé.... Ah! mon pere, mon pere!.... il dort.... il ne sait pas.... Ce cabinet.... cette maison, tout ce qui frappe mes yeux m'est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour long-temps, cela fait une peine qui..... Ah! le voilà..... Ciel! c'est mon pere.

SCENE V.

M. VANDERK, *en robe de chambre*, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Ah! mon pere, ah! que je suis fâché! C'est la faute d'Antoine : je le lui avois dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK.

Non, je l'étois.

M. VANDERK FILS.

Vous l'étiez! et sans doute que...

M. VANDERK.

Vous ne me dites pas bonjour.

M. VANDERK FILS.

Mon pere, je vous demande pardon, je vous sou-

haite bien le bonjour; comment avez-vous passé la nuit? Votre santé...

M. VANDERK.

Vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK FILS.

Oui, je voulois...

M. VANDERK.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK FILS.

C'est pour moi; c'est le mien et celui de mon domestique.

M. VANDERK.

Eh! où allez-vous si matin?

M. VANDERK FILS.

Une fantaisie d'exercice : je voulois faire le tour des remparts; une idée.... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK.

Dès hier au soir vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts; Victorine l'a su de quelqu'un, d'un homme de l'écurie, et vous aviez l'idée de sortir.

M. VANDERK FILS.

Non pas absolument.

M. VANDERK.

Non! Mon fils, vous avez quelque dessein?

M. VANDERK FILS.

Quel dessein voudriez-vous que j'eusse?

M. VANDERK.

C'est moi qui vous le demande.

M. VANDERK FILS.

Je vous assure, mon pere...

M. VANDERK.

Mon fils, jusqu'à cet instant je n'ai connu en vous ni détours, ni mensonges : si ce que vous me dites est vrai, répétez-le moi, et je vous croirai... si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un pere peut soupçonner, mais ne doit jamais savoir; quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un et l'autre : voici les clefs, sortez. (*le fils tend la main et les prend.*) Mais, mon fils, si cela pouvoit intéresser votre repos et le mien, et celui de votre mere?

M. VANDERK FILS.

Ah! mon pere.

M. VANDERK.

Il n'est pas possible qu'il n'y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire?

M. VANDERK FILS.

Ah! bien plutôt...

M. VANDERK.

Achevez.

M. VANDERK FILS.

Que me demandez-vous? Ah! mon pere, vous me l'avez dit hier : vous avez été insulté, vous étiez jeune, vous vous êtes battu; vous le feriez encore... Ah! que je suis malheureux! je sens que je vais faire le malheur de votre vie. Non..... jamais..... Quelle leçon!... Vous pouvez m'en croire... si la fatalité...

M. VANDERK.

Insulté.... battu.... le malheur de ma vie. Mon fils, causons ensemble, et ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS.

S'il étoit possible que j'exigeasse de vous un serment... promettez-moi que, quelque chose que je vous dise, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK.

Si cela est juste.

M. VANDERK FILS.

Juste ou non.

M. VANDERK.

Juste ou non!

M. VANDERK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelque altercation, une dispute avec un officier de cavalerie: nous sommes sortis, on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK, *en s'appuyant sur le dos d'une chaise.*

Ah! mon fils!

M. VANDERK FILS.

Mon pere, voilà ce que je craignois.

M. VANDERK.

Et puis-je savoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, et de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé?

M. VANDERK FILS.

Ah! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence!

M. VANDERK.

Vous fait-elle du chagrin?

M. VANDERK FILS.

Ah! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, et surtout de vous!

M. VANDERK.

Enfin, vous avez eu dispute.

M. VANDERK FILS.

L'histoire n'est pas longue: la pluie qui est survenue hier m'a forcé d'entrer dans un café. Je jouois une partie d'échecs: j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit avec chaleur; il racontoit je ne sais quoi de son pere, d'un marchand, d'un escompte de billets; mais je suis sûr d'avoir entendu très distinctement: « Oui... tous ces négocians, tous « ces commerçans sont des fripons, sont des misé- « rables. » Je me suis retourné, je l'ai regardé; lui, sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avoit qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos. Nous sommes sortis, on nous a séparés.

M. VANDERK.

Vous me permettrez de vous dire...

M. VANDERK FILS.

Ah! je sais, mon pere, tous les reproches que vous pouvez me faire: cet officier pouvoit être dans un

instant d'humeur; ce qu'il disoit pouvoit ne pas me regarder; lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne; peut-être même ne faisoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit, et voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice; il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort : je crois cependant qu'il l'a dit parce que j'étois présent.

M. VANDERK.

Vous le desirez; vous connoît-il?

M. VANDERK FILS.

Je ne le connois pas.

M. VANDERK.

Et vous cherchez querelle! Ah! mon fils! pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez votre pere? je pense si souvent que j'ai un fils.

M. VANDERK FILS.

C'est parce que j'y pensois.

M. VANDERK.

Eh! dans quelle incertitude, dans quelle peine alliez-vous jeter aujourd'hui votre mere et moi!

M. VANDERK FILS.

J'y avois pourvu.

M. VANDERK.

Comment?

M. VANDERK FILS.

J'avois laissé sur ma table une lettre adressée à vous; Victorine vous l'auroit donnée.

M. VANDERK.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine?

M. VANDERK FILS.

Non; mais elle devoit reporter quelque chose sur ma table, et elle l'auroit vue.

M. VANDERK.

Eh! quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La juste rigueur!

M. VANDERK.

Oui, elles sont justes ces lois.... Un peuple.... je ne sais lequel... les Romains, je crois, accordoient des récompenses à qui conservoit la vie d'un citoyen; quelle punition ne mérite pas un François qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat?

M. VANDERK FILS.

Un assassinat?

M. VANDERK.

Oui, mon fils, un assassinat; la confiance que l'aggresseur a dans ses propres forces, fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK FILS.

Et vous-même, mon pere, lorsqu'autrefois....

M. VANDERK.

Le ciel est juste; il m'en punit en vous. Enfin quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La fuite.

M. VANDERK.

Eh! quelle étoit votre marche? le lieu? l'instant?

M. VANDERK FILS.

Sur les trois heures après-midi, derriere les petits remparts.

M. VANDERK.

Eh! pourquoi donc sortez-vous sitôt?

M. VANDERK FILS.

Pour ne pas manquer à ma parole. J'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma tante, et de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah! comme j'aurois voulu retarder d'un jour!

M. VANDERK.

Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous rester?

M. VANDERK FILS.

Ah! mon pere, imaginez....

M. VANDERK.

Vous aviez raison; mais cette raison ne subsiste plus. Faites rentrer vos chevaux; remontez chez vous: je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous sauver et l'honneur et la vie.

M. VANDERK FILS.

(*à part.*) Me sauver l'honneur!... Mon pere, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK.

Je n'en ai aucune.

M. VANDERK FILS.

Prouvez-le-moi donc, mon pere, en permettant que je vous embrasse.

M. VANDERK.

Non, monsieur; remontez chez vous.

M. VANDERK FILS.

J'y vais, mon pere.

(*Il se retire précipitamment.*)

SCENE VI.

M. VANDERK.

Infortuné! comme on doit peu compter sur le bonheur présent! Je me suis couché le plus tranquille, le plus heureux des peres; et me voilà! Antoine.... je ne peux avoir trop de confiance..... Si son sang couloit pour son roi et pour sa patrie!... mais...

SCENE VII.

M. VANDERK, ANTOINE.

ANTOINE.

Que voulez-vous?

M. VANDERK.

Ce que je veux? Ah! qu'il vive!

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appelé.

M. VANDERK.

Je t'ai appelé!... Antoine, je connois ta discrétion, ton amitié pour moi et pour mon fils : il sortoit pour se battre.

ANTOINE.

Contre qui? Je vais...

M. VANDERK.

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller...

M. VANDERK.

Non, ce n'est pas...

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de...

M. VANDERK.

Tais-toi, il est ici : cours à son appartement; dis-lui, dis-lui que je le prie de m'envoyer la lettre dont il vient de me parler : ne dis pas autre chose ; ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde... Remarque... va; qu'il te donne cette lettre, et qu'il m'attende : je vais le voir.

SCENE VIII.

M. VANDERK.

Ah! ciel! fouler aux pieds la raison, la nature, et les lois! Préjugé funeste! abus cruel du point d'honneur! tu ne pouvois avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares, tu ne pouvois subsister qu'au

milieu d'une nation vaine et pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, et sa patrie et sa famille pour rien. Et vous, lois sages, vous avez desiré mettre un frein à l'honneur; vous avez ennobli l'échafaud : votre sévérité a servi à froisser le cœur d'un honnête homme entre l'infamie et le supplice. Ah! mon fils!

SCENE IX.

M. VANDERK, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur, vous l'avez laissé partir.

M. VANDERK.

Il est parti! ô ciel! arrêtez...

ANTOINE.

Ah! monsieur, il est déja bien loin. Je traversois la cour; il a mis ses pistolets à l'arçon.

M. VANDERK.

Ses pistolets!

ANTOINE.

Il m'a crié : Antoine, je te recommande mon pere, et il a mis son cheval au galop.

M. VANDERK.

Il est parti! ah! dieux! (*Il rêve profondément; il reprend sa fermeté, et dit :*) Que rien ne transpire ici. Viens, suis-moi; je vais m'habiller.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VICTORINE.

Je le cherche par-tout : qu'est-il devenu? Cela me passe; il ne sera jamais prêt; il n'est pas habillé. Ah! que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre! Je l'ai vu toute la nuit qui me disoit : « Qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi. » Il est sorti de bien bonne heure et à cheval; mais si c'étoit cette dispute, et s'il étoit vrai qu'il fût allé... Ah! j'ai un pressentiment : mais que risqué-je d'en parler? J'en vais parler à monsieur. Je parierois que c'est ce domestique qui s'est endormi hier au soir : il avoit une mauvaise physionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah!

SCENE II.

M. VANDERK, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur, on est bien inquiet. Madame la marquise dit : « Mon neveu est-il habillé? Qu'on l'aver-

« tisse : est-il prêt ? Pourquoi ne l'ai-je pas vu ? Pour-
« quoi ne vient-il pas ? »

M. VANDERK.

Mon fils?

VICTORINE.

Oui. Je l'ai demandé; je l'ai fait chercher : je ne sais s'il est sorti, ou s'il n'est pas sorti, mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK.

Il est sorti.

VICTORINE.

Vous savez donc, monsieur, qu'il est dehors?

M. VANDERK.

Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt; pour moi, je le suis. Où est votre pere?

VICTORINE *fait un pas, et revient.*

Avez-vous vu, monsieur, hier, un domestique qui vouloit parler à vous ou à monsieur votre fils?

M. VANDERK.

Un domestique? C'étoit à moi : j'ai donné parole à son maître aujourd'hui; vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE, *à part.*

Il faut que ce ne soit pas cela; tant mieux, puisque monsieur sait où il est.

M. VANDERK.

Voyez donc où est votre pere.

VICTORINE.

J'y cours.

SCENE III.

M. VANDERK.

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyois devant moi toutes les miseres humaines, je m'y tenois préparé; la mort même.... mais ceci.... eh! que dire!... Ah! ciel!

SCENE IV.

M. VANDERK, LA TANTE.

M. VANDERK, *ayant repris un air serein.*

Eh bien! ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir?

LA TANTE.

Mon frere, je suis très en colere; vous gronderez après si vous voulez.

M. VANDERK.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi, contre votre fils.

M. VANDERK.

J'ai cru que les droits du sang n'admettoient point de ces ménagemens, et qu'un frere...

LA TANTE.

Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK.

Quoi! vous auroit-on manqué en quelque chose?

LA TANTE.

Oui, sans doute.

M. VANDERK.

Qui?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK.

Mon fils! Eh! quand peut-il vous avoir désobligée?

LA TANTE.

A l'instant.

M. VANDERK.

A l'instant!

LA TANTE.

Oui, mon frere, à l'instant : il est bien singulier que mon neveu qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici, et qu'il sorte.

M. VANDERK.

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable, indispensable; votre sang-froid me tue : il faut me le trouver mort ou vif; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK.

Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE.

Vous? Au reste je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh ça, mon frere, parlons raison : il n'y a point de choses que je n'aie imaginées pour mon neveu,

quoiqu'il soit mal honnête à lui d'être sorti. Il y a près de mon château, ou plutôt près du vôtre, et je vous en rends grace, il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1574; mais il n'est pas rachetable.

M. VANDERK.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK.

Cela peut être. Allons rejoindre...

LA TANTE.

Nous avons le temps. Il faut repeindre les vitraux de la chapelle : cela vous étonne.

M. VANDERK.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Arragon, et que le lambel...

M. VANDERK.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui.

LA TANTE.

Non, je vous assure.

M. VANDERK.

Eh bien! nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes : il est aimable, il est aimable. Nous avons dans la province la plus riche héritiere; c'est une Cramont Balliere de la Tour d'Agon : vous savez ce que c'est; elle est même parente

de votre femme; votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire : vous ne paroîtrez pas, vous; je le propose, je le marie : il ira à l'armée ; et moi je reste avec sa femme, avec ma niece, et j'éleve ses enfans.

M. VANDERK.

Eh! ma sœur!

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frere.

M. VANDERK.

Entrons dans le salon; sans doute on nous y attend (*à Antoine qui entre.*) Antoine, reste ici.

LA TANTE, *en s'en allant.*

Je vois qu'il est heureux, mais très-heureux pour mon neveu que je sois venue ici. Vous, mon frere, vous avez perdu toute idée de noblesse et de grandeur; le commerce retrécit l'ame, mon frere. Ce cher enfant! ce cher enfant! mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

SCENE V.

ANTOINE, *seul d'abord*, VICTORINE.

ANTOINE.

Oui, ma résolution est prise. Comment! peut-être un misérable, un drôle... (*à Victorine qui entre.*) Qu'est-ce que tu demandes?

VICTORINE.

J'entrois.

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cela; toujours sur mes talons;

c'est bien étonnant, la curiosité, la curiosité. Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie; mais la curiosité dans une jeune personne ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Eh! mais je venois vous dire...

ANTOINE.

Va-t'en, va-t'en: écoute, sois sage, et vis toujours honnêtement, et tu ne pourras manquer.

VICTORINE, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

SCENE VI.

M. VANDERK, ANTOINE, VICTORINE.

M. VANDERK.

Sortez, Victorine, laissez-nous, et fermez la porte.

SCENE VII.

M. VANDERK, ANTOINE.

M. VANDERK.

Avez-vous dit au chirurgien de ne pas s'éloigner?

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK.

Non!

ANTOINE.

Non, non...

M. VANDERK.

Pourquoi?

ANTOINE.

Pourquoi? C'est que monsieur votre fils ne se battra pas.

M. VANDERK.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ANTOINE.

Monsieur, monsieur, un gentilhomme, un militaire, un diable, fût-ce un capitaine de vaisseau de roi, c'est ce qu'on voudra : mais il ne se battra pas, vous dis-je : ce ne peut être qu'un assassin; il lui a cherché querelle : il croit le tuer; il ne le tuera pas.

M. VANDERK.

Antoine.

ANTOINE.

Non, monsieur, il ne le tuera pas; j'y ai regardé... Je sais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera, je le tuerai ou il me tuera; s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi; si je le tue, monsieur, je vous recommande ma fille : au reste je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK.

Antoine, ce que vous dites est inutile, et jamais...

ANTOINE.

Vos pistolets, vos pistolets : vous m'avez vu, vous m'avez vu sur ce vaisseau, il y a long-temps. Qu'importe? Morbleu! en fait de valeur il ne faut qu'être homme, et des armes.

M. VANDERK.

Eh! mais, Antoine.

ANTOINE.

Monsieur... Ah! mon cher maître, un jeune homme d'une aussi belle espérance. Ma fille me l'avoit dit; et l'embarras d'aujourd'hui, et la noce, et tout ce monde: à l'instant même... Les clefs du magasin : je les emportois. (*il remet les clefs à M. Vanderk.*) Ah! j'en deviendrai fou! Ah! dieux!

M. VANDERK.

Il me brise le cœur. Ecoutez-moi, Antoine; je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Antoine, croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous ne l'aimez?

ANTOINE.

Et c'est à cause de cela : vous en mourrez.

M. VANDERK.

Non.

ANTOINE.

Ah! ciel!

M. VANDERK.

Antoine, vous manquez de raison; je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Ecoutez-moi, vous dis-je; rappelez toute votre pré-

sence d'esprit, j'en ai besoin; écoutez avec attention ce que je vais vous confier : on peut venir à l'instant, et je ne pourrois plus vous parler... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible ? N'est-ce pas mon fils ? N'est-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieillesse ? Et ma femme..... Ah! quel chagrin! sa santé foible.... mais c'est sans remede ; le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh ! ne pouviez-vous accommoder cette affaire ?

M. VANDERK.

L'accommoder ! Tu ne connois pas toutes les entraves de l'honneur : où trouver son adversaire? Où le rencontrer à présent ? Est-ce sur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accommodent? Eh! n'est-il pas et contre les mœurs et contre les lois que je paroisse en être instruit ?... Et si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'avenir! Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le tâter ; il lui faudroit dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort!

M. VANDERK.

Une étourderie.

ANTOINE.

Une étourderie!

M. VANDERK.

Oui; mais ne perdons pas le temps en vaines discussions. Antoine.

ANTOINE.

Monsieur.

M. VANDERK.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

Ne passez mes ordres en aucune maniere; songez qu'il y va de l'honneur de mon fils et du mien : c'est vous dire tout.

ANTOINE.

Ah! ciel!

M. VANDERK.

Je ne peux me confier qu'à vous, et je me fie à votre âge, à votre expérience, et je peux dire à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer; déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu; tenez-vous en le plus loin que vous pourrez; ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune maniere. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer son adversaire, montrez-vous alors; il sera agité, il sera égaré, il verra mal : voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que

la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins à son adversaire, s'il respire encore; emparez-vous de ses derniers momens, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité; expiez, autant qu'il est en vous, le crime auquel je participe, puisque.... puisque.... Cruel honneur!.... Mais, Antoine, si le ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils... je suis pere, et je crains mes premiers mouvemens; je suis pere... et cette fête, cette noce... ma femme... sa santé, moi-même; alors tu accourras; mais comme ta présence m'en diroit trop, aie cette attention, écoute bien, aie-la pour moi, je t'en supplie : tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement; et tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à personne; mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, monsieur...

M. VANDERK.

Voici quelqu'un, et c'est sa mere.

SCENE VIII.

M. ET MADAME VANDERK, ANTOINE.

MADAME VANDERK.

Ah! mon cher ami, tout le monde est prêt : voici vos gants. Antoine, eh! comme te voilà fait! tu aurois bien dû te mettre en noir, te faire beau le

jour du mariage de ma fille; je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'est que... madame... je vais en affaire, oui, oui... madame.

M. VANDERK.

Allez, allez, Antoine; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

N'oubliez rien.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

MADAME VANDERK.

Antoine.

ANTOINE.

Madame.

MADAME VANDERK.

Ah! si tu trouves mon fils, je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK.

Allez, Antoine, allez. (*Antoine et M. Vanderk se regardent. Antoine sort.*)

SCENE IX.

MONSIEUR ET MADAME VANDERK.

MADAME VANDERK.

Antoine a l'air bien effarouché.

M. VANDERK.

Tout ceci l'échauffe et le dérange.

MADAME VANDERK.

Ah! mon ami, faites-moi compliment; il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien portée... Ma fille... mon gendre, toute cette famille est si respectable, si honnête; la bonne robe est sage comme les lois; mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, et votre sœur a raison : vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sais en quel endroit; au reste vous le savez : il faut cependant que ce soit très loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé; et lorsqu'il va revenir il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit pas habillé, et qu'il étoit monté à cheval.

M. VANDERK, *lui prenant la main affectueusement.*

Laissez-moi respirer, et permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction. Votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces; l'adversité est si près de nous; la plus grande félicité est si peu stable, si peu... Ne faisons point attendre; on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCENE X.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, SOPHIE, LA TANTE, LE GENDRE, *la compagnie composée d'hommes et de femmes, plus d'hommes de robe que d'autres.*

M. VANDERK.

Allons, belle jeunesse : madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfans, voir un pareil jour, (*à part.*) et plus beau que celui-ci !

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VICTORINE, *se retournant vers la coulisse d'où elle sort.*

MONSIEUR Antoine, monsieur Antoine, monsieur Antoine!... Le maître-d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande monsieur Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon pere est bien étonnant; je le cherche par-tout, je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, et jamais... Eh?... Quoi?... Hein?... Antoine, Antoine! Eh bien! qu'ils appellent. Cette cérémonie, que je croyois si gaie, grands dieux! comme elle est triste... Mais lui, ne s'être pas trouvé au mariage de sa sœur! et d'un autre côté aussi mon pere avec ses raisons : « Sois « sage, sois sage, et tu ne pourras manquer... » où est-il allé? Je...

SCENE II.

M. DESPARVILLE, VICTORINE.

M. DESPARVILLE.

Mademoiselle, puis-je entrer?

VICTORINE.

Monsieur, vous êtes sans doute de la noce; entrez dans le salon.

M. DESPARVILLE.

Je n'en suis pas, mademoiselle, je n'en suis pas.

VICTORINE.

Ah! monsieur, si vous n'en êtes pas, pour quelle raison?...

M. DESPARVILLE.

Je viens pour parler à monsieur Vanderk.

VICTORINE.

Lequel?

M. DESPARVILLE.

Mais le négociant. Est-ce qu'il y a deux négocians de ce nom-là? c'est celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah! monsieur, quel embarras! je vous assure que je ne sais comment monsieur pourra vous parler au milieu de tout ceci; et même on seroit à table si on n'attendoit pas quelqu'un qui se fait bien attendre.

M. DESPARVILLE.

Mademoiselle, monsieur Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne savoit donc pas l'embarras...

M. DESPARVILLE.

Il ne savoit pas, il ne savoit pas; c'est hier au soir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc, si je peux l'aborder, car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai... qu'est-ce que je dirai?

M. DESPARVILLE.

Dites que c'est quelqu'un qui voudroit lui parler; que c'est quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci sur une lettre qu'il en a reçue... Ajoutez que... Non... dites-lui seulement cela.

VICTORINE.

J'y vais... Quelqu'un... Mais, monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE.

Il le sait bien peu; dites, au reste, que c'est monsieur Desparville, que c'est le maître d'un domestique...

VICTORINE.

Ah! je sais! un homme qui avoit un visage... qui avoit un air... hier au soir... J'y vais, j'y vais.

SCENE III.

M. DESPARVILLE.

Que de raisons! Parbleu ces choses-là sont bien

faites pour moi! il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler; c'est fait exprès, oui, c'est fait exprès pour moi, pour moi; ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfans! Je ne veux plus m'embarrasser de rien; je vais me retirer dans ma province. Mais mon pere... Mon pere; mais mon fils, va te promener : j'ai fait mon temps, fais le tien. Ah! c'est apparemment notre homme; encore un refus que je vais essuyer.

SCENE IV.

M. VANDERK, M. DESPARVILLE.
UN DOMESTIQUE.

M. DESPARVILLE.

Monsieur, monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sais tout ce qui vous arrive; vous mariez votre fille aujourd'hui; vous êtes à l'instant en compagnie : mais un mot, un seul mot.

M. VANDERK.

Et moi, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre : j'avois dit à quatre heures, et il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

M. DESPARVILLE.

Non, parlons debout : j'aurai bientôt dit. Monsieur, je crois que le diable est après moi. J'ai depuis quelques jours besoin d'argent, et encore plus

depuis hier pour la circonstance la plus pressante, et que je ne peux pas dire... J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre; mais elle sera payée quand? quand? Je n'en sais rien : ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confreres; mais tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent sont des Arabes, des Juifs; pardonnez-moi le terme, oui, des Juifs : les uns m'ont demandé des remises considérables, parce qu'ils voient que j'en ai besoin; d'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point : pouvez-vous m'avancer le paiement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas?

M. VANDERK.

Puis-je la voir?

M. DESPARVILLE.

La voilà... (*pendant que M. Vanderk lit.*) Je paierai tout ce qu'il faudra : je sais qu'il y a des droits. Faut-il le quart? Faut-il... J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK, *en sonnant.*

Monsieur, je vais vous la payer.

M. DESPARVILLE.

A l'instant?

M. VANDERK.

Oui, monsieur.

M. DESPARVILLE.

A l'instant! Prenez, prenez, monsieur. Ah! quel service vous me rendez! prenez, prenez, monsieur.

M. VANDERK, *au domestique qu'il a sonné.*

Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre, 2400 livres.

M. DESPARVILLE.

Monsieur, au service que vous me rendez pourriez-vous en ajouter un second, celui de me faire donner de l'or?

M. VANDERK.

Volontiers, monsieur. (*au domestique.*) Apportez la somme en or.

M. DESPARVILLE, *au domestique qui sort.*

Faites retenir, monsieur, l'escompte, l'à-compte.

M. VANDERK.

Non, monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est pas mon commerce; et je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix; elle est pour moi une rescription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE.

Monsieur, monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté: vous ne savez pas toute l'obligation que je vous ai, toute l'étendue du service que vous me rendez.

M. VANDERK.

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLE.

Ah! monsieur, monsieur, ah! que vous êtes heureux! vous n'avez qu'une fille, vous?

M. VANDERK.

J'espere que j'ai un fils.

M. DESPARVILLE.

Un fils! mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille : mais le mien, le mien est dans le service; à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre.

M. VANDERK.

A se battre!

M. DESPARVILLE.

Oui, monsieur, à se battre: un autre jeune homme dans un café, un petit étourdi lui a cherché querelle, je ne sais pourquoi, je ne sais comment, il ne le sait pas lui-même.

M. VANDERK.

Que je vous plains! et qu'il est à craindre...

M. DESPARVILLE.

A craindre! Je ne crains rien : mon fils est brave; il tient de moi; et adroit, adroit, à vingt pas il couperoit une balle en deux sur une lame de couteau; mais il faut qu'il s'enfuie, c'est le diable; vous entendez bien, vous entendez bien; je me fie à vous, vous m'avez gagné l'ame.

M. VANDERK.

Monsieur, je suis flatté de votre... (*on frappe à la porte un coup.*) Je suis flatté de ce que... (*un second coup.*)

M. DESPARVILLE.

Ce n'est rien, c'est qu'on frappe chez vous. (*un troisieme coup.*)

(*M. Vanderk tombe sur un siege.*)

M. DESPARVILLE.

Monsieur, vous ne vous trouvez pas indisposé?

M. VANDERK.

Ah! monsieur, tous les peres ne sont pas malheureux! (*le domestique entre, il tient des rouleaux de louis.*) Voilà votre somme : partez, monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLE.

Que je vous suis obligé, monsieur!

M. VANDERK.

Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLE.

Ah! vous avez affaire. Ah! le brave homme! Ah! l'honnête homme! Monsieur, mon sang est à vous; restez, restez, restez, je vous en prie.

SCENE V.

M. VANDERK.

Mon fils est mort... Je l'ai vu là... et je ne l'ai pas embrassé!... Ah! ciel... que de peine sa naissance me préparoit! Que de chagrin sa mere!...

SCENE VI.

M. VANDERK, ANTOINE.

M. VANDERK.

Eh bien?

ANTOINE.

Ah! mon maître! Tous deux; j'étois très loin, mais j'ai vu, j'ai vu... Ah! monsieur!

M. VANDERK.

Mon fils!

ANTOINE.

Oui, ils se sont approchés à bride abattue : l'officier a tiré, votre fils ensuite; l'officier est tombé d'abord, il est tombé le premier : après cela, monsieur, ah! mon cher maître! les chevaux se sont séparés... Je suis couru... Je... je...

M. VANDERK.

Voyez si mes chevaux sont mis : faites approcher par la porte de derriere; venez m'avertir; courons-y; peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE.

Mort, mort; j'ai vu sauter son chapeau; mort.

SCENE VII.

M. VANDERK, ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

Mort! eh! qui donc? qui donc?

M. VANDERK.

Que demandez-vous?

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes? Sors d'ici tout-à-l'heure.

M. VANDERK.

Laissez-la. Allez, Antoine; faites ce que je vous dis.

SCENE VIII.

M. VANDERK, VICTORINE.

M. VANDERK.

Que voulez-vous, Victorine?

VICTORINE.

Je venois demander si on doit faire servir; et j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie?

VICTORINE.

On va servir.

M. VANDERK.

Tâchez de parler à madame en particulier; vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter; mais qu'elle fasse en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence; je serai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort! Eh! qui donc? Monsieur votre fils?

M. VANDERK.

Victorine.

VICTORINE.

J'y vais, monsieur, j'y vais; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK.

Non; restez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous

trahiroient. Je vous défends de sortir d'ici que je ne sois rentré.

VICTORINE, *apercevant M. Vanderk fils.*

Ah! monsieur!

M. VANDERK.

Mon fils!

SCENE IX.

M. VANDERK, M. VANDERK FILS, M. DESPARVILLE, M. DESPARVILLE FILS, VICTORINE.

M. VANDERK FILS.

Mon pere!

M. VANDERK.

Mon fils!... je t'embrasse... je te revois sans doute honnête homme.

M. DESPARVILLE.

Oui, morbleu, il l'est.

M. VANDERK FILS.

Je vous présente messieurs Desparville.

M. VANDERK.

Messieurs.

M. DESPARVILLE.

Monsieur, je vous présente mon fils. N'étoit-ce pas mon fils, n'étoit-ce pas lui justement qui étoit son adversaire?

M. VANDERK.

Comment est-il possible que cette affaire...

M. DESPARVILLE.

Bien ! bien ! morbleu, bien ! Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE FILS.

Mon pere, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire ?

M. DESPARVILLE FILS.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLE FILS.

Le récit seroit trop court si vous le faisiez, monsieur ; et à présent votre honneur est le mien. (*à M. Vanderk pere.*) Il me paroît, monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon pere l'étoit. Mais voici ce que vous ne savez pas. Nous nous sommes rencontrés ; j'ai couru sur lui, j'ai tiré ; il a foncé sur moi ; il m'a dit : Je tire en l'air, et il l'a fait. Ecoutez, m'a-t-il dit en me serrant la botte, j'ai cru hier que vous insultiez mon pere en parlant des négocians ; je vous ai insulté : j'ai senti que j'avois tort, je vous en fais excuse ; n'êtes-vous pas content ? éloignez-vous, et recommençons. Je ne peux, monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi : je me suis précipité de mon cheval ; il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mon pere, lui à qui, pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez service. Ah ! monsieur !

M. DESPARVILLE.

Eh ! vous le saviez, morbleu ! et je parie que ces

trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous! et vous m'obligiez pendant ce temps-là! Moi je suis ferme, je suis honnête; mais en pareille occasion à votre place j'aurois envoyé le baron Desparville à tous les diables.

M. VANDERK.

Ah! messieurs, qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie! Messieurs, j'entends du bruit; nous allions nous mettre à table: faites-moi l'honneur d'être de la noce. Que rien ne transpire ici: cela troubleroit la fête. (*à M. Desparville fils.*) Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi, ou le plus grand ami de mon fils, et vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLE FILS, *en baisant la main de M. Vanderk pere.*

Ah! monsieur!

M. DESPARVILLE, *à son fils.*

Mon fils, ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, *à M. Vanderk fils.*

Qu'à moi, qu'à moi! Ah! cruel!

M. VANDERK FILS, *à Victorine.*

Que je suis aise de te revoir!

M. VANDERK.

Victorine, taisez-vous.

SCENE X.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, M. VANDERK FILS, M. DESPARVILLE, M. DESPARVILLE FILS, VICTORINE, SOPHIE, LE GENDRE.

MADAME VANDERK.

Ah! te voilà, mon fils! (*à M. Vanderk pere.*) Mon cher ami, peut-on faire servir? il est tard.

M. VANDERK.

Ces messieurs veulent bien rester. (*à messieurs Desparville.*) Voici, messieurs, ma femme, mon gendre et ma fille que je vous présente.

M. DESPARVILLE.

Quel bonheur mérite une telle famille!

SCENE XI.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, M. VANDERK FILS, M. DESPARVILLE, M. DESPARVILLE FILS, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, VICTORINE.

LA TANTE.

On dit que mon neveu est arrivé. Eh! te voilà, mon cher enfant! Je n'ai eu qu'un cri après toi; je t'ai demandé, je t'ai desiré. Ah! ton pere est singulier, mais très singulier, te donner une commission le jour du mariage de ta sœur.

M. VANDERK.

Madame, vous demandiez des militaires; en voici, aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Eh! c'est le vieux baron Desparville!

M. DESPARVILLE.

Eh! c'est vous, madame la marquise! Je vous croyois en Berri.

LA TANTE.

Que faites-vous ici?

M. DESPARVILLE.

Vous êtes, madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus...

M. VANDERK.

Monsieur, monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connoissance. Ah! messieurs! ah! mes enfans, je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. (*à sa femme.*) Madame, voilà notre fils.

(*Il embrasse son fils, le fils embrasse sa mere.*)

SCENE XII.

M. VANDERK, MADAME VANDERK, M. VANDERK FILS, M. DESPARVILLE, M. DESPARVILLE FILS, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Le carrosse est avancé, monsieur, et... Air! ciel!... ah! dieux!... ah! monsieur!

M. VANDERK.

Eh bien! eh bien! Antoine : eh! mais la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme est fou : il faut le faire enfermer. (*Victorine court à son pere, lui met la main sur la bouche, et l'embrasse.*)

M. VANDERK.

Paix, Antoine. Voyez à nous faire servir. (*la compagnie se retire, et cependant Antoine dit :*)

ANTOINE.

Je ne sais si c'est un rêve. Ah! quel bonheur! il falloit que je fusse aveugle... Ah! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie, même la plus pardonnable, peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure?

FIN DU PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.

EXAMEN

DU PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.

SEDAINE s'est vainement obstiné à donner à cette piece le titre de comédie; les littérateurs et le public l'ont mise au nombre des drames : ce genre, que l'on a voulu exalter dans le siecle dernier, est si foible qu'il désarme la critique; en effet, comment appliquer avec sévérité les regles avouées par nos grands poëtes à un ouvrage qui, par sa nature, s'écarte des regles de l'art?

Dans la premiere intention de l'auteur, sa piece étoit intitulée *le Duel :* la police s'opposa à ce qu'elle fût jouée sous ce titre. Le duel, malgré tout ce que la raison et les lois ont tenté pour l'abolir, tient si essentiellement à nos mœurs qu'il est sage de ne pas permettre qu'on le discute sur le théâtre. Le droit de venger soi-même les injures dont on a à se plaindre étoit illimité par nos ancêtres : peu-à-peu les lois s'interposerent entre l'offenseur et l'offensé, sous prétexte de régler les formes du combat, et bientôt tout ce qui put être soumis aux tribunaux cessa d'être décidé par l'épée; mais combien d'affronts réels, combien de procédés insupportables ne sont pas du ressort de la justice! Il est donc presque inévitable que dans beaucoup de circonstances un homme ne se repose que sur lui du soin de soutenir sa dignité : c'est un malheur sans doute; mais l'honneur est un sentiment si délicat et si respectable, qu'il est moins dangereux de le supporter avec ses bizarreries et ses extrêmes, que de risquer de l'éteindre. Sedaine ne met-il pas lui-même dans la bouche de M. Van-

derk pere des paroles qui annoncent assez combien il lui paroissoit difficile de condamner en public une action qui tient essentiellement aux mœurs de la nation?

Obligé de renoncer au titre du *Duel*, l'auteur en chercha un vague; et celui de Philosophe s'appliquant alors à tout, il le saisit avidement. M. Vanderk, d'une probité parfaite, d'un véritable courage, conservant des dehors calmes au milieu de la plus grande agitation, et concentrant toute sa douleur pour ne pas troubler le bonheur de sa famille, est un homme bien estimable : si c'est là être philosophe sans le savoir, il faut convenir que la philosophie innée vaut mieux que la philosophie apprise.

Le livre de l'abbé Raynal avoit mis les idées commerciales en crédit; et Sedaine profita de l'occasion pour prêcher les mêmes principes sur le théâtre : cependant le commerce, qu'il présente comme la plus grande sûreté que la paix puisse obtenir contre l'ambition, est, depuis cinquante ans, l'unique cause de la dévastation de l'Inde, et toujours un des motifs qui font naître ou prolongent la guerre en Europe. Mais l'auteur du Philosophe sans le savoir ignoroit cela; il répétoit sans malice ce qu'il entendoit dire à des hommes qui devoient être plus instruits que lui sur la politique, à des hommes qui perdirent la France en faisant de l'esprit, et qui ne montrèrent, dans les places qui leur furent confiées, qu'un mépris inconsidéré pour les idées de gloire qui avoient rendu la France la premiere nation du monde. Les phrases ambitieuses sur le commerce, dont ce drame est rempli, sont toujours applaudies par les commis marchands qui garnissent le parterre, et qui n'apprennent pas sans admiration, par la bouche des acteurs, qu'en mesurant du drap ou de la toile, *ils tiennent dans leurs mains les fils qui lient ensemble*

les nations, et les ramenent à la paix par la nécessité du commerce.

Sedaine eut cependant le bon esprit de mettre le guerrier et le magistrat au-dessus du négociant; et c'étoit presqu'un acte de courage au moment où il écrivoit. Il est incontestable que le commerce est favorable aux états; mais il n'est pas aussi vrai que l'esprit du commerce leur soit avantageux : quand il domine, les idées généreuses se perdent, et cela doit être. La plupart des anciennes familles se sont ruinées en se consacrant au service militaire; le magistrat autrefois travailloit beaucoup, vivoit dans la retraite, sacrifioit en partie les intérêts d'un immense capital pour acquérir de la considération; cela étoit très noble : le négociant, au contraire, est toujours guidé par l'appât d'un profit personnel; l'argent est son moyen, l'argent est sa récompense; et le bien général qu'il fait peut être la conséquence, mais n'est jamais le motif de ce qu'il entreprend. Il étoit donc naturel que dans nos mœurs les rangs fussent distingués, et que celui qui étoit entraîné par les circonstances à consacrer son temps au rétablissement de sa fortune, parût moins noble que lorsqu'il consacroit son temps, sa fortune, et sa vie à l'état. Malgré sa philosophie, M. Vanderk ne se dissimule pas cette vérité; le soin qu'il met à relever sa maison, à faire rentrer dans sa famille les biens qui lui ont appartenu et qui attestent l'ancienneté de son nom, prouve qu'il sent lui-même que la distinction entre noble et négociant est fondée en raison. En se livrant au commerce, il se soumet à la nécessité; voilà l'homme : il s'y soumet sans en rougir et sans tirer vanité de sa conduite; voilà le vrai philosophe; et son indulgence pour les extravagances de sa sœur acheve de présenter son caractere d'une maniere admirable. Nous

croyons qu'on n'a pas rendu assez de justice à Sedaine pour la composition morale de ce personnage : quelques maximes hasardées appartiennent au siecle, mais ce qu'il a de bon appartient à l'auteur. Au reste, la distinction des rangs ne repose pas sur ce que tel ou tel état est par lui-même plus ou moins noble ; car dans un pays où l'on ne seroit guerrier que pour de l'argent, magistrat que pour de l'argent, la prééminence des rangs seroit une absurdité ; après celui qui sauroit vivre dans une heureuse médiocrité, le plus riche seroit nécessairement le plus noble. Ces réflexions ne sont point étrangeres à notre sujet, puisqu'elles naissent naturellement de la piece que nous examinons. Il y a long-temps qu'on a dit avec raison qu'il étoit plus sûr d'étudier les mœurs d'une nation dans ses ouvrages littéraires que dans le récit des historiens ; aussi, en examinant les comédies, nous arrivera-t-il souvent de juger les prétentions dominantes à différentes époques.

C'est une idée fort heureuse que celle d'avoir jeté un duel à travers les apprêts d'une noce ; ce contraste fait bien ressortir le caractere du pere : mais Sedaine, accoutumé à esquisser pour l'opéra-comique, n'a pas su tirer assez de parti de cette opposition ; la joie des nouveaux époux n'est pas marquée ; et l'auteur a été si embarrassé d'eux, qu'il n'a pu faire entrer la jeune mariée sur la scene que par une niaiserie : c'en est une certainement de la part d'une fille qui se marie d'imaginer que son pere ne la reconnoîtra point parce qu'elle a des diamans et du rouge. Mais si la partie joyeuse de la famille a été sacrifiée par l'auteur, on doit convenir qu'il l'a remplacée adroitement par cette jeune Victorine dont l'ingénuité est si touchante que, sans qu'elle dise jamais qu'elle aime le fils de la maison et qu'elle en soit aimée, tout le monde le devine et

prend part à ses inquiétudes. En général, dans ce drame, les petits détails quoique parfaits sont si légèrement indiqués, qu'ils ne peuvent guere se passer du jeu des acteurs. La grande scene, la scene des trois coups de marteau est une imitation du coup de canon d'Adélaïde du Guesclin : le plaisir qu'on éprouve en voyant revenir sain et sauf le jeune Vanderk, peut seul faire oublier qu'un homme de l'âge d'Antoine, qu'un homme dont on vante sans cesse le bon sens et le courage, auroit dû y regarder de plus près avant de porter le désespoir dans le cœur d'un pere. Cette maniere d'acheter de grands effets par toutes sortes de moyens tient essentiellement au drame; et c'est sans doute parce que les spectateurs n'en doutent pas qu'ils se montrent si indulgens pour les ouvrages de ce genre. Le caractere le moins bien tracé de cette piece est celui de la tante; il approche de la caricature, et certainement l'auteur n'auroit pu en trouver le modele en France.

Beaucoup de naturel dans le dialogue, des sentimens vrais exprimés simplement, et le jeu des acteurs en réputation qui aiment beaucoup les pieces dans lesquelles ils comptent pour tout, conserveront long-temps au théâtre ce drame, qui vaut mieux que le Pere de famille, parce qu'il n'est point romanesque, et sur-tout parce qu'il n'annonce pas les mêmes prétentions.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DU PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.

Digitized by Google

BÉVERLEI,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES,

DE SAURIN,

Représenté, pour la premiere fois, le 7 mai 1768.

Digitized by Google

La Notice sur Saurin est placée au commencement du tome IV de ce recueil; elle précede *Spartacus*, tragédie du même auteur.

Digitized by Google

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Une piece honorée des larmes et du suffrage de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *ne pouvoit manquer de réussir. Le but moral de l'ouvrage en avoit couvert les défauts à vos yeux ; le public n'a pas été moins indulgent : peut-être a-t-il voulu encourager un genre qui, quoique très inférieur au genre héroïque, ne laisse pas d'avoir des beautés qui lui sont propres. La carriere du théâtre se rétrécit*

tous les jours ; nos grands maîtres semblent avoir épuisé les ressources de l'art. La tragédie bourgeoise est un champ nouveau qui, cultivé par des mains plus habiles que les miennes, pourroit fournir quelques moissons heureuses : je dis quelques moissons, car ce genre se trouve resserré entre deux écueils presque inévitables, la basse scélératesse et le romanesque outré ; mais il doit être libre à chacun d'entrer dans la lice à ses risques et périls. Tout genre est bon quand il plaît au public sans nuire aux mœurs. On s'est trop hâté de poser les bornes de l'art. Est-ce une tragédie, est-ce une comédie, que le Philosophe sans le savoir? *Je n'en sais rien, mais je sais que c'est un drame très beau et très original. Pardonnez-moi,* MONSEIGNEUR, *ces réflexions : il s'agit d'un art que* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *aime et protege, et sur lequel ceux qui ont l'honneur de l'approcher savent qu'elle a un goût très sûr et très éclairé. Je l'ai éprouvé moi-même ; et ma piece seroit moins imparfaite si j'avois mieux su profiter de la justesse de ses observations. Tout foible qu'est l'ouvrage,* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *en a comblé le suc-*

cès en me permettant de le lui dédier. Que n'est-il permis aussi à ma reconnoissance de se satisfaire! Que mon cœur n'a-t-il la liberté de mettre au jour ce qui est dans tous les cœurs! Mais le nom de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *qu'on verra à la tête de l'ouvrage, en dit plus que je n'en pourrois dire, et personne ne le lira sans se souvenir avec attendrissement d'Henri IV et de son auguste bonté.*

Je suis avec un très profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très humble et très obéissant serviteur,
SAURIN.

ACTEURS.

BEVERLEI.
MADAME BEVERLEI, son épouse.
HENRIETTE, sœur de Béverlei.
TOMI, enfant de six à sept ans, fils de Béverlei et de son épouse.
LEUSON, amant d'Henriette.
STUKELI, faux ami de Béverlei.
JARVIS, ancien domestique de Béverlei.
UN INCONNU.
UN SERGENT.
DES RECORS.

La scene est à Londres.

BÉVERLEI.

Perin del. Gault le St Germain direx.

Donnez-moi votre main, ma femme... Adieu... je meurs !

Acte V. Sc. VIII.

BIBLIOTECA NAZIONALE

PUBLIC

Digitized by Google

BÉVERLEI,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon mal meublé, et dont les murs sont presque nus, avec des restes de dorure.

SCENE PREMIERE.

MADAME BEVERLEI, HENRIETTE.

(*elles sont assises, et travaillent l'une au tambour, l'autre à la tapisserie.*)

MADAME BÉVERLEI.

Chere Henriette, il ne vient point :
Quel tourment que l'inquiétude!

HENRIETTE.

C'est chez nous un mal d'habitude,
Ma sœur; mais un autre s'y joint,
Plus cruel, à ne vous rien taire,
L'indigence.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PA

MADAME BÉVERLEI.

Oh! pour celui-là
Plût au ciel qu'il fût seul! Oui, ma sœur; et déja
Je sens qu'on apprend à s'y faire.
Ce salon que j'ai vu si richement orné,
Ses meubles, ses tableaux, ses glaces, sa dorure,
Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné?
Ce sont besoins du luxe, et non de la nature:
Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés;
A voir ces murs tout nus ils se sont faits de même:
Un seul objet les tient uniquement charmés;
Et rien ne manque ici quand j'y vois ce que j'aime!

HENRIETTE.

Vous me mettriez en courroux!
Tomber de l'opulence au sein de la misere;
Cela n'est donc rien, selon vous?
Oh! je n'apprendrai, moi, qu'à détester mon frere:
Oui, je le haïrai dans peu;
A le haïr vous-même il saura vous contraindre.

MADAME BÉVERLEI.

Mon époux?... je pourrai le plaindre;
Mais le haïr!

HENRIETTE.

Funeste amour du jeu!
Combien de fois, après l'aurore,
Vous l'avez vu rentrer, maudissant dans vos bras
Cette avare fureur qui l'agitoit encore?
Vos yeux de veiller étoient las;
Mais son retour du moins consoloit votre attente:
Ce n'est pas de même aujourd'hui;

Depuis long-temps le jour a lui,
Et Béverlei, trompant votre ame impatiente,
N'est pas encor rentré chez lui.

MADAME BÉVERLEI.

C'est la premiere fois.

HENRIETTE.

Ma sœur toujours l'excuse;
Jamais contre lui de courroux.
Ah! vous êtes trop bonne, et mon frere en abuse.

MADAME BÉVERLEI.

Il n'a qu'un seul défaut.

HENRIETTE.

Qui les renferme tous :
La passion qui le dévore
Bannit toute vertu, tout sentiment du cœur.
Il fut un temps qu'il chérissoit sa sœur,
Qu'il adoroit sa femme.

MADAME BÉVERLEI.

Eh! ce temps dure encore.

HENRIETTE.

Ses traits sont altérés aussi bien que ses mœurs.
Qu'est devenu cet air qui lui gagnoit les cœurs,
Cette grace, cette noblesse,
Et mille autres dons enchanteurs?
Les veilles, les chagrins ont flétri sa jeunesse.

MADAME BÉVERLEI.

Ce changement encor n'a point frappé mes yeux.

HENRIETTE.

Son fils!... En soupirant vous regardez les cieux;
Hélas! quel sera son partage?

Pauvre enfant !

MADAME BÉVERLEI.

Le besoin rend l'homme industrieux ;
Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux :
Le malheur et l'exemple instruiront son jeune âge;
De bonne heure il en recevra
L'utile leçon d'être sage,
Et de sa mere il apprendra
La patience et le courage.
Ah ! croyez-moi, ma chere sœur,
Le bonheur, dont souvent l'on ne poursuit que l'ombre,
C'est le contentement du cœur :
Béverlei l'a perdu ; sur son front toujours sombre
On lit l'affreux remords dont il est dévoré ;
Rendre malheureux ce qu'il aime,
Voilà le trait cruel dont il est déchiré....
Ah ! s'il pouvoit se pardonner lui-même !

HENRIETTE.

Oh ! pour moi, quand je songe à quelle passion
Il a sacrifié le plus bel héritage,
Je ne puis contenir mon indignation ;
Le peu que j'eus pour mon partage
Entre ses mains est demeuré.
Je crains...

MADAME BÉVERLEI.

Vous lui faites outrage.

HENRIETTE.

Un joueur n'a rien de sacré ;
Dès ce jour je veux qu'il me rende
Ce dépôt dans ses mains imprudemment laissé ;

Pour lui faire cette demande
D'un trop juste motif mon cœur se sent pressé.

MADAME BÉVERLEI.

Quel motif?

HENRIETTE.

Le soutien d'une sœur qui m'est chere.

MADAME BÉVERLEI.

Non; ce bien vous est nécessaire:
L'hymen doit à Leuson engager votre foi:
Cet amant en est digne; et je ne sais pourquoi
Son bonheur toujours se differe.

HENRIETTE.

Puis-je y penser lorsque ma sœur
Gémit sous le poids du malheur?

MADAME BÉVERLEI.

Vous êtes sur mon sort un peu trop inquiete:
J'ai des diamans, des bijoux;
Je n'en ai pas besoin pour être satisfaite,
Et s'il faut m'en priver...

HENRIETTE.

Ah! ma sœur!

MADAME BÉVERLEI.

Calmez-vous.
Ma chere Henriette est trop vive;
Tout peut encor se réparer.
Nous avons à Cadix un fonds qui doit rentrer:
Incessamment il nous arrive;
On nous en donne avis.

HENRIETTE.

C'est un fonds pour le jeu,

Qui, croyez-moi, durera peu.

MADAME BÉVERLEI.

Il peut se corriger.

HENRIETTE.

Qu'un joueur se corrige,
Ma sœur!

MADAME BÉVERLEI.

Ah! si le ciel opéroit ce prodige
Mon sort pourroit faire encor des jaloux.
De mille biens environnée,
Et sur-tout possédant le cœur de mon époux,
Des riches votre sœur fut la plus fortunée :
Si pour sa guérison mes vœux ne sont pas vains,
Avec cet époux que j'adore
Réduite à subsister du travail de mes mains,
Des pauvres je serai la plus heureuse encore.

HENRIETTE.

Oh! bien, ma sœur, n'en parlons plus.
Je vous avertis au surplus
Qu'hier Leuson me chargea de vous dire
Qu'il a sur Stukéli le plus grave soupçon :
Souvent sur notre front notre cœur se fait lire,
Et l'air de Stukéli n'annonce rien de bon.

MADAME BÉVERLEI.

L'ami de mon mari ne peut qu'être honnête homme.

HENRIETTE.

Oh! sans cesse pour tel lui-même il se renomme :
Leuson n'est pas léger, et le croit un fripon.

MADAME BÉVERLEI.

N'entends-je pas quelqu'un ?

HENRIETTE.

Non.

MADAME BÉVERLEI.

Je suis au supplice!...
Huit heures et demie!

HENRIETTE, *à part.*

Elle me fait pitié!

MADAME BÉVERLEI.

Pour le coup...

SCENE II.

MADAME BEVERLEI, HENRIETTE, JARVIS.

HENRIETTE.

C'est Jarvis qu'après un long service,
Chargé d'ans, nous avons, par un dur sacrifice,
Depuis six mois congédié.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Sa présence m'est un reproche...
(*à Jarvis.*)
Jarvis, je vous avois prié
De vouloir à mon cœur épargner une approche
Dont il se sent humilié!

JARVIS.

Madame, excusez-moi; je l'ai donc oublié...
O ciel! en quel état je vois votre demeure!...
M'avez-vous défendu les larmes qu'à cette heure
M'arrache l'aspect de ces lieux?
Je voudrois les cacher : pardonnez, je suis vieux ;

A mon âge aisément l'on oublie et l'on pleure.

MADAME BÉVERLEI.

Je ne l'écoute pas avec tranquillité...
Asseyez-vous, Jarvis.

JARVIS.

C'est bien de la bonté.
Est-il bien vrai, mon pauvre maître
A, dit-on, perdu tout son bien?
En ce logis je l'ai vu naître.
L'honnête homme de pere, hélas! qu'étoit le sien!
Que Dieu fasse paix à son ame!
Mais après quarante ans, madame,
Il n'eût pas renvoyé le bon homme Jarvis:
Jusqu'à sa mort je le servis;
Courbé sous le poids des années
J'espérois auprès de son fils
Passer celles encor qui me sont destinées;
Mais il ne me l'a pas permis.
Peut-être a-t-il trouvé ma vieillesse importune;
Trop librement parfois je me suis déclaré.

MADAME BÉVERLEI.

Non, de vous s'il s'est séparé,
Accusez-en, Jarvis, sa mauvaise fortune.

JARVIS.

Est-il réduit si bas? Oh! j'en suis pénétré!
Comme je vous disois, ici je l'ai vu naître:
Son pere a bâti la maison;
Et cent fois dans mes bras, hélas! mon pauvre maître,
Je l'ai tenu petit garçon...
Aux pauvres il étoit si bon!

« D'où vient, me disoit-il, qu'il est des misérables,
« Des pauvres ?... Ce sont nos semblables :
« Je veux, si je suis jamais roi,
« Qu'en mon royaume tout abonde;
« Je rendrai riche tout le monde,
« Et je commencerai par toi... »
Ce sont les mots de son enfance,
Comme d'hier je m'en souviens ;
Et voilà que lui-même il est dans l'indigence!

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Mes pleurs coulent en abondance...
(*bas à Henriette.*)
Parlez-lui.

HENRIETTE, *bas.*

Que j'essuie auparavant les miens.

JARVIS.

Me refusera-t-il, dans cet état funeste,
De m'attacher à son malheur ?
Ce refus perceroit mon cœur,
Et de mes tristes jours abrégeroit le reste.

MADAME BÉVERLEI, *entendant quelqu'un.*

Vous l'allez voir, je crois.

HENRIETTE.

Ce n'est pas encor lui.

SCENE III.

MADAME BEVERLEI, HENRIETTE, STUKELI, JARVIS, *dans le fond.*

MADAME BÉVERLEI, *à Stukéli.*

Avez-vous vu mon époux aujourd'hui,
Monsieur Stukéli?

STUKÉLI.

Non.

HENRIETTE.

Et cette nuit?

STUKÉLI.

Madame,
Hier au soir je l'ai quitté.
Quoi! mon ami seroit resté
Toute la nuit loin de sa femme?

HENRIETTE.

Votre ami! Pouvez-vous vous dire son ami
Quand son goût pour le jeu par vous est affermi,
Quand vous encouragez son vice?

STUKÉLI.

Vous ne me rendez pas justice;
Auprès de lui n'ai-je pas employé
Remontrance, conseil? Ce sont les seules armes
Que me fournissoit l'amitié;
J'ai même été jusques aux larmes :
Enfin, le trouvant sourd à tout,
N'ai-je pas, dans l'espoir de réparer sa perte,

Poussé l'amitié jusqu'au bout
En lui tenant ma bourse ouverte?
J'ai de son mauvais sort supporté la moitié.

HENRIETTE.

C'est avoir eu, monsieur, une fausse pitié.

STUKÉLI.

On n'abandonne point son ami dans la peine.

HENRIETTE.

Approfondir l'abyme où son penchant l'entraîne...
Vous vous attendez peu d'être remercié.

STUKÉLI.

De nous persécuter la fortune se lasse :
J'espérois...

MADAME BÉVERLEI.

(*à Henriette.*) (*à Stukéli.*)
C'est assez... Répondez-moi, de grace;
Vous quittâtes hier mon époux?

STUKÉLI.

Chez Vilson,
Avec gens qu'à connoître il n'est profit ni gloire:
Il ne m'en a pas voulu croire.

MADAME BÉVERLEI.

Y seroit-il encor?

STUKÉLI.

Jarvis sait la maison.

JARVIS.

Madame, irai-je?

MADAME BÉVERLEI.

Il peut ne le pas trouver bon.

HENRIETTE, *à Jarvis.*

Allez-y comme de vous-même,
Jarvis.

STUKÉLI, *à Jarvis.*

Et gardez-vous de prononcer mon nom;
(*à part.*)
Il se plaindroit de moi.... peut-être avec raison.

MADAME BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Allez donc... mais, de grace, avec un soin extrême,
Evitez tous les mots qui pourroient l'offenser :
Les malheureux, Jarvis, sont aisés à blesser;
Avec ménagement il faut qu'on les approche.
J'ai toujours suivi cette loi :
Béverlei, consolé par moi,
De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

JARVIS.

Il ne m'appartient pas de lui rien reprocher;
Et puis voudrois-je le fâcher?
Mon pauvre maître! hélas! sa peine,
La vôtre, n'est-ce pas la mienne?
(*Il sort.*)

SCENE IV.

MADAME BEVERLEI, HENRIETTE, TOMI, STUKELI.

(*Tomi entre, et dit un mot tout bas à Henriette.*)

HENRIETTE, *à Tomi.*

A l'instant, mon petit ami :
Venez.

MADAME BÉVERLEI, *l'appelant.*

Ecoutez-moi, Tomi :
Ce matin, suivant l'ordinaire,
Votre pere, mon fils, n'a pu vous embrasser ;
Mais quand il reviendra, si vous voulez me plaire,
Songez à le bien caresser :
N'y manquez pas.

TOMI.

Oh ! maman, je n'ai garde ;
J'aime tant mon papa !

MADAME BÉVERLEI.

Je ne crois pas qu'il tarde ;
Songez-y bien.

HENRIETTE, *à Tomi, en l'emmenant.*

Venez.

(*Tomi baise la main de sa mere, et sort avec Henriette.*)

SCENE V.

MADAME BEVERLEI, STUKELI.

STUKÉLI.

C'est tout votre portrait ;
Il est charmant.

MADAME BÉVERLEI.

Oh ! c'est son pere trait pour trait...
Que tous deux le ciel les conserve !...
(*elle s'assied et Stukéli aussi.*)
Mais daignez à présent me parler sans réserve :
A mon époux, monsieur, n'est-il rien arrivé ?

C'est la premiere fois que la nuit il s'absente;
Et je crains...

STUKÉLI.

Quoi! pour vous son amour éprouvé,
Pour lui, malgré ses torts, votre foi si constante,
Votre esprit, et votre beauté,
Tant de charmes qu'en vous l'on admire et l'on vante,
Tout ne répond-il pas de sa fidélité?

MADAME BÉVERLEI.

Sans convenir, monsieur, de ces prétendus charmes,
Je ne soupçonne point sa foi :
Sur ce point je suis sans alarmes;
Ce seroit l'outrager.

STUKÉLI.

Comme vous je le croi;
Et c'est avec plaisir, madame, que je voi
Que vous connoissez trop le monde
Pour écouter les vains propos
Que hasardent souvent les sots
Et les méchans dont il abonde.

MADAME BÉVERLEI.

Quel propos, et sur quoi?... Je ne vous entends pas.

STUKÉLI, *embarrassé.*

Mais... sur rien.

MADAME BÉVERLEI.

Pourquoi donc, monsieur, cet embarras?

STUKÉLI.

Je songeois qu'on a vu souvent la calomnie
Entre d'heureux époux semer la zizanie;
Qu'on doit fermer l'oreille à ses discours.

MADAME BÉVERLEI.

D'accord...
Mais que prétendez-vous conclure?
Mon mari m'aime, j'en suis sûre;
Et l'on ne m'a point fait contre lui de rapport,
Tout au contraire; et dans ce monde
Qui de sots, dites-vous, et de méchans abonde,
On convient que le jeu fait son unique tort:
Son cœur me reste au moins dans ma douleur profonde,
Et je ne le perdrois qu'en recevant la mort.

STUKÉLI.

Madame, pardonnez; peut-être
Le zele et l'amitié m'ont fait aller trop loin?
Je vois que j'ai pris trop de soin,
Et qu'indiscrètement je vous ai fait connoître
Ce que de vous apprendre il n'étoit pas besoin;
Mais, malgré de vains bruits, j'ose ici vous répondre...

MADAME BÉVERLEI.

Il me suffit pour les confondre
Que je connoisse mon époux:
Tous ces vains bruits je les méprise;
Et si vous permettez, monsieur, que je le dise,
Mon estime pour lui m'en répond mieux que vous....
(*à part.*)
Je ne puis résister au tourment qui me presse!...
(*à Stukéli.*)
J'ai besoin de repos, monsieur, et je vous laisse...
Vous pouvez cependant ici
Attendre en liberté que votre ami paroisse.
(*Elle sort.*)

SCENE VI.

STUKÉLI.

Bon! mon projet a réussi :
J'ai mis le trouble dans son ame...
Madame Béverlei, vous avez oublié
Qu'avant que par l'hymen votre sort fût lié
Vous avez dédaigné ma flamme...
Sous le voile de l'amitié,
J'ai déja ruiné le rival que j'abhorre;
Dans le cœur de sa femme il faut le perdre encore.
Le perdre... la gagner... c'est mon double projet.
Des deux côtés suivons ma trame :
Mon bonheur seroit imparfait,
Si l'amour... Oui... déja dans l'esprit de la femme
Adroitement j'ai glissé le poison,
Et j'espere bientôt... Quelqu'un vient... c'est Leuson :
Son esprit pénétrant me met en défiance;
Il m'impose par sa présence,
Et je ne le vois pas d'un œil bien affermi.

SCENE VII.

LEUSON, STUKÉLI.

LEUSON.

Je vous trouve à propos : jusqu'en votre demeure
J'aurois été, monsieur, vous chercher tout-à-l'heure.

STUKÉLI.

De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LEUSON.

De mon ami,
De Béverlei.

STUKÉLI.

Dites le nôtre.

LEUSON.

Je dis le mien; s'il eût été le vôtre...

STUKÉLI.

Monsieur, je crois l'avoir prouvé :
Dans les occasions Béverlei m'a trouvé;
J'ai pour le secourir oublié la prudence.

LEUSON.

Ce n'est pas ce qu'on dit : on veut que chez Vilson
Vous ayez avec Mackinson
Une secrete intelligence;
Vous vous enrichissez, dit-on,
Lorsque Béverlei se ruine.

STUKÉLI.

Monsieur...

LEUSON.

C'est ce qu'on imagine :
Qu'en croirai-je?

SCENE VIII.

HENRIETTE, *paroissant, et écoutant d'abord au fond du théâtre;* LEUSON, STUKELI.

STUKÉLI.

Monsieur Leuson,
Sur une question semblable
Ici je m'expliquerois mal;
J'espere quelque jour, en lieu plus convenable...

LEUSON.

Le jour, le lieu, tout m'est égal :
Sortons; l'instant est favorable.

HENRIETTE.

Monsieur Leuson, où voulez-vous aller?
Demeurez, je veux vous parler.

STUKÉLI, *à Leuson.*

Il suffit; serviteur. (*Il sort.*)

SCENE IX.

HENRIETTE, LEUSON.

HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc ensemble?

LEUSON.

J'ai démasqué le traître : il sait, le scélérat,
Que Leuson le connoît, et dans le cœur il tremble.

HENRIETTE.

Sur de simples soupçons ferez-vous un éclat?
Hasarderez-vous votre vie?

Vous remplissez mon cœur d'effroi.

LEUSON.

Que ce tendre intérêt que vous prenez à moi
Transporte mon âme ravie!
Qu'en craignant pour mes jours vous me les rendez chers!
Mais ce lâche, au cœur faux, à l'œil timide et sombre,
Vil opprobre de l'univers,
N'a jamais su porter tous ses coups que dans l'ombre.
Je crois à sa valeur comme à sa probité;
Vous voyez que mes jours sont bien en sûreté.

HENRIETTE.

Mais que prétendez-vous donc faire?

LEUSON.

Pour armer contre lui les lois,
Jusqu'ici je n'ai pas une preuve assez claire;
Mais je l'aurai dans peu, j'espere.
C'est à vous cependant d'autoriser mes droits.
Donnez-moi Béverlei pour frere;
Que ses intérêts soient les miens;
Ne différez plus des liens...

HENRIETTE.

Trouvez bon que je les differe
Jusqu'à ce que ma sœur ait des destins plus doux.
Venez la consoler... Hélas! dans l'amertume,
Sans se plaindre de son époux,
Sa beauté se flétrit, et son cœur se consume.
Tandis qu'elle est en proie à ce trouble mortel,
Ah! Leuson, de l'amour puis-je goûter les charmes?
Non, son état est trop cruel;
Et je vais essuyer, ou partager ses larmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scene est dans une place publique près de la maison de Béverlei.

SCENE PREMIERE.

BEVERLEI, *fort en désordre.*

CIEL! voici ma maison, et je crains d'y rentrer:
A ma femme, à ma sœur, je n'ose me montrer...
J'ai tout trahi, l'amour, l'amitié, la nature.
A tout ce qui m'est cher, à moi-même odieux,
Sans dessein, sans espoir, errant à l'aventure,
La honte et le remords me suivent en tous lieux!...
O du jeu passion fatale!
Ou plutôt vil amour de l'or!
Eh! qu'avois-je besoin d'en amasser encor?
A ma félicité quelle autre fut égale?
Tout prévenoit mes vœux, tout flattoit mes desirs;
L'amour semoit de fleurs ma couche nuptiale,
Et l'aurore avec moi réveilloit les plaisirs...
Ah! pour moi que le ciel ne fut-il plus avare!
Si, lorsqu'à tous nos vœux la fortune sourit
La sagesse est un don si rare,

La médiocrité, mere du bon esprit,
Vaut mieux que la richesse, hélas! qui nous égare...
Malheureux!

SCENE II.

JARVIS, BEVERLEI.

JARVIS.

Ah! monsieur, je sors de chez Vilson.

BÉVERLEI.

Toi, Jarvis! connois-tu cette horrible maison?
Ce gouffre où l'avarice égorge ses victimes,
Où, parmi l'intérêt, la bassesse et les crimes,
Regne le désespoir, la malédiction;
Image de ce lieu de désolation
Dont le courroux du Ciel a creusé les abymes?

JARVIS.

Oubliez ce séjour maudit,
Et venez consoler madame.
Elle n'étoit pas bien; ses larmes me l'ont dit.

BÉVERLEI.

Laisse-moi... Tu dis que ma femme?...

JARVIS.

Je dis que dans ses bras vous devriez voler:
Votre retour, monsieur, peut seul la consoler;
Venez.

BÉVERLEI.

J'ai tort, Jarvis, moi-même je me blâme;
Mais, laisse-moi.

JARVIS.

Que je vous laisse, hélas!
Je ne sais s'il est des ingrats;
Mais vos bontés pour moi long-temps ont su paroître.
Tout ce que j'ai, vous me l'avez donné:
Abandonnerois-je un bon maître
Lorsque de la fortune il est abandonné?

BÉVERLEI.

Eh! que peux-tu pour moi?

JARVIS.

Bien peu de chose:
Cependant... Pardonnez... mon cher maître, je n'ose;
En vous l'offrant, je crains...

BÉVERLEI.

O digne serviteur!
De ton maître avili crains plutôt la bassesse;
Oui, crains que sans pitié, dépouillant ta vieillesse,
Je n'abuse de ton bon cœur.
Tu ne sais pas, Jarvis, ce que c'est qu'un joueur!
J'ai ruiné mon fils, et ma femme et ma sœur:
De la même fureur crains d'être aussi la proie.
Un misérable qui se noie
S'attache en périssant au plus foible roseau;
Crains que je ne t'entraîne aussi dans mon naufrage.
Si tu savois, ô ciel! à quel excès nouveau
M'a porté cette nuit du jeu l'aveugle rage!
Ma femme... Ah! je suis confondu...
Moi qui comptois un jour perdu
Le jour que je passois loin d'elle,
De toute cette nuit elle ne m'a point vu!

J'ai passé cette nuit cruelle,
Dans les convulsions d'un malheur obstiné,
A maudire cent fois le jour où je suis né.

JARVIS.

Venez donc: chaque instant pour madame est une heure;
Songez...

BÉVERLEI.

Et tu dis qu'elle pleure?

JARVIS.

Elle se cachoit pour pleurer:
Des larmes s'échappoient à travers sa paupiere;
J'ai cru même tout bas l'entendre soupirer:
Vous n'avez pas un cœur de pierre;
Ah! si vous l'aviez vue...

BÉVERLEI.

Hélas! que je la plains,
Et que je m'abhorre moi-même!
Sa vertu méritoit de plus heureux destins.
Jarvis, de ma douleur extrême
Tu ne peux adoucir l'horreur;
Tu n'assoupiras point le remords dans mon cœur.
Abandonne ce misérable;
Va trouver ta maîtresse... Hélas! dans son malheur
On peut la consoler, elle n'est pas coupable!

JARVIS.

Mais vous-même venez.

BÉVERLEI.

Dis-moi la vérité:
Dans le monde, Jarvis, comment suis-je traité?

JARVIS.

On vous regarde comme un homme
Qui, dans un précipice en rêvant s'est jeté;
Le meilleur des humains (c'est ainsi qu'on vous nomme)
Est par-tout plaint et regretté.

BÉVERLEI.

Bon vieillard, je sais me connoître:
Dis plutôt, sans flatter ton maître,
Que par-tout on me nomme époux ingrat, cruel,
Frere sans amitié, pere sans naturel...
Va, dis-je, trouver ta maîtresse;
Je te suis.

JARVIS.

Eh! pourquoi différer d'un instant?
Son cœur est bien dans la détresse:
Elle a bien des chagrins, mon cher maître; et pourtant
Je jurerois que votre absence
De tous ses maux est le plus grand.

BÉVERLEI.

Tu peux de mon retour lui porter l'assurance.
A Stukéli je dois parler
Avant de me rendre auprès d'elle...
Mais modère pour moi ton zele:
Qu'ont mes malheurs et toi, Jarvis, à démêler?
Né dans ce que l'orgueil appelle la bassesse,
De l'honneur tu suivis la loi;
Et l'honneur rarement conduit à la richesse.
Les besoins vont bientôt assaillir ta vieillesse;
Ne mets pas la misere entre la tombe et toi...
Je vais chez Stukéli.

JARVIS, *voyant paroître Stukéli.*

Le voici.

BÉVERLEI.

Laisse-moi.

(*Jarvis s'éloigne.*)

SCENE III.

BEVERLEI STUKELI.

BÉVERLEI.

Eh bien! cher Stukéli, quelle ressource?

STUKÉLI.

Aucune,

Et je n'ai rien que d'affligeant
A vous annoncer.

BÉVERLEI.

Point d'argent?

STUKÉLI.

On veut des sûretés : en avez-vous quelqu'une?
Quant à moi, je n'ai rien qui puisse être engagé :
Vous avez épuisé ce que j'eus de fortune.

BÉVERLEI.

Oui, notre ruine est commune:
Dans l'abyme où j'étois plongé
Vous m'êtes venu tendre une main secourable;
Et moi, doublement misérable,
J'ai dans le même abyme entraîné mon ami;
Voilà de mes tourmens le plus insupportable.

STUKÉLI.

Montrez dans le malheur un cœur plus affermi;

Appelons, croyez-moi, le courage à notre aide;
La plainte n'est point un remede.
Voyez s'il ne vous reste plus
Quelqu'un de ces bijoux brillans et superflus
Que notre vanité prend sur le nécessaire.

BÉVERLEI.

Infidele dépositaire,
J'ai perdu cette nuit les effets de ma sœur,
Il ne reste plus rien que la honte à son frere.

STUKÉLI.

Tant pis; car entre nous, je le dis sans humeur,
Je n'ai consulté que mon cœur,
Et j'ai plus fait pour vous que je ne pouvois faire.

BÉVERLEI.

Il est trop vrai!

STUKÉLI.

Riche dans son état,
Peut-être Jarvis...

BÉVERLEI.

Ah!

STUKÉLI.

A regret je le nomme;
Mais ce n'est pas le temps d'être si délicat.

BÉVERLEI.

Ce l'est toujours d'être honnête homme:
Moi dépouiller ce bon vieillard!

STUKÉLI.

Adieu donc.

BÉVERLEI.

Quel brusque départ!

STUKÉLI.

Je ne veux pas du moins dans ce malheur extrême,
Qu'on puisse m'accuser de vous avoir séduit.
Leuson en fait courir le bruit :
Votre ami s'est pour vous sacrifié lui-même;
Des reproches en sont le fruit.

BÉVERLEI.

Eh! vous en fais-je aucun? C'est moi seul que j'accuse;
Nous périssons tous deux battus des mêmes flots.
Quant à Leuson, à ses propos,
Je lui ferai sentir à quel point il s'abuse.

STUKÉLI.

Fort bien... Mais pour tirer vous et moi d'embarras,
Il faudroit autre chose, et vous n'ignorez pas
Que plus d'un créancier peut d'un moment à l'autre
Faire d'une prison mon séjour et le vôtre.
Je n'en sortirois pas : pour vous j'ai tout vendu;
Non content d'épuiser ma bourse,
Effets, contrats, tout est fondu.
Vous du moins vous avez encore une ressource.

BÉVERLEI.

Nommez-la donc et prenez-la.

STUKÉLI.

Oh! je ne prétends point cela...
Votre femme... mais non, je prévois sa réponse,
Et trop mal-aisément une femme renonce
A ce qui sert à l'embellir.

BÉVERLEI.

Ses diamans... Cruel! je ne puis m'y résoudre;
Tombe plutôt sur moi la foudre!

Son époux jusque-là ne sauroit s'avilir :
La priver du seul bien qu'a respecté ma rage!
Non.

STUKÉLI.

La nécessité demande du courage.

BÉVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté.

STUKÉLI.

Je suis sûr qu'aujourd'hui la fortune volage
Tourneroit de notre côté :
J'ai des pressentimens dans l'ame
Dont je garantirois l'infaillibilité.

BÉVERLEI.

Je les éprouve aussi, le même espoir m'enflamme!
Je brûle de jouer : mais permets, Stukéli,
Que ton ami soit homme.

STUKÉLI.

Et que le tien périsse!
Mets ce que j'ai fait en oubli;
Laisse-moi dans le précipice :
Je ne presse plus un ingrat.
Qu'une femme, qui t'est si chere,
Conserve ses bijoux, en pare avec éclat
Et son orgueil, et sa misere...
Je ne vous dis plus rien.

BÉVERLEI.

Hélas!
Que vous connoissez mal cette épouse adorée!
Les bijoux dont elle fait cas
Ce sont mille vertus dont on la voit parée,

Et qui ne lui manqueront pas.
Son éclat naturel suffit à ses appas.
C'est pour plaire à moi seul qu'elle ornoit sa figure;
C'est pour ma vanité qu'elle avoit des bijoux;
Pour les besoins de son époux
Elle s'en priveroit sans peine et sans murmure.

STUKÉLI.

Non; de sentiment j'ai changé.
Mon amitié fut sans réserve:
Que dans une prison plongé,
Votre ami...

BÉVERLEI.

Le ciel m'en préserve!
Qu'un ami généreux, pour m'avoir assisté,
Dans une prison soit jeté!
Stukéli me croit donc sans honneur et sans ame?
Dans le désespoir où je suis,
Accablé sous le poids du malheur et du blâme,
Je n'acheterai point le bonheur à ce prix.

STUKÉLI.

Avec trop de chaleur...

BÉVERLEI.

Ah! sans être de glace
En a-t-on moins en pareil cas?
Non... Finissons de vains débats;
Je vois ce qu'il faut que je fasse:
Allez chez vous.

STUKÉLI.

Peut-être ai-je été trop pressant?

BÉVERLEI.

Moi, trop ingrat.

STUKÉLI.

Chez lui votre ami vous attend...
(*à part.*)
J'imagine un moyen qui hâtera l'affaire.
(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI.

Entrons.

HENRIETTE, *sortant de la maison.*

C'est vous enfin, mon frere...
O mon Dieu! comme vous voilà!
Qu'en voyant ce changement-là
Ma pauvre sœur aura de peine!

BÉVERLEI.

Que fait-elle?

HENRIETTE.

Elle goûte un moment de repos;
Ses yeux se sont fermés, las d'une attente vaine.
Tandis que le sommeil a suspendu ses maux,
Mon frere, trouvez bon que je vous redemande
Les effets qu'en vos mains...

BÉVERLEI.

L'impatience est grande...
Quoi donc, ma sœur, votre Leuson

A-t-il sur ce sujet formé quelque soupçon?
A d'étranges discours on dit qu'il se hasarde;
Ose-t-il...

HENRIETTE.

Sur ce point, mon frere, il n'ose rien.
C'est moi jusqu'à présent qu'uniquement regarde
Le soin de gouverner mon bien;
Et mon dessein n'est plus qu'il reste sous la garde
D'un homme qui si mal a conservé le sien.

BÉVERLEI.

Avez-vous quelque inquiétude?

HENRIETTE.

Rendez-moi mes effets pour la faire cesser,
Ou bien s'ils sont perdus daignez me l'annoncer.
Le coup pourra m'en être rude;
Mais j'ai tant souffert pour ma sœur,
Pour son fils, que de la douleur
Vous m'avez fait une habitude.
Mon mal sera pour moi plus léger que le leur...
Maudite passion!...

BÉVERLEI.

Epargnez-moi le reste.

HENRIETTE.

Sa maison fut un paradis;
Deux anges l'habitoient, son épouse et son fils;
La candeur ingénue et la beauté modeste
Lui prodiguoient leur doux souris;
Et, lassé d'être heureux, de ce séjour céleste
Il s'est précipité dans l'abyme funeste
De la misere et du mépris.

BÉVERLEI.

Cruelle! vous me percez l'ame.

HENRIETTE.

Si le mal sur vous seul tomboit comme le blâme...

BÉVERLEI.

Un frere de sa sœur attendoit plus d'égard :
Choisissez des couleurs moins dures;
Vos reproches viennent trop tard;
Sans pouvoir les guérir vous ouvrez mes blessures :
De vos effets demain nous parlerons, ma sœur;
Souffrez qu'aujourd'hui je respire.

HENRIETTE.

Demain donc; jusque-là je forcerai mon cœur
A garder sur lui plus d'empire.
Il faut du ciel respecter le courroux;
Et sans murmure adorer sa justice :
Que ce soit cependant un frere qu'il choisisse
Pour nous faire sentir ses coups;
Que ce soit un pere, un époux...

BÉVERLEI.

Eh! ma sœur!

HENRIETTE.

C'en est fait; je garde le silence.

SCENE V.

BEVERLEI, MADAME BEVERLEI, HENRIETTE, TOMI.

MADAME BÉVERLEI.

Soyez le bien venu!... Vous voilà, mon ami!

BÉVERLEI.

Chere épouse!... j'ai fait une bien longue absence;
Je crains qu'en m'attendant vous n'ayez peu dormi.

MADAME BÉVERLEI.

Mon ami, laissons là ma peine et mes alarmes :
Je vous vois; tout est oublié.

BÉVERLEI, *à part.*

Tant de vertu, de tendresse et de charmes!
Que je me sens humilié!
Que de reproches à me faire!

TOMI.

Mon papa!

BÉVERLEI.

Venez dans mes bras...
(*il le baise.*)
Venez çà, cher enfant!... Plus sage que ton pere,
De tous les maux qu'il cause à son épouse, hélas!
Puisses-tu consoler ta malheureuse mere!

MADAME BÉVERLEI.

Malheureuse!... elle ne l'est pas,
Vous m'aimez.

TOMI, *à Béverlei.*

Mon papa...

BÉVERLEI.

Dites, mon fils?

TOMI.

O dame!
J'ai bien eu du chagrin.

BÉVERLEI.

Comment, petit ami?

TOMI.

C'est que maman tantôt elle pleuroit.

MADAME BÉVERLEI.

Tomi,
Paix!

BÉVERLEI.

Laissez-le dire, ma femme...
(*à Tomi.*)
Ensuite?

TOMI.

Dans ses bras j'ai couru tout d'abord,
Et puis, en me baisant, elle pleuroit plus fort;
Et moi, je me suis mis à pleurer tout comme elle.

HENRIETTE, *à part.*

Pauvre enfant!

BÉVERLEI, *à madame Béverlei.*

Que je sens vivement tout mon tort.

MADAME BÉVERLEI.

Pardonnez; votre absence à mon cœur est cruelle.

SCENE VI.

BEVERLEI, MADAME BEVERLEI, HENRIETTE, LEUSON, TOMI.

MADAME BÉVERLEI.

Voici monsieur Leuson, dont le zele et les soins
Ne se peuvent trop reconnoître.

BÉVERLEI.

Je lui suis obligé.

LEUSON.

Non; mais j'espere au moins
Que bientôt vous me pourrez l'être :
J'espere parvenir à démasquer le traître...

BÉVERLEI.

Qui s'est perdu pour moi par excès d'amitié.

LEUSON.

Dites que pour vous perdre il en prend l'apparence.
Quand vous saurez qu'il est le vil associé...

BÉVERLEI.

N'allez pas plus avant; qui l'outrage m'offense...
(*à madame Béverlei.*)
J'aurois, ma chere amie, à vous entretenir.

HENRIETTE.

Eh bien! nous vous laissons, mon frere.
(*à Leuson.*)
Venez, monsieur Leuson.

LEUSON, *à Béverlei.*

Un temps pourra venir
Que vous remercierez l'ami qui vous éclaire,
Et qui vous servira.

(*Henriette rentre avec Leuson et Tomi.*)

SCENE VII.

BEVERLEI, MADAME BEVERLEI.

BÉVERLEI.

J'ai peine à retenir
La colere qui me possede :

Un ami qui périt pour venir à mon aide,
Oser l'appeler traître, et l'oser devant moi!

MADAME BÉVERLEI.

Leuson vous aime et vous estime :
A de faux bruits sans doute il donne trop de foi;
Mais il faut excuser le zele qui l'anime.

BÉVERLEI.

Attaquer mon ami c'est s'attaquer à moi!...
Si vous saviez combien je lui suis redevable!
On connoît à l'épreuve un ami véritable;
Et si Stukéli ne l'est pas,
Il faut à l'amitié ne croire de la vie.

MADAME BÉVERLEI.

D'un voile si sacré masquer sa perfidie!
On n'a point le cœur assez bas :
Je pense comme vous.

BÉVERLEI.

Hélas! ma chere amie,
Que tout le monde ici n'a-t-il votre douceur!
De toutes les vertus vous êtes le modele :
J'ai beau déchirer votre cœur,
Je le trouve toujours indulgent et fidele...
Ah! j'ai détruit votre bonheur!

MADAME BÉVERLEI.

Il ne l'est point; sortez d'erreur :
J'ai tout quand je vous vois; et durant votre absence
Votre retour fait tous mes vœux.
Oubliez le passé comme un songe fâcheux,
Je me croirai dans l'abondance :
Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

BÉVERLEI.

Amie, hélas! trop généreuse!
Malgré moi du passé le cruel souvenir
Réfléchira son ombre affreuse
Sur les derniers momens de mon triste avenir...
Mais un autre chagrin en secret me dévore.

MADAME BÉVERLEI.

Parle, et dans ce cœur qui t'adore,
Cher époux, épanche ton cœur.

BÉVERLEI.

Cet ami que dans son honneur
Si lâchement on assassine...

MADAME BÉVERLEI.

Eh bien?

BÉVERLEI.

J'ai causé sa ruine.
Tout le bien qu'avoit Stukéli
Dans mon naufrage enseveli...
Des créanciers pressans, dont la poursuite vive
Ne lui laisse pour perspective
Que l'infâme séjour d'une horrible prison...
Tout cela dans mon cœur verse un mortel poison.
Mon amitié pour lui ne peut rester oisive.

MADAME BÉVERLEI.

J'espere...

BÉVERLEI.

Il faut agir, et non pas espérer.

MADAME BÉVERLEI.

Le fonds que sur Cadix nous avons à prétendre
Est très considérable, et va bientôt rentrer.

BÉVERLEI.

Mon ami ne peut pas attendre :
Dans l'amertume de son cœur
Il m'a reproché son malheur.

SCENE VIII.

BEVERLEI, MADAME BEVERLEI, UN INCONNU.

BÉVERLEI, *à l'inconnu.*

Que voulez-vous?

L'INCONNU, *lui présentant une lettre.*

C'est une lettre
Qu'entre vos mains, monsieur, on m'a dit de remettre.

(*Béverlei prend la lettre, et l'inconnu se retire.*)

SCENE IX.

BEVERLEI, MADAME BEVERLEI.

BÉVERLEI, *ouvrant la lettre.*

Elle est de Stukéli.

MADAME BÉVERLEI.

Que vous annonce-t-il?

BÉVERLEI, *lisant.*

« Venez me voir le plus promptement que vous « pourrez; c'est la seule marque d'amitié qu'actuelle- « ment je desire de vous. Depuis que je vous ai « quitté, j'ai pris la résolution d'abandonner l'An-

« gleterre. J'aime mieux me bannir de ma patrie que « de devoir ma liberté au moyen dont nous avons « parlé tantôt : ainsi n'en dites rien à madame Bé- « verlei, et hâtez-vous de venir recevoir les adieux « de votre ami ruiné.

STUKÉLI. »

Et ruiné par moi!... Je suivrai son exil.

MADAME BÉVERLEI.

Quoi!...

BÉVERLEI.

Sans le secourir souffrir qu'il se bannisse!
J'ai causé son malheur, je dois le partager...
(*à part.*)
O fureur de jouer! abominable vice!
(*à madame Béverlei.*)
Voilà tes fruits amers... Il faut le soulager,
Ou le suivre... Il n'est point de parti si funeste...

MADAME BÉVERLEI.

Je ne puis supporter l'état où je vous voi!
Il parle d'un moyen... Dissipez mon effroi,
En est-il quelqu'un qui nous reste?

BÉVERLEI.

C'est à moi de souffrir; je suis seul criminel...
Ce cœur n'est pas assez cruel
Pour vouloir en priver et mon fils et sa mere:
Votre beauté n'en a que faire;
Mais c'est l'unique bien qui vous soit demeuré.

MADAME BÉVERLEI.

Mes diamans?

BÉVERLEI.

J'ai honte...

MADAME BÉVERLEI.

Est-ce donc une affaire?
Mon ami, sois bien assuré
Que la paix de ton cœur par-dessus tout m'est chere;
Que jamais rien par moi n'y sera préféré.

BÉVERLEI.

Ta vertu me confond... Tu m'en vois pénétré...
Mais de quel poids affreux ta bonté me soulage!

MADAME BÉVERLEI.

Mais vous ne jouerez plus? Cela m'est bien promis?
C'est à quoi mon époux expressément s'engage?

BÉVERLEI.

Ah! c'est pour t'adorer désormais que je vis.

MADAME BÉVERLEI.

Venez; tout ce que j'ai va vous être remis.

BÉVERLEI.

De ton amour quel nouveau gage!...
Mais pour le meilleur des amis
Pouvois-je faire moins?

MADAME BÉVERLEI.

Pouviez-vous davantage?...
Puisse-t-il en sentir le prix!
Et puisse votre cœur ne s'être pas mépris!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STUKELI.

J'AI tout au mieux joué mon rôle:
Voilà les diamans perdus,
Et cent pieces sur sa parole.
Tandis que notre ami confus
Chez Vilson en vain se désole,
Allons près de sa femme employer tout mon art.
J'ai tantôt mis le trouble en son ame incertaine:
Frappons un coup plus fort. Il faut que tôt ou tard
Le dépit... le besoin... mon bonheur me l'amene.

SCENE II.

MADAME BEVERLEI, STUKELI.

MADAME BÉVERLEI.

Ah! monsieur, vous voilà? Mon mari vous a vu?
Vous nous restez?

STUKÉLI.

J'aurois voulu

Qu'il n'eût pas exigé, madame, un sacrifice...
J'ai pour l'en détourner fait tout ce que j'ai pu.

MADAME BÉVERLEI.

Oui, monsieur, je vous rends justice.
A fuir votre pays vous étiez résolu,
Je le sais.

STUKÉLI.

Quelquefois en blâmant son caprice,
D'un ami, malgré soi l'on se rend le complice.

MADAME BÉVERLEI.

Vous étiez dans la peine, il vous a secouru;
Et je ne vois rien là qu'à louer.

STUKÉLI, *à part.*

Pauvre femme!
Que je la plains!

MADAME BÉVERLEI.

Monsieur, que dites-vous?

STUKÉLI.

Madame...

MADAME BÉVERLEI.

Quelque chose en secret paroît vous agiter?

STUKÉLI.

Il est vrai.

MADAME BÉVERLEI.

Mon époux...

STUKÉLI.

Je n'y puis résister.

MADAME BÉVERLEI.

Monsieur, quel est donc ce mystere?

STUKÉLI, *à part.*

Son sort me fait compassion!

MADAME BÉVERLEI.

Quel sort?

STUKÉLI.

A votre époux vous ne pouvez rien taire ;
Et la moindre indiscrétion
Sûrement entre nous causeroit une affaire.

MADAME BÉVERLEI.

Ma prudence en ce cas est votre caution...
Quoi! vous balancez?

STUKÉLI.

Oui...contentez-vous d'apprendre
Que si vos diamans de vos mains sont sortis,
A quelque autre que moi vous devez vous en prendre;
Qu'ils ne m'ont point été remis.

MADAME BÉVERLEI.

O ciel! à ma surprise il n'en est point d'égale!
Eh! pour qui?

STUKÉLI.

Je ne sais... Il se répand des bruits...
Nous sommes dans un siecle... on a vû des maris...

MADAME BÉVERLEI.

Eh bien! monsieur?

STUKÉLI.

Souvent une indigne rivale...

MADAME BÉVERLEI.

Achevez donc.

STUKÉLI.

Qu'il soit épris

D'un de ces vils objets de luxe et de scandale
A qui nous prodiguons l'argent et le mépris,
La chose paroît impossible
Alors qu'on vous connoît.

MADAME BÉVERLEI.

Vous le croyez pourtant ?
Je le vois.

STUKÉLI.

Vous avez une ame si sensible :
Je sens trop en vous éclairant,
De quel horrible coup elle seroit frappée!

MADAME BÉVERLEI.

Ce coup... Il est porté : vous déchirez mon cœur...
(*à part.*)
Béverlei, tu m'aurois trompée!
J'ai pu supporter tout, hors cet affreux malheur!
Riche de ton amour, au sein de la misere
Tu tenois lieu de tout à ce cœur éperdu...
Un autre objet a su lui plaire :
Ah! de ce seul instant, hélas! j'ai tout perdu!

STUKÉLI, *à part.*

Mon projet réussit.

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Trop certain que je l'aime,
Il en prend droit de m'outrager :
L'ingrat de mes bontés s'arme contre moi-même;
Il sait trop que de lui je ne puis me venger...
(*à Stukéli.*)
Non, je ne puis penser qu'à ce point il m'offense...
Un faux rapport vous a déçu.

STUKÉLI.

L'amitié m'imposoit silence:
Il faut parler. Je sers la beauté, la vertu...
De son secret lui-même il m'a fait confidence.

MADAME BÉVERLEI.

Ainsi de votre ami trompant la confiance,
Près de sa femme, ici, vous venez l'accuser?

STUKÉLI.

Madame...

MADAME BÉVERLEI.

C'est assez : tu ne peux m'abuser.
Je vois trop que Leuson t'avoit bien su connoître.
Oui, puisque Béverlei voulut t'ouvrir son cœur,
Qu'il te crut son ami, que tu prétendis l'être,
S'il n'est d'un imposteur, ton rapport est d'un traître.
Choisis d'être perfide, ou calomniateur...
Je te crois tous les deux. Va, de ta bouche impure
Ne viens plus en ces lieux distiller le poison...
Mais tremble!... de ton imposture
Béverlei me fera raison.

STUKÉLI.

L'effet peut suivre la menace,
Madame; en des combats vous pouvez l'engager;
Ce n'est pas pour moi seul que sera le danger.

MADAME BÉVERLEI.

Lâche! tu n'oserois le regarder en face...
Mais ton sang souilleroit ses mains;
Je lui cacherai ton audace.
Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains.

STUKÉLI, *à part, en s'en allant.*

Cette fierté peut se confondre;
Et c'est en me vengeant que je dois lui répondre.

SCENE III.

MADAME BÉVERLEI.

De ses artifices trompeurs
Je reconnois le piege, et pourtant je soupire!
Avec peine mon sein respire,
Et mes yeux se couvrent de pleurs!...
Béverlei! Béverlei!

SCENE IV.

MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Je vous vois tout en larmes;
Toujours de nouvelles douleurs,
Toujours de nouvelles alarmes.
Je vous l'ai déja dit, ma sœur,
Vous gâtez votre époux à force de douceur...
Vous ne m'écoutez pas?

MADAME BÉVERLEI.

Ma sœur, je le confesse,
Je suis toute troublée.

HENRIETTE.

Eh! quel trouble vous presse?

Il aura joué? Deviez-vous,
Ma sœur, lui donner vos bijoux?
Si facilement, je vous prie,
Les lui falloit-il accorder?
Avant de les avoir il auroit eu ma vie.

MADAME BÉVERLEI.

Il n'avoit qu'à la demander,
Il auroit eu la mienne.

HENRIETTE.

O ciel! quelle foiblesse!
Mérite-t-il cette tendresse?

MADAME BÉVERLEI.

Si long-temps il fit mon bonheur!
Si long-temps tous les deux nous ne fîmes qu'une ame!
(*vivement.*)
Que fut-il? un ingrat!... Il ne l'est pas, ma sœur.
Je sacrifierois tout pour lui prouver ma flamme;
C'est un plaisir pour moi qui ne vaut aucun bien.
Adieu... Quelques instans je veux être à moi-même;
Et je vois que Leuson cherche votre entretien.
Il vous apprendra comme on aime.
(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE V.

LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ne laissons point seule ma sœur;
Venez.

LEUSON.

Daignez, belle Henriette,
D'un entretien d'abord m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air sérieux m'inquiete :
De quoi s'agit-il donc?

LEUSON.

D'un fait
Que de savoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtez-vous donc.

LEUSON.

C'est un secret
Que, pour une raison très forte,
Je ne puis révéler qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh bien! expliquez-les; voyons.

LEUSON.

La premiere, c'est de m'apprendre
Si votre cœur, pour moi changé,
Ne desireroit pas de se voir dégagé;
Et si par vos délais je ne dois pas comprendre...

HENRIETTE.

Prenez garde, monsieur Leuson :
Qui de mon changement peut former le soupçon,
A ce changement doit s'attendre;
Et quand vous doutez de ma foi...

LEUSON.

Non; je ne doute que de moi.
On connoît mal d'abord l'humeur, le caractere,

Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour;
Ses défauts sont cachés sous le desir de plaire.
Je crains que par le temps les miens produits au jour...

HENRIETTE.

Monsieur, répondez, je vous prie;
Répondez en homme d'honneur:
Dites si dans le fond du cœur
Vous ne desirez pas que le mien se délie.

LEUSON.

Ah! le ciel m'est témoin qu'il y va de ma vie;
Au bonheur d'être à vous mes jours sont attachés.

HENRIETTE.

Sachez donc de mon cœur les sentimens cachés:
Il n'est plus le même.

LEUSON.

Ah! cruelle!

HENRIETTE.

Ecoutez jusqu'au bout.

LEUSON.

Parlez, mademoiselle.

HENRIETTE.

En vous connoissant mieux, Leuson,
Ce qui fut un penchant est devenu raison;
Et sur moi l'un et l'autre ont pris tant de puissance,
Que, fussiez-vous dans l'indigence,
Avec vous je préférerois
La plus simple cabane au plus riche palais.

LEUSON.

Adorable Henriette!... Eh bien donc! je demande
(C'est mon autre condition)

Que d'une si chere union
Le jour fixé par vous...

HENRIETTE.

Ah! souffrez que j'attende.

LEUSON.

Je n'attends plus : non; il faut que demain
De tous vos délais soit le terme;
J'en veux votre parole, Henriette, ou mon sein
Garde le secret qu'il renferme.

HENRIETTE.

Vous êtes trop pressant.

LEUSON.

Vous balancez en vain;
Et, si je vous suis cher, toute excuse est frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole?

HENRIETTE.

Elle est à vous... Votre secret?

LEUSON.

Toute votre fortune...

HENRIETTE.

Eh bien?

LEUSON.

Elle est perdue.

HENRIETTE.

O ciel!... je reste confondue.
Perdue!... Et Leuson qui le sait...
Vous avez surpris ma promesse :

De votre procédé j'admire la noblesse;
Mais...

LEUSON.

J'ai votre parole... Eh quoi!
Voilà que vous rêvez, Henriette, et je voi
Des pleurs au même instant mouiller votre paupiere.

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon ame toute entiere :
Quelque beau procédé que vous me fassiez voir,
Peut-être vous m'allez accuser d'être fiere;
Mais je crains de vous trop devoir.
Oui, Leuson, si j'ai tort, ce tort est excusable:
Notre fortune étoit semblable,
Et l'hymen, nous liant de ses nœuds les plus doux,
Laissoit tout égal entre nous;
Mais pour dot aujourd'hui vous porter l'indigence,
N'est-ce pas jusques au tombeau
Envers vous d'une dette immense
M'imposer le rude fardeau?
N'est-ce pas....

LEUSON.

Quelle erreur! Eh quoi! belle Henriette,
Entre deux cœurs qui ne font qu'un
Peut-il subsister quelque dette?
Est-il quelque fardeau qui ne soit pas commun?
Craint-on d'être obligé par un autre soi-même?
Tout est acquitté quand on s'aime.

HENRIETTE.

Que tout le soit donc entre nous.
L'orgueil voudroit en vain se soulever encore,

Henriette consent à tenir tout de vous:
Voici ma main, Leuson.

LEUSON.

Qu'en un moment si doux
Je baise mille fois cette main que j'adore.

HENRIETTE.

Mais de mon bien perdu quel est votre garant?

LEUSON.

Un homme qui me doit quelque reconnoissance,
Bates, de Stukéli le principal agent:
Il m'en a fait la confidence;
Et sans doute en le ménageant
Je parviendrai bientôt à mettre en évidence
La manœuvre du scélérat
Dont Béverlei fait tant d'état.

HENRIETTE.

Plût au ciel!

LEUSON.

Je vous laisse... Adieu, belle Henriette.
Tenez à Béverlei notre affaire secrete:
Prévenu trop long-temps en faveur d'un pervers,
J'espere que demain ses yeux seront ouverts.
(*Il s'en va.*)

SCENE VI.

HENRIETTE.

De sentimens quelle délicatesse,
Et quel généreux procédé!

Qu'il mérite bien ma tendresse!...
Mais mon frere! à quel point le jeu l'a dégradé!...
Ah! pour toi, chere sœur, quelle douleur cruelle
Quand cette fatale nouvelle
Viendra frapper encor ton cœur déja brisé!
Ce coup accableroit son courage épuisé:
Il faut la lui cacher et me résoudre à feindre.
Mais voici Béverlei... tâchons de nous contraindre...
Que cet effort coûte à mon cœur!

SCENE VII.

BEVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI.

Ah! vous voilà, ma chere sœur.
De moi depuis long-temps vous avez à vous plaindre:
Le vil amour du jeu me sut trop égarer;
J'oubliai vous, mon fils, et ma femme, et moi-même;
Mais, malgré tous ses torts, votre frere vous aime;
Il vous aima toujours, et veut tout réparer.

HENRIETTE.

Qu'annonce ce transport? Un retour de fortune?
Cette vicissitude aux joueurs est commune;
Mais...

BÉVERLEI.

Je ne le suis plus... Non, j'abhorre le jeu;
De le fuir à jamais devant vous je fais vœu.

HENRIETTE.

Pour la millieme fois.

BÉVERLEI.

Où votre sœur est-elle?
Je lui viens annoncer une grande nouvelle.

HENRIETTE.

Vous la voyez.

SCENE VIII.

BEVERLEI, MADAME BEVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI.

Ma femme, embrassez votre époux,
Et sachez le bonheur que le Ciel nous envoie.

MADAME BÉVERLEI.

Il sait les vœux que je lui fais pour vous...
Mais quel est donc ce grand sujet de joie?

BÉVERLEI.

Nos fonds sont arrivés : le bon monsieur Johnson,
Homme d'honneur et banquier de renom,
Vient de m'en faire la remise...
(*tirant un porte-feuille de sa poche.*)
J'ai dans ce porte-feuille, en billets différens,
Une somme qui monte à trois cent mille francs:
Le Ciel a béni l'entreprise,
Et nous avons au moins décuplé notre mise.
(*il remet son porte-feuille dans sa poche.*

MADAME BÉVERLEI.

Mon cœur en est charmé moins pour moi que pour vous.
J'espere désormais que votre ame guérie,

Jouissant d'un destin plus doux,
Abjurera du jeu la triste frénésie;
Que vous me rendrez mon époux.

BÉVERLEI.

Oui, j'abjure à vos pieds cette fureur honteuse
Qui de mon fils, qui de ma sœur,
Qui d'une épouse vertueuse
A fait trop long-temps le malheur.
Autant qu'à vous, ma femme, elle m'est odieuse;
Et je prends le Ciel à témoin
Que je ne veux avoir désormais d'autre soin
Que d'élever mon fils et de vous rendre heureuse.

MADAME BÉVERLEI.

C'est de votre bonheur que dépend tout le mien.

BÉVERLEI.

Savez-vous mon projet? Cet antique héritage,
Par mes peres transmis jusqu'à moi d'âge en âge,
Que j'ai vendu presque pour rien,
Je prétends y rentrer : là, je veux vivre en sage;
Aux fureurs du sort échappé,
Las d'en éprouver les secousses,
Dans le sein des passions douces
Mon cœur reposera de vous seule occupé.

MADAME BÉVERLEI.

Ah! mon ami!

HENRIETTE.

Fort bien. Du mal qui vous possede,
Mon frere, ainsi que de l'amour,
La fuite est l'unique remede.

BÉVERLEI.

Oh! j'en suis guéri sans retour.
Tant que mon ame en fut atteinte,
De convulsions agité,
Entre l'espérance et la crainte
Je traînai de mes jours le tissu détesté...
J'ai cent fois été près d'attenter à ma vie.

MADAME BÉVERLEI.

Vous me faites frémir!

BÉVERLEI.

Le Ciel, ma chere amie,
Pour prix de vos vertus vient d'exaucer vos vœux.
Permettez cependant qu'un moment je vous quitte.
D'une dette pressante il faut que je m'acquitte :
Le retard seroit dangereux;
Ma personne en répond... Mais bientôt...

MADAME BÉVERLEI.

Avec peine
Je vous laisse aller.

BÉVERLEI.

A l'instant
Je reviens.

MADAME BÉVERLEI.

Mon ami, sur un point important
Il faut que je vous entretienne,
Et vous ne pouvez trop presser votre retour.

BÉVERLEI.

Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

MADAME BÉVERLEI.

Allez donc... pendant votre absence

Nous préparerons tout pour fêter ce grand jour.
(*Elle rentre chez elle avec Henriette.*)

SCENE IX.

BEVERLEI, STUKELI.

BÉVERLEI.

Te voilà, Stukéli : sais-tu que la fortune...

STUKÉLI.

Oui ; Johnson m'a tout dit : je vous fais compliment.

BÉVERLEI.

Ton amitié pour moi se montra peu commune;
Tu verras si la mienne aujourd'hui se dément.
Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,
Et satisfaire Jame, ainsi que Mackinson.

STUKÉLI.

Fort bien! ils sont tous deux à présent chez Vilson.
La partie est considérable;
Des flots d'or roulent sur la table.
Avec quelque bonheur on feroit un beau gain...
Mais je les ai laissés tous deux en mauvais train,
Jouant d'un malheur effroyable :
Tu viendras à propos leur prêter du secours.

BÉVERLEI.

Dans cette maison infernale
Je voudrois, s'il se peut, ne rentrer de mes jours;
Elle me fut toujours fatale.

STUKÉLI.

Je t'approuve très fort de ne point aller là;

On n'y joua jamais une partie égale...
C'est sur un tapis vert le Pérou qui s'étale;
Tu serois tenté.

BÉVERLEI.

Point.

STUKÉLI.

Je doute de cela.
La fortune, il est vrai, n'est pas toujours cruelle:
Tu parois en grace avec elle;
Avec discrétion on pourroit la tâter...
Ce n'est point mon avis.

BÉVERLEI.

Oh! sois en assurance...
Cependant on peut m'arrêter:
Tu sais que Mackinson a contre moi sentence?

STUKÉLI.

Je l'avoue; et quelqu'un m'a dit en confidence
Qu'il vouloit dès ce soir la faire exécuter.

BÉVERLEI.

Eh bien! cette raison décide...
Mais n'appréhende rien: je te réponds de moi.

STUKÉLI.

Tu n'iras pas si tu m'en croi:
Leuson viendroit encor me traiter de perfide...
Il ne parle pas mieux de toi...
(*en appuyant.*)
Il dit par-tout avec menace
Que du bien de ta sœur tu lui feras raison.

BÉVERLEI.

Laissons là ce monsieur Leuson;

On peut rabattre son audace...
Allons m'acquitter chez Vilson...
(*il tire son porte-feuille.*)
Mais, pour plus de précaution,
Tiens, garde ces billets.

STUKÉLI.

Qui, moi? Que je les prenne?
Tu connois le foible que j'ai :
Je te crois aujourd'hui dans une heureuse veine;
Tu voudras les ravoir, et moi je céderai....
N'y va pas, Béverlei; permets que je t'arrête.

BÉVERLEI.

Me crois-tu donc si foible, et que sur un tapis
Un peu d'or me tourne la tête;
Que mes yeux en soient éblouis?

STUKÉLI.

Un peu d'or? Des monceaux!

BÉVERLEI.

Beaucoup ou peu, qu'importe?

STUKÉLI.

On pourroit regagner tout ce que tu perdis...
Mais ne nous y fions que de la bonne sorte.

BÉVERLEI.

Non, je ne jouerai plus; c'est un parti bien pris.
Mais puisqu'enfin tu crois cette épreuve si forte,
N'entrons pas; demandons Mackinson à la porte.
Stukéli prend le porte-feuille, et il s'en va avec Béverlei.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

BEVERLEI, STUKELI.

STUKÉLI.

Que parlez-vous, ô ciel! de fer et de poison?

BÉVERLEI.

Mon sort est-il assez funeste!
J'ai tout perdu; rien ne me reste
Que l'affreux désespoir qui trouble ma raison!
Ma fureur va jusqu'au délire!

STUKÉLI.

Falloit-il entrer chez Vilson?
Si mes conseils sur vous avoient eu quelque empire,
Votre ami...

BÉVERLEI.

Mon ami!... Barbare! à toi ce nom?
Tu n'es qu'une horrible furie
Qui de son souffle impur empoisonna ma vie,
Un monstre par l'enfer contre moi déchaîné!
Sans cette amitié détestable

Seroit-il un mortel plus que moi fortuné?
En est-il un plus misérable?
Heureux pere, heureux frere, et moins époux qu'amant,
Manquoit-il à mes vœux quelque bien desirable?
Mais d'un fatal égarement
Réveillant dans mon cœur la semence endormie,
Tu lui fournis de l'aliment,
Et fis d'une étincelle un affreux incendie.
Tout a péri, mes biens, mon honneur et ma vie :
Voilà ce qu'a produit ta funeste amitié!

STUKÉLI.

J'excuse le malheur : votre injustice extrême
Excite mon courroux bien moins que ma pitié.
Mais avez-vous donc oublié
Que sûr, disiez-vous, de vous-même,
Prêt d'entrer chez Vilson, je vous ai supplié...

BÉVERLEI.

Tu brûlois de m'y voir... Oui, j'ai vu l'artifice,
Et qu'en montrant le précipice
Tu savois inspirer la fureur d'y courir...
Mais mon cœur étoit ton complice,
Et cherchoit lui-même à périr...
Mais, réponds-moi, pourquoi me rendre
Les effets qu'en dépôt j'avois mis dans tes mains?

STUKÉLI.

Vous savez que pour m'en défendre
Tous mes efforts ont été vains;
Vous avez voulu les reprendre.

BÉVERLEI.

Traître! donne-t-on du poison

Au furieux qui le demande?

STUKÉLI.

J'ai vu dans le malheur James et Mackinson;
J'espérois...

BÉVERLEI.

J'ai contre eux un violent soupçon.
De scélérats c'est une bande
Dont la caverne est chez Vilson...
Ma perte n'est pas naturelle.

STUKÉLI.

On les dit cependant d'un honneur éprouvé;
Et par moi l'un et l'autre en jouant observé
M'a paru loyal et fidele.

BÉVERLEI.

Mais toi-même, l'es-tu?

STUKÉLI.

Béverlei!...

BÉVERLEI.

Je ne sais...
Il me prend contre toi des mouvemens de rage!

STUKÉLI.

Me croyez-vous donc lâche assez?...
Supportez le malheur avec plus de courage.

BÉVERLEI.

Du courage... La mort! Mais, ma femme! mon fils!
(*Il le saisit au collet.*)
Traître! tu m'as plongé dans l'abyme où je suis;
Il faut m'en tirer, ou sur l'heure...
Je ne me connois plus... Pardonne!... Tu me fuis?

STUKÉLI.

Je quitte un ingrat.

BÉVERLEI.

Ah! demeure.

STUKÉLI.

Pour me voir accablé de reproches sanglans?

BÉVERLEI.

Ah! dans mes transports violens
Puis-je savoir si je t'outrage?
Sais-je ce que je dis? Suis-je maître de moi?...
Non... Crains tout en effet... dans un moment de rage
Je puis te poignarder, et moi-même après toi.
(*Il lui fait signe de s'en aller, avec un geste furieux.*)

SCENE II.

BEVERLEI.

Où porté-je mes pas?... Ciel! dans quel antre sombre
D'une ame bourrelée ensevelir l'horreur?
C'est en vain que la nuit me couvre de son ombre,
On n'échappe point à son cœur:
Nuit, tu ne peux cacher un coupable à lui-même!
O désespoir! ô honte extrême!
Quoi! de mon repentir ce jour même est témoin;
Celle qui lâchement à ma rage immolée
Apprit sans murmurer à souffrir le besoin,
Ma femme est par moi consolée;
Son bonheur désormais doit faire tout mon soin;

Loin de Londre et du jeu, qu'à jamais je déteste,
Je lui peins le séjour céleste...
L'enfer, hélas! n'étoit pas loin.
C'en est fait, à ses yeux je ne veux plus paroître.
Ma mort...

SCENE III.

BEVERLEI, LEUSON.

BÉVERLEI.

Mais quelqu'un vient... Je crois le reconnoître...
Oui, c'est lui-même; c'est Leuson.
On dit que ses propos respirent la menace,
Que du bien de ma sœur il veut avoir raison:
Je prétends que lui-même ici me satisfasse.

LEUSON, *à part.*

Quelqu'un a prononcé mon nom...
(*à Béverlei qu'il reconnoît.*)
Béverlei!... Mon ami, la rencontre est heureuse!
J'ai travaillé pour vous.

BÉVERLEI.

Sans m'être prié:
C'est avoir l'ame généreuse.
Qui vous chargeoit, monsieur, de ce soin?

LEUSON.

L'amitié.
J'espere en tout son jour faire bientôt paroître
Le mortel le plus noir, et l'ami le plus traître...
Ce que j'ai découvert doit le faire trembler.

BÉVERLEI.

J'en connois un déja qui doit trembler lui-même.

LEUSON.

De qui prétendez-vous parler?
Quel est-il?

BÉVERLEI.

Moi présent, il proteste qu'il m'aime,
Et loin de moi sa bouche ose me diffamer.

LEUSON.

Cette énigme...

BÉVERLEI.

Je vais clairement m'exprimer.
J'ai, si l'on vous en croit, perdu par ma folie
Tout le bien que ma sœur vous devoit apporter:
Voilà dans tous les lieux ce que Leuson publie;
Qu'il ose en ma présence ici le répéter!

LEUSON.

Béverlei, la hauteur et le ton de menace
Ont causé bien des maux qu'on eût pu prévenir;
Et peut-être un autre à ma place...
Mais je saurai me contenir.
Je ne dis jamais rien qu'en face
Je ne sois prêt à soutenir:
Des discours qu'on me fait tenir
Nommez le délateur, et de sa vile audace
Cette main saura le punir.

BÉVERLEI.

Je sais ce qu'il faut que je pense;
Et ce n'est là qu'un vain recours
Pour échapper à ma vengeance.

LEUSON.

O ciel! quel étrange discours!
Béverlei me tient ce langage!
Mais nous nous sommes vûs dans le champ de l'honneur;
Il sait bien qu'aisément on ne me fait pas peur.

BÉVERLEI.

Je ne sais rien que mon outrage;
Et, sans discourir davantage,
Défendez vos jours.

(*il tire son épée.*)

LEUSON.

Frappe, ingrat!
Suis la fureur qui te domine;
Ta folle confiance en un vil scélérat
De tout ce qui t'est cher a causé la ruine;
Il te reste un ami... que ta main l'assassine!

BÉVERLEI.

J'ai ruiné mon fils, et ma femme et ma sœur:
De malédictions qu'elles chargent ma tête;
Je les accomplirai; ma main est toute prête:
Mais toi, quel droit as-tu de noircir mon honneur?
Tu te dis mon ami, barbare! si c'est l'être,
Ah! sois-le donc encore en me perçant le cœur!
Tu me vois à ce trait prêt à te reconnoître.

LEUSON.

Remets ce fer... Je vois qu'un traître
A contre ton ami sourdement manœuvré:
Je crois même entrevoir le but qu'il se propose.

BÉVERLEI.

Eh! par quelle raison juger qu'il m'en impose?

LEUSON.

Il sait que je l'ai pénétré :
En t'armant contre moi le lâche fourbe espere
De l'un des deux au moins par l'autre se défaire;
Mais son espoir sera trahi.
Tu ne verseras point le sang de ton ami;
Ma main du sang du mien ne sera point trempée.
Remets, te dis-je, cette épée...
Adieu : rentre chez toi. Demain, moins prévenu,
Béverlei rougira de m'avoir mal connu.
(*Il s'éloigne.*)

SCENE IV.

BEVERLEI.

Ce sang-froid de Leuson n'est pas celui d'un lâche;
Dans l'occasion je l'ai vu;
Sa valeur fut toujours sans tache...
Stukéli m'auroit-il déçu?...

SCENE V.

BEVERLEI, JARVIS.

(*Jarvis s'approche lentement de Béverlei qu'il cherche à reconnoître.*)

BÉVERLEI, *à part.*

Que m'importe, après tout? Tiens-je encore à la vie?...

Dans le fond de mon cœur je sens mille bourreaux...
D'un coup terminons tous mes maux ;
Il faut qu'avec ce fer elle me soit ravie...
Qui s'avance vers moi? Parle; est-ce un assassin?
Si tu l'es, viens, suis-moi; ma main
Plus que la tienne encore est de sang altérée,
Et plus que toi je porte dans mon sein
Une rage désespérée.

JARVIS.

Mon cher maître, daignez...

BÉVERLEI.

Ah! bonhomme, c'est toi.
Que fais-tu si tard dans la rue?
Tu devrois être au lit.

JARVIS.

Monsieur, pardonnez-moi...
(*voyant l'épée nue.*)
Vous-même... Ciel!

BÉVERLEI.

Quoi donc?

JARVIS.

Votre épée... Elle est nue...
Auriez-vous... Ah! monsieur, vous me glacez d'effroi!

BÉVERLEI, *à part.*

Oui, de quelque côté que je tourne la vue,
La misere, l'opprobre est par-tout sur mes pas :
Ce n'est que par un prompt trépas...

JARVIS, *l'interrompant.*
(*à part.*)

Monsieur!... De sa douleur, l'ame tout occupée,

Il se parle à lui-même, et ne m'écoute pas...
(*à Béverlei.*)
O mon maître!

BÉVERLEI.

Qui parle?

JARVIS.

Hélas!
C'est le pauvre Jarvis... Donnez-moi cette épée;
Monsieur, au nom de Dieu, donnez-la moi; je crains...

BÉVERLEI, *lui donnant son épée.*

Oui, prends-la; prends ce fer... ôte-le de mes mains:
Peut-être en ce moment c'est le Ciel qui t'envoie.

JARVIS.

Ah! monsieur, quelle est donc ma joie!
Et que Jarvis se tient heureux!

BÉVERLEI.

Puisses-tu toujours l'être, ô vieillard vertueux!...
Mais ne reste pas davantage:
De mes malheurs, Jarvis, crains la contagion;
La ruine, l'horreur, la malédiction,
De tout ce qui m'approche est le cruel partage.
Rentre, bon vieillard; couche-toi.
Va trouver le repos... qui n'est plus fait pour moi!

JARVIS.

Permettez que chez vous, monsieur, je vous ramene.

BÉVERLEI.

Non... jamais.

JARVIS.

Songez-vous quelle cruelle peine,
Madame... Pardonnez: vous voulez donc sa mort?

BÉVERLEI.

Pour elle et pour mon fils de tous les maux le pire
C'est peut-être de vivre... Oui, dans leur triste sort
Ils passeront, hélas! leurs jours à me maudire.
Laisse-moi... De la nuit je chéris la noirceur;
Je voudrois en pouvoir redoubler les ténebres.
Dans le fond de mon ame une plus grande horreur...
N'entends-je pas des cris funebres?

JARVIS.

Tout garde le silence.

BÉVERLEI, *à part.*

O remords! ô fureur!
(*à Jarvis.*)
Va-t'en... Couché sur cette pierre,
Je passerai la nuit à dévorer mon cœur...
Eh! puissé-je jamais ne revoir la lumiere!
(*il s'étend sur les pierres.*)

JARVIS, *se jetant à ses genoux.*

Ah! mon cher maître, à vos genoux
Votre vieux serviteur en larmes vous conjure...
Au nom de Dieu relevez-vous...
Vous n'avez point une ame dure;
Madame est dans les pleurs...

SCENE VI.

MADAME BEVERLEI, *sortant de chez elle avec une petite lanterne à la main*, BEVERLEI, *couché sur les pierres*, JARVIS, *à ses genoux.*

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

Jarvis ne revient pas...
Je ne puis soutenir une plus longue attente.
Un trouble affreux m'agite... O ciel! conduis mes pas;
Guide ma démarche tremblante!

BÉVERLEI, *à Jarvis en se relevant à moitié.*

Tu m'importunes, bon vieillard.

JARVIS.

Votre pere, monsieur, me montroit plus d'égard;
Et vous-même, dans votre enfance...
(*apercevant dans l'éloignement madame Béverlei, sans la reconnoître.*)
Mais je vois que vers nous une clarté s'avance.
Prenez garde... Quelqu'un...

MADAME BÉVERLEI, *à part.*

J'entends sa voix, je croi...
Oui, c'est lui... C'est Jarvis... Que mon ame est émue!...
(*reconnoissant Béverlei.*)
Je frémis... Approchons... Ciel! qu'est-ce que je voi?

JARVIS, *à Béverlei.*

C'est madame.

BÉVERLEI, *à part.*

Ma femme!... O terre, engloutis-moi!

MADAME BÉVERLEI, *à son mari, en se précipitant sur lui.*

Mon ami!... je me meurs!... ce spectacle me tue.
Cruel! vous détournez la vue,
Vous fuyez mes regards!... Mon cœur se sent glacer!...
Parlez-moi... Vous voyez qu'à peine je respire...
Ah! par pitié, faites cesser
Tout le trouble et l'effroi que ce moment m'inspire!

BÉVERLEI.

Je vais plutôt les redoubler.
Frémissez... Je n'ai rien que d'affreux à vous dire:
De malédictions vous m'allez accabler.

MADAME BÉVERLEI.

Ah! mon cœur en est incapable;
Il n'apprendra jamais qu'à bénir mon époux.

BÉVERLEI.

Cet époux est un misérable,
Qui ne doit être vu par vous
Que comme un monstre détestable.
Ce jour a fixé notre sort:
La misere, les pleurs, voilà votre partage;
C'est celui de mon fils... Et le mien, c'est la mort.

MADAME BÉVERLEI.

Quoi donc?

BÉVERLEI.

Tout est perdu: le désespoir, la rage,
Voilà tout ce qui m'est resté.
Maudissez votre époux; il l'a bien mérité.

MADAME BÉVERLEI.

Exauce mes vœux et mes larmes,

Ciel! d'un œil de bonté regarde sa douleur;
De son front obscurci dissipe les alarmes;
Ramene la paix dans son cœur!
Si l'infortune et la misere
Doivent tomber sur l'un des deux,
Epuise sur moi ta colere,
Et que Béverlei soit heureux!

BEVERLEI.

Eh! c'est ainsi que me maudit ta bouche!
O d'un indigne époux vertueuse moitié,
Combien tant de bonté me confond et me touche!

MADAME BÉVERLEI.

Laisse donc la tendre pitié
Adoucir dans ton cœur le désespoir farouche.
Eh! pourquoi succomber au poids de tes douleurs?
Tout n'a point, mon ami, péri dans ton naufrage;
Mon partage n'est point la misere et les pleurs.

BÉVERLEI.

Que nous reste-til?

MADAME BÉVERLEI.

Le courage
Et le travail... Tu sais que toujours quelque ouvrage
Dans ton absence occupoit mes momens?
Je trompois la longueur du temps...
Ah! crois-moi, c'est du sein de l'indigence même
Que naîtra mon plus doux plaisir:
Je n'ai fait jusqu'ici qu'amuser mon loisir;
Je ferai vivre ce que j'aime.

BÉVERLEI.

Ta vertu peut tout adoucir:

Mon désespoir cede à ses charmes;
Je me jette en ton sein, que je baigne de larmes...
O chere et tendre épouse! Et tu ne me hais pas?

MADAME BÉVERLEI.

Je t'aime, et je te plains... Hélas!

(*Béverlei, son épouse et Jarvis se relevent tout-à-fait.*)

SCENE VII.

BEVERLEI, MADAME BEVERLEI, JARVIS, UN SERGENT, DEUX RECORS.

LE SERGENT, *à Béverlei.*

Je vous arrête; il faut me suivre.

BÉVERLEI.

O fortune, voilà le dernier de tes coups!
On ne m'y verra pas survivre.

MADAME BÉVERLEI, *au sergent.*

Monsieur, je tombe à vos genoux.

LE SERGENT.

C'est de l'argent qu'il faut.

JARVIS.

De combien est la somme?

LE SERGENT.

Trois cents pieces.

JARVIS.

Chez moi j'en ai moitié.

LE SERGENT.

Bonhomme,
Il faut le tout.

JARVIS.

Demain je puis,
En fondant un contrat...

BÉVERLEI.

(*au sergent.*)
Finissons... Je vous suis...
(*à Jarvis.*)
Jarvis, ce nouveau trait a pénétré mon ame;
(*à madame Béverlei.*)
Mais gardez votre argent... Embrassez-moi, ma femme.
Pour la derniere fois, je vous tiens dans mes bras...
Il faut subir mon sort.
(*On l'emmene.*)

MADAME BÉVERLEI, *le suivant avec Jarvis.*

Je ne vous quitte pas.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

La scene représente la chambre d'une prison : il doit y avoir d'un côté une table sur laquelle est un pot d'eau et un verre dans une jatte, et de l'autre un fauteuil et une chaise à côté : Tomi est couché dans le fauteuil, et Jarvis est assis sur la chaise à côté.

SCENE PREMIERE.

JARVIS, TOMI, *dormant.*

JARVIS, *en arrangeant l'enfant.*

Ses yeux se ferment... Il succombe.
Pauvre enfant! le voilà qui dort...
O l'heureux âge! sans effort
Dans les bras du sommeil il tombe :
Il ne craint pas que du remord
La voix en sursaut le réveille ;
Son innocence en paix sommeille,
Tandis que, le cœur déchiré,
Son pere malheureux a vu le jour renaître
Avant que dans ses yeux le sommeil soit entré.
Quel changement fatal! O mon maître, mon maître !

A quelle passion vous vous êtes livré!
Que de vertus en vous un seul vice a détruites!
Et qu'il a d'effroyables suites!
Puisse le ciel...

SCENE II.

MADAME BEVERLEI, JARVIS, TOMI, *endormi.*

MADAME BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Que fait mon fils?

JARVIS.

Vous voyez, madame, il repose.

MADAME BÉVERLEI.

Dormez, cher enfant... Ah! Jarvis,
Quels tourmens son pere me cause!
Mes discours, tu le sais, avoient eu quelque fruit;
J'avois de ses transports calmé la violence:
Cette prison a tout détruit.
O la cruelle, ô l'effroyable nuit!
Plongé dans un morne silence,
L'œil fixe, il paroissoit ni n'entendre, ni voir;
Et soudain furieux jusques à la démence,
Poussant les cris du désespoir,
Il détestoit son existence.

JARVIS, *à part.*

O mon maître!

MADAME BÉVERLEI.

A ses pieds, que je baignois de pleurs,

J'invoquois les doux noms et d'époux et de pere...
A mes larmes, à ma priere
Il n'opposoit que des fureurs;
Deux fois cruellement ses bras m'ont repoussée...
De cet égarement à la fin revenu,
Honteux de voir sa femme à ses pieds abaissée,
Son cœur s'est vivement ému;
Contre son sein il m'a pressée;
Le torrent de nos pleurs alors s'est confondu.

JARVIS.

Je sens couler les miens.

MADAME BÉVERLEI.

Sa fureur s'est calmée;
Par le sommeil enfin sa paupiere fermée
D'un repos passager lui prête la douceur.

JARVIS.

Le ciel en soit loué!

MADAME BÉVERLEI.

Mais cependant ma sœur
M'a mandé qu'il falloit que moi-même j'agisse,
Et que pour mon époux il seroit important
Qu'au dehors sans tarder un moment je la visse.
Je vais profiter de l'instant,
Jarvis, où mon mari sommeille.
Toi, sois bien attentif, prends garde, et s'il s'éveille
Ne le laisse point seul : mene-lui son enfant.
A l'aspect de son fils, à cette chere vue
D'un sentiment si doux un pere a l'ame émue!...
[illegible] tira sor[illegible] [illegible]uci.

Si de toi je n'étois pas sûre
Mon cœur à le quitter ne pourroit consentir.

JARVIS.

Sans crainte vous pouvez sortir.

MADAME BÉVERLEI, *après être allée regarder dans la coulisse du côté où Béverlei est censé être couché.*

Il n'a pas changé de posture;
Il dort profondément. Jarvis, je t'en conjure,
Observe bien l'instant qu'il se réveillera.
(*Elle regarde tendrement son fils, et puis elle sort.*)

SCENE III.

JARVIS, TOMI, *dormant.*

JARVIS, *à part.*

Jusqu'au retour de ma maîtresse
J'espere qu'il reposera...
Que de vertu, que de tendresse!
L'excellente femme qu'il a!
Qu'il seroit avec elle heureux, s'il savoit l'être!...
J'entends du bruit... Allons doucement reconnoître...
Il ne dort plus... C'est lui, pâle, défiguré,
Moins sombre cependant, et l'œil moins égaré.

SCENE IV.

BEVERLEI, JARVIS, TOMI, *dormant.*

BÉVERLEI, *à part.*

Ma femme est éloignée; écartons ce bonhomme:
Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avez fait qu'un léger somme;
Le repos bientôt vous a fui.

BÉVERLEI.

Ta maîtresse est dehors?

JARVIS.

Quelques soins nécessaires
L'ont forcée à sortir, monsieur, pour vos affaires:
Dans peu vous allez la revoir.

BÉVERLEI.

Je sens que du sommeil le baume favorable
Dans mon cœur plus tranquille a ranimé l'espoir.
J'ai besoin du conseil d'un ami véritable;
Je veux entretenir Leuson:
Va le trouver, Jarvis; dis-lui qu'en ma prison
Il me fasse à l'instant l'amitié de se rendre...
Qui te fait hésiter?

JARVIS.

Mon cher maître, pardon;
Madame dans ce lieu m'a prescrit de l'attendre.

BÉVERLEI.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçoi...

Tu vois que je suis fort tranquille.

JARVIS.

Grace au ciel, monsieur, je le voi.

BÉVERLEI.

Va donc... Je veux quitter ce triste domicile.

JARVIS.

Mais...

BÉVERLEI.

Sans plus répliquer, j'ordonne... obéis-moi.

JARVIS.

J'y vais.

(Il sort.)

SCENE V.

BEVERLEI, TOMI, *dormant.*

BÉVERLEI.

Mon heure est arrivée;
J'ai prononcé l'arrêt... Cet arrêt est la mort.
D'opprobre mon ame abreuvée
Ne peut plus soutenir son sort.
A ses tourmens mon cœur succombe.
(en disant ces vers il approche de la table, met de l'eau dans un verre, et y mêle la liqueur d'un flacon qu'il tire de sa poche.)
Je vais m'endormir dans la tombe...
M'endormir!... Si la mort, au lieu d'être un sommeil,
Etoit un éternel et funeste réveil!
Et si d'un Dieu vengeur... Il faut que je le prie...

Dieu, dont la clémence infinie...
Je ne saurois prier... Du désespoir sur moi
La main de fer appesantie
M'entraîne... Cependant j'entends avec effroi
Dans le fond de mon cœur une voix qui me crie:
« Arrête, malheureux! tes jours sont-ils à toi »?...
O de nos actions incorruptible juge,
Conscience!... Mais quoi! sans espoir, sans refuge,
Voir ma femme, mon fils languir dans le besoin;
Auteur de leur misere, en être le témoin;
Endurer le mépris, pire que l'infortune;
Mourir enfin cent fois pour n'oser mourir une!
Ah! c'est trop balancer... On peut braver le sort;
Mais la honte! mais le remord!...
(*il prend le verre.*)
Nature, tu frémis!... Terreur d'un autre monde,
Abyme de l'éternité,
Obscurité vaste et profonde,
Tout cœur à ton aspect se glace épouvanté,
Mais j'abhorre la vie, et mon destin l'emporte.
(*il boit.*)
C'en est fait... c'est là mort qu'en mes veines je porte.
De mes jours ce soleil éclaire le dernier.
Oh! si l'homme au tombeau s'enfermoit tout entier!
Mais des pleurs des vivans si l'ame encore émue
Voit ceux qui lui sont chers souffrans et malheureux,
Si j'entends vos cris douloureux,
O ma femme! ô mon fils! ô famille éperdue!
L'enfer, l'enfer n'a pas de tourmens plus affreux!...
O réflexion trop tardive!...

TOMI, *en rêvant.*

Mon papa.

BÉVERLEI.

Quel mot ai-je ouï?

(*apercevant son fils.*)

Mon fils!... Un doux sommeil tient son ame captive;
Jusqu'au fond de mon cœur sa voix a retenti.
O douce expression de sa bouche naïve,
Je n'entendrai donc plus sa voix!
Nom cher dont la nature a conservé les droits,
Tu ne frapperas plus mon oreille attentive!
Que je t'embrasse au moins pour la derniere fois,
O malheureux enfant d'un plus malheureux pere!
Qu'en le voyant mon ame s'attendrit!
Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit...
Cette bouche... ces traits... ce sont ceux de sa mere...
Pauvre enfant! tu ne sens ni ne prévois ton sort.
La honte de ma vie et l'horreur de ma mort,
Voilà ton unique héritage;
L'opprobre sera ton partage;
De misere accablé, n'osant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire et le jour et ton pere.
La vie est-elle donc un bien si précieux?
Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chere;
Qui t'en délivreroit t'ôteroit un fardeau...
Que n'a-t-on étouffé ton pere en son berceau!
Mais déja le poison... Je sens que je m'égare...
Une épaisse et noire vapeur
Couvre mes yeux, et dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare...

Que dis-je fureur? c'est pitié.
Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir est un instant, vivre est un long supplice!...
Mon fils, ce seroit là ton sort?...
Osons l'y dérober... Le moment est propice...
Qu'il passe sans douleur du sommeil à la mort...
(*tirant un poignard de sa poche et le levant sur Tomi.*)
Ce fer... tuer mon fils!... Le transport est horrible!
Nature, ah! ta voix dans mon cœur
Vient de jeter un cri terrible!
Dans ce cœur déchiré la pitié... la fureur...
Il s'éveille.

TOMI, *se levant.*

Papa... vos yeux... ils me font peur.

BÉVERLEI, *à part.*

Sa voix, son jeune âge, ses charmes...

TOMI, *en tombant à ses genoux.*

Mon bon papa, pardonnez-moi!

BÉVERLEI.

Je n'y tiens pas; tu me désarmes.
(*Il jette le poignard.*)
O malheureux enfant! O mon fils, leve-toi...
Mes pleurs inondent ton visage!

SCENE VI.

BEVERLEI, MADAME BEVERLEI, HENRIETTE, TOMI.

TOMI, *à sa mere.*

Maman, sauvez Tomi!

MADAME BÉVERLEI.

Ciel! quel est mon effroi!...
Cet enfant... Ce poignard... Cruel! A quel usage?

BÉVERLEI.

Des monstres connoissez en moi le plus sauvage;
Par pitié pour mon fils, je lui perçois le cœur.

HENRIETTE.

Juste ciel!

MADAME BÉVERLEI.

Par pitié!... Votre fils! Quelle horreur!
Barbare! Et vous osez l'avouer à sa mere?...
(*à Tomi.*)
O mon fils! mon cher fils!

BÉVERLEI.

Si pour vous satisfaire
Il n'est besoin que de ma mort...

MADAME BÉVERLEI.

A ce discours funeste, à cet excès barbare,
Cher et cruel époux! je vois le noir transport
Du désespoir qui vous égare;
Mais à vous mettre en liberté
Sachez que Leuson se prépare;

Sachez que Stukéli, ce monstre détesté...

BÉVERLEI, *à part.*

De mes sens quel tourment s'empare!

SCENE VII.

BEVERLEI, MADAME BEVERLEI, HENRIETTE, LEUSON, JARVIS, TOMI.

LEUSON.

Béverlei, vos fers sont rompus:
Par Jame assassiné, Stukéli ne vit plus;
Un différent entre eux est né sur le partage.

HENRIETTE.

Ce perfide n'est plus?

LEUSON.

Non. Jame est arrêté...
(*à Beverlei.*)
Vos effets sont en sûreté,
Cher ami, reprenez courage;
Tout vous sera rendu.

BÉVERLEI.

Quoi! ma femme, mon fils...
La misere pourroit n'être pas leur partage?
(*à part.*)
J'aurois pu... Qu'ai-je fait?... Ciel! retenons mes cris...
Quels tourmens!

MADAME BÉVERLEI.

Vous souffrez?

BÉVERLEI.

Ma douleur est cruelle.

LEUSON, *à madame Béverlei.*

Ses traits sont renversés ; une sueur mortelle...
Madame, il faut un prompt secours.

MADAME BÉVERLEI, *à Jarvis.*

Courez, Jarvis.

(*Jarvis sort.*)

SCENE VIII.

BEVERLEI, MADAME BEVERLEI, HENRIETTE, LEUSON, TOMI.

MADAME BÉVERLEI.

O ciel, sois mon recours !

BÉVERLEI.

Le calme à la douleur succède...
O ma femme!

MADAME BÉVERLEI.

Eh bien! quoi? mon ami, mon époux!

BÉVERLEI.

Ne cherchez point à mon mal de remede;
Il n'en est point.

MADAME BÉVERLEI.

Que dites-vous?
Il en est, il en est!

BÉVERLEI.

Epouse digne et chere,
Vous n'avez plus d'époux, mon fils n'a plus de pere.

LEUSON.

O malheureux ami! qu'avez-vous fait?

HENRIETTE.

Hélas!

Mon frere, avez-vous pu?...

MADAME BÉVERLEI, *à Béverlei.*

Non, je ne le crois pas!

Cet horrible attentat...

BÉVERLEI.

Tout mon cœur le déteste.

Pere dénaturé, citoyen criminel,
Barbare époux enfin, dans un moment funeste
J'ai violé les lois de la terre et du ciel.

MADAME BÉVERLEI, *en tombant dans les bras de Leuson qui la soutient.*

Je meurs!

BÉVERLEI.

Voici le moment de paroître
Au redoutable tribunal
De celui qui me donna l'être;
Tout me dit que je touche à ce terme fatal:
Le calme où je me trouve... une foiblesse extrême...
Mes yeux d'ombres environnés...
Ma femme! ah! dites-moi que vous me pardonnez!

MADAME BÉVERLEI.

Puisse le ciel, hélas! vous pardonner de même!

BÉVERLEI.

Aidez à le fléchir votre époux expirant.

(*il s'incline, soutenu par madame Béverlei, par Henriette et par Leuson, et il se met dans l'attitude de la priere.*)

Dieu de miséricorde, à tes pieds, en tremblant,

Ta foible créature implore ta clémence :
Ta justice pardonne au cœur qui se repent;
Fais luire à ce coupable un rayon d'espérance!
Tu vois mes remords infinis :
S'ils ne peuvent, grand Dieu! désarmer ta vengeance,
Ne l'étends pas du moins sur ma femme et mon fils.
(*il retombe sur sa chaise.*)

MADAME BÉVERLEI, *se précipitant à ses pieds.*

Ah! qu'il prenne ma vie et qu'il sauve la tienne!

BÉVERLEI, *à Leuson.*

Prenez soin d'elle et de ma sœur,
Digne ami, dont si mal j'avois connu le cœur!...
Mon fils!... qu'il s'approche, qu'il vienne...
(*Tomi tombe aux genoux de Béverlei.*)
Mes yeux se remplissent de pleurs.
O mort, qu'en ce moment je ressens tes horreurs!
Vous me perdez, mon fils... Il vous reste une mere...
Qu'elle vous soit toujours et respectable et chere;
Et si du jeu jamais vous sentez les fureurs,
Souvenez-vous de votre pere...
(*à madame Béverlei.*)
Donnez-moi votre main, ma femme... Adieu.. je meurs!
(*Madame Béverlei s'évanouit.*)

FIN DE BÉVERLEI.

EXAMEN

DE BÉVERLEI.

Le Joueur de Regnard a été donné, pour la premiere fois, en 1696, et le Béverlei de Saurin, en 1768. Ces deux pieces, dont le fond est le même, dont les détails sont si différens, pourroient guider un moraliste curieux de connoître les changemens qu'un siecle apporte dans les idées d'une nation. Du temps de Regnard, on n'auroit pas osé présenter sur le théâtre un joueur époux et pere, on n'auroit pas tenté d'exciter l'intérêt en sa faveur, parce que le jeu est une passion basse, appelée par Saurin lui-même *vil amour de l'or :* or, des malheurs dont la source provient d'un caractere avili, ne sont point intéressans. Si le drame de Béverlei fait couler des pleurs en France comme en Angleterre, tant pis pour nous. Il y a en Allemagne plusieurs romans dont les héros, très estimables d'ailleurs, n'ont d'autres passions que celle du vin, et les infortunes qui résultent de cette disposition à trop boire attendrissent les Allemands : nous en ririons en France, parce que nous regardons l'ivrognerie comme un vice crapuleux : du temps de Regnard, le jeu étoit de même considéré par les François comme une fureur incompatible avec cette noblesse, cette sensibilité qui seules peuvent faire répandre des larmes sur le sort d'un homme malheureux par sa propre faute.

Le Joueur de Regnard est un jeune fou entouré de femmes coquettes et intrigantes : il trompe son pere ; il a de l'amour quand il n'a plus d'argent ; il oublie sa maîtresse

quand sa bourse est garnie : cette combinaison annonce plus de connoissance du cœur humain que les cinq actes de Béverlei. En effet, que l'amour doit paroître fade à un homme accoutumé aux émotions si violentes et si rapides que donne la fureur du jeu ! jeter de la sensibilité à travers des émotions pareilles, c'est se moquer de la nature. Saurin a pris le fond et presque tous les détails de son drame dans une piece angloise; et le succès qu'il a obtenu annonce suffisamment le changement déja opéré dans nos mœurs.

Madame Béverlei porte dans le malheur une résignation beaucoup trop grande, ce qui l'empêche de rien faire pour le prévenir, et la fait quelquefois parler d'une maniere entièrement fausse. Lorsqu'elle dit, en regardant son appartement, que ses yeux se sont accoutumés à voir les murs nus, et qu'il ne lui manque rien quand elle voit son époux, elle dit une absurdité. On s'accoutume à la simplicité, à la misere peut-être, mais non pas au désordre; quelques meubles encore somptueux, quelques restes de dorure, dans un grand appartement délabré, forment un spectacle bien plus hideux que l'aspect de la chaumiere la plus pauvre, et personne ne s'accoutume à cela. Comment n'a-t-elle plus de meubles et conserve-t-elle encore des diamans? Cela est si fort contre l'usage, que l'auteur auroit dû en donner l'explication.

Béverlei est d'une foiblesse qui indigne ceux qui savent qu'une bonne éducation, l'habitude de mœurs réglées, l'état d'époux et de pere, permettent rarement une pareille dégradation : il n'est pas né pour être joueur, il n'en a ni les goûts ni le caractere; et il est au moins bizarre d'avoir choisi un homme qui n'a pas en lui la fureur du jeu pour montrer jusqu'où cette fureur peut égarer. Ce défaut de combinaison morale auroit été vivement senti dans le bon

temps de la littérature ; à peine a-t-il été remarqué à une époque où tous les principes étoient de nouveau mis en discussion. Dans le caractere du Joueur de Regnard, il n'y a pas de quoi faire un bon mari seulement pour huit jours ; et c'est là ce qui distingue les hommes de génie de ceux qui n'ont que de l'esprit.

Stukéli est un scélérat froid, très étranger au caractere de notre nation, mais bien dans les mœurs de l'Angleterre, c'est-à-dire dans la partie mauvaise des mœurs de ce pays : il dit qu'il a de l'amour pour madame Béverlei ; il fait bien de le dire, car on ne le sent point lorsqu'il lui parle et lorsqu'il parle d'elle ; les moyens par lesquels il espere la séduire sont à la fois atroces et ridicules, et rien ne dégrade peut-être davantage Béverlei que sa confiance dans un homme qui n'a rien pour faire illusion.

L'action d'un pere prêt à assassiner son fils sans penser au désespoir qu'il prépare à une épouse à laquelle il rend justice, est effroyable et contre toutes les vraisemblances : si le caractere de Béverlei avoit été tracé de maniere à rendre possible le meurtre de son fils, il auroit indigné le spectateur pendant toute la piece ; mais l'auteur a joui d'un privilege devenu général à la fin du dix-huitieme siecle, et qui consiste à donner un caractere nouveau à chaque personnage pour chaque situation nouvelle dans laquelle on veut le placer.

Voilà bien des défauts, et des défauts bien considérables ; ils tiennent essentiellement au drame : aussi lorsqu'on juge les ouvrages de ce genre est-on toujours étonné que la lecture n'ait pas fait justice de l'illusion dont il est difficile de se défendre au théâtre. Béverlei a du moins le mérite d'un plan bien fait, et d'être écrit en vers ; les caracteres de la sœur et de Leuson intéressent, l'un par sa

vivacité, l'autre par sa noblesse : l'aspect d'un enfant émeut le spectateur, et quoique ce moyen dût être usé à force d'avoir été prodigué, il est certain qu'il produit toujours de l'effet.

En général, les fautes graves, celles qui annoncent peu de connoissance du cœur humain dans la composition des caracteres, ne frappent qu'un petit nombre de personnes; et pourvu que l'auteur porte, comme le vouloit Diderot, le trouble et l'épouvante dans les ames, il est sûr d'obtenir un grand succès, sur-tout à une époque où l'habitude de lire des romans a rendu les esprits plus avides de grands évènemens que difficiles sur les causes qui les produisent.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DE BÉVERLEI.

MÉLANIE,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN VERS,

DE LA HARPE,

Représenté, pour la premiere fois, en 1793,
et revu et corrigé par l'auteur en 1802.

Digitized by Google

La Notice sur de La Harpe fait partie du tome V de ce recueil; elle précede *le Comte de Warwick*, tragédie du même auteur, et commence à la page 169.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Cette piece fut imprimée pour la premiere fois en 1770. Il suffisoit que le gouvernement n'eût pas permis de mettre sur la scene les personnes vouées à la religion, pour que les grands seigneurs trouvassent piquant de faire représenter une pièce comme Mélanie; aussi a-t-elle été souvent jouée sur des théâtres particuliers, et toujours avec un grand succès. Ce n'est que depuis la révolution qu'elle a paru sur la scene françoise où les applaudissemens qu'elle a obtenus, quoique nombreux, n'ont pas cependant répondu à cette phrase d'une lettre de M. de Voltaire, *l'Europe attend Mélanie*. Il est vrai que les chefs-d'œuvre de Racine paroîtroient froids s'ils étoient annoncés avec une pareille exagération; mais M. de Voltaire ayant pris l'habitude de faire peur aux François du jugement littéraire de l'Europe, se préparoit ainsi à ranger au nombre des *fanatiques* ceux qui trouveroient que le curé parloit plus souvent comme un philosophe que comme un prêtre. M. de La Harpe, dans les différentes préfaces qu'il mit à la tête de ce drame, défendit vigoureusement son curé, et ne manqua point d'affirmer que plusieurs prélats de l'église de France

approuvoient tout ce qu'il lui faisoit dire, ce qui est très possible; mais l'auteur, rendu à la religion, fut moins indulgent pour lui que ne l'avoient été les prélats qu'il avoit choisis pour les consulter. En 1802 il refit entièrement le rôle du curé, et le fit parler en vrai ministre des autels.

C'est cette piece corrigée par l'auteur, quelques mois avant sa mort, que nous offrons au public.

Les tragiques grecs n'introduisirent jamais de prêtres sur la scene sans leur donner un langage conforme à leur ministere; dans Esther et dans Athalie Racine n'a souvent fait que mettre en vers françois les plus beaux passages de l'Ecriture : M. de La Harpe a imité cet exemple, devenu loi pour un poëte dramatique qui, tel brillant qu'il soit, n'est plus qu'un déclamateur lorsqu'il parle par l'organe de ses personnages, au lieu de leur conserver les idées propres à leur situation, et les discours qui tiennent à leur caractère; c'est ce que les maîtres de la scene appellent coloris local, coloris aussi nécessaire dans un ouvrage de théâtre que la vérité de costume dans un tableau d'histoire. Ce que nous répétons ici après tous les critiques n'empêchera pas quelques personnes de trouver que M. de La Harpe étoit devenu *capucin*, lorsqu'il est vrai que les changemens faits à ce drame, considérés du côté de l'art, ne sont qu'une preuve nouvelle de goût. Ces mêmes personnes rient en se rappelant qu'on a joué

long-temps les tragédies de Corneille et de Racine avec des habits françois. Si, dans les pieces modernes, le costume est toujours rigoureusement observé, trop souvent les mœurs ne le sont pas; et les hommes de goût ne rient point de ce monstrueux mélange d'idées nouvelles et d'habits antiques : ils en gémissent, parce qu'ils y trouvent la preuve trop certaine d'une littérature dégénérée.

ACTEURS.

M. DE FAUBLAS, homme de robe.
MADAME DE FAUBLAS.
MELANIE, leur fille.
MONVAL, parent de madame de Faublas.
UN CURÉ.
DES SŒURS CONVERSES.

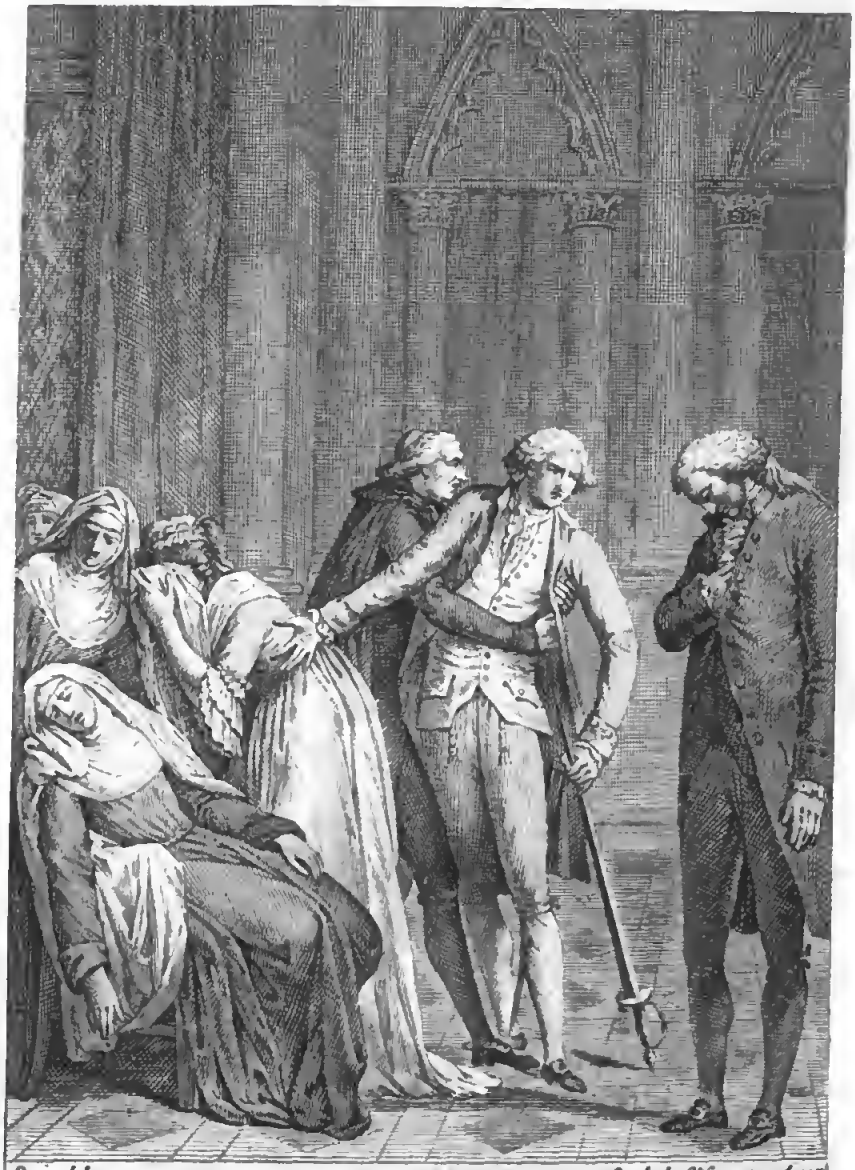
La scene est dans un couvent de Paris, au parloir.

Digitized by Google

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

Digitized by Google

MÉLANIE.



Perin del. Gault de St Germain direx

Arrêtez ! ah ! c'est trop multiplier les crimes ;
Ce jour infortuné compte assez de victimes.

Acte III. Sc. IX.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS.

M. DE FAUBLAS.

Non, madame; en un mot c'est trop me résister.
J'ai pesé mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer? Ma fortune est bornée.
On offre à votre fils un brillant hyménée,
L'espoir d'un régiment et d'un rang à la cour;
Dois-je seul m'opposer au bonheur de Melcour?
Avec cette alliance à tout on peut prétendre;
Et ne voyez-vous pas ce que j'en dois attendre?
Que bientôt dans les camps je puis voir illustré
Un nom qui dans la robe est déja décoré?
Le premier pas suffit, tout en dépend peut-être,
Et le point important est d'approcher du maître.
Voulez-vous de mon fils retarder le destin?

A ce grand intérêt tout doit céder enfin.
Ce n'est pas après tout un si grand sacrifice.
Mélanie au couvent depuis deux ans novice,
Formée à la retraite en ses plus jeunes ans,
Sembloit en avoir pris les goûts, les sentimens.
Au plan que j'ai suivi se prêtant par avance,
Elle nous demandoit le voile avec instance,
Et dans le cloître alors trouvant tous ses plaisirs,
Y vouloit pour jamais enfermer ses desirs.
D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce?
A ses premiers desseins d'où vient qu'elle renonce?
S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici,
Votre parent Monval la fait changer ainsi.
Devant elle jamais il n'auroit dû paroître.
C'est grace à vos bontés qu'il a pu la connoître,
Et c'est bien malgré moi, je le dis entre nous,
Que Monval au couvent la voyoit avec vous.

MADAME DE FAUBLAS.

Je n'ai pu refuser cette faveur légere
A la tendre amitié qui m'attache à sa mere,
Au sang qui nous unit : ce jeune homme d'ailleurs
A le cœur noble et droit, a des vertus, des mœurs.
Il est impétueux, aisément il s'enflamme,
Et toujours sans contrainte il laisse agir son ame:
Qui n'a rien de honteux dans le fond de son cœur,
Ne craint point de l'ouvrir, et parle avec candeur.
C'est toujours devant moi qu'il a vu Mélanie,
Et dans tous ses discours regne la modestie.
Mais votre fille, hélas!.. à ne vous rien cacher,
Je crois que son état a droit de vous toucher.

Soyez de vos enfans également le pere,
N'immolez point la sœur pour agrandir le frere.
Si dans ses premiers ans les soins des jeunes sœurs
Lui firent du couvent envier les douceurs,
C'est une illusion qui passe avec l'enfance,
Et j'ai pu voir depuis toute sa répugnance.
Je vous en informai.

M. DE FAUBLAS.

Ce changement léger
Ne m'a jamais paru qu'un dégoût passager.

MADAME DE FAUBLAS.

Vous avez en tout temps combattu mes alarmes;
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes.
Je n'ai pu qu'en gémir, vous aviez décidé:
C'est par devoir, monsieur, que je vous ai cédé,
Que je sacrifiai ma douleur maternelle.
Mais je vous l'avouerai, cette épreuve est cruelle.
Notre sang doit avoir de plus grands droits sur nous;
Mon cœur prendra toujours son parti contre vous.
Si mon époux enfin, sûr de ma complaisance,
Vouloit ne point user de toute sa puissance,
Tandis qu'il en est temps s'il vouloit consentir
A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir,
Il verroit à ses pieds et la fille et la mere.
Ce spectacle touchant fait pour le cœur d'un pere,
Ce plaisir généreux de sécher tant de pleurs,
N'a-t-il donc pas pour lui de plus pures douceurs
Que ces honneurs si vains dont l'image incertaine
Offre dans l'avenir une pompe lointaine,
Une grandeur frivole et soumise au hasard,

Qui souvent nous échappe, et vient toujours trop tard?

M. DE FAUBLAS.

Tant d'obstination ne peut que me déplaire.
C'est combattre long-temps un parti nécessaire.
Votre fille aujourd'hui doit prononcer ses vœux.
Nos parens, nos amis, sont mandés en ces lieux.
Pour la cérémonie ici tout se prépare.
Que pourroit-on penser d'un retour si bizarre?
De vos discours pourtant je ne suis point surpris.
Je sais vos sentimens, vous n'aimez point mon fils,
Vous le sacrifieriez au dernier de vos proches.
Jamais...

MADAME DE FAUBLAS.

Je dois répondre à de pareils reproches.
Melcour m'est cher, monsieur; si je me suis permis
De juger ses défauts, et si par mes avis
J'ai voulu quelquefois changer son caractere,
Je n'ai pas moins pour lui des sentimens de mere;
Je les aurai toujours.

M. DE FAUBLAS.

Je ne vous comprends pas.
Melcour est estimé : je vois qu'on en fait cas;
Et vous permettrez bien qu'un pere le seconde.

MADAME DE FAUBLAS.

Oui, je crois qu'il pourra réussir dans le monde.
Il est dur et poli, c'est beaucoup; mais pourtant
De son cœur jusqu'ici le mien n'est pas content.
Je ne le crois ni vrai, ni juste, ni sensible.
A toute émotion il semble inaccessible;
Il agit, parle, écoute avec un front égal,

Ne croit jamais le bien et croit toujours le mal;
Jamais, quand il vous parle, il ne regarde en face;
Son coup d'œil vous évite et son souris menace.
D'ailleurs, plein de mépris pour tous ses concurrens,
Il ose se répandre en discours imprudens
Sur le marquis d'Orcé que l'on a vu prétendre
A l'hymen qu'aujourd'hui Melcour a droit d'attendre.
N'étoit-ce pas assez de se voir préféré?
Faut-il aigrir encore un rival ulcéré?
Tout se sait: des rapports la malice indiscrete
Envenime en courant le mal qu'elle répete.
Melcour est d'un état qui ne pardonne rien;
Enfin c'est à vos yeux un trésor, un soutien:
Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,
Vous aimeroit autant que vous l'aimez vous-même,
Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus sûr,
Je le redis encore, il doit m'être bien dur
De voir ma Mélanie, ainsi sacrifiée,
Languir dans l'abandon par son pere oubliée,
Et, menée en pleurant jusqu'au pied de l'autel,
S'imposer par votre ordre un supplice éternel.

M. DE FAUBLAS.

On affoiblit toujours tout ce qu'on exagere.
Je crois sa douleur vive, et la crois passagere.
Toujours dans ces momens on verse quelques pleurs;
On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs;
Mais la réflexion, fruit de la solitude,
Et la nécessité qui devient habitude,
L'entier éloignement des objets séducteurs,
Et l'exemple et le temps, si puissans sur nos cœurs,

Du cloître, qui n'offroit qu'horreur et qu'amertume,
Font un séjour tranquille où l'ame s'accoutume.
Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter.
Si connoissant le monde il falloit le quitter,
Peut-être autant que vous je plaindrois Mélanie;
Mais dans cette maison elle a passé sa vie.
Son sort est-il plus dur que celui de ces sœurs
Qui toujours du convent nous vantoient les douceurs?
Du malheur en ces lieux avons-nous vu l'image?
Nous parla-t-on jamais de joug ni d'esclavage?
Tout ce qui devant moi s'est ici présenté
Me peignoit le bonheur et la sérénité.

MADAME DE FAUBLAS.

L'apparence, monsieur, n'est pas toujours fidele.
La retraite, il est vrai, peut nous paroître belle;
Mais la connoît-on bien alors qu'on n'y vit pas?
Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos pas,
Tout semble calme et doux, jusqu'à l'air qu'on respire;
Des paisibles vertus nous ressentons l'empire;
L'oubli des passions, des maux et des erreurs,
Et l'attendrissement passe au fond de nos cœurs.
Mais percez plus avant, pénétrez ces cellules,
Ces réduits ignorés où des esprits crédules,
Désabusés trop tard et voués au malheur,
Maudissent de leurs jours la pénible lenteur :
C'est là que l'on gémit, que des larmes amères
Baignent pendant la nuit les couches solitaires,
Que l'on demande au ciel trop lent à s'attendrir,
Ou la force de vivre, ou celle de mourir.
Peut-être que ces maux par le temps s'adoucissent,

Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tarissent.
Un morne accablement, qui ressemble au trépas,
Succede au désespoir, à ses bruyans éclats.
Mais ce calme perfide est voisin de l'orage :
On en sort bien souvent par des accès de rage.
C'est le poison trompeur qui promet le sommeil,
Et les convulsions sont l'effet du réveil.

M. DE FAUBLAS.

Vous m'effrayez en vain de cette image horrible.
Pour moi, sur un état que l'on peint si terrible,
J'en veux croire sur-tout ceux qui l'ont embrassé.
Je les vois à l'envi, dans leur zele empressé,
Attirer auprès d'eux de nouveaux prosélytes :
Ils doivent d'un tel choix connoître bien les suites;
Et par quel intérêt peut-on imaginer
Qu'ils entraînent au piege, au lieu d'en détourner?

MADAME DE FAUBLAS.

Ce ne sont pas du moins ces ames éclairées,
De l'esprit de leur regle humblement pénétrées,
Que l'on voit attirer par un zele indiscret
Ceux qui n'ont point encor senti le même attrait.
Je leur rends trop justice, et ne suis pas capable
D'attaquer en lui-même un état respectable,
Consacré par l'église, et dont l'impiété
En le calomniant prouve la sainteté.
Je sais combien le cloître est un abri propice
Contre les maux du siecle et l'exemple du vice,
Combien de leur état devant Dieu satisfaits
En goûtent l'innocence, en chérissent la paix :
Non, ce n'est pas la loi, c'est l'abus que j'accuse.

Et quoi de si sacré dont l'homme enfin n'abuse?
Pensez-vous en un mot que dans ces mêmes lieux
Des esprits, occupés de soins ambitieux,
Ne puissent exercer leur secrete influence
Sur un âge crédule et plein de confiance,
Et consulter enfin, pour lui dicter des vœux,
L'intérêt du couvent plus que celui des cieux?
Je frémis d'ajouter ce que l'expérience,
Et du cœur des humains la triste connoissance,
Plus d'une fois, hélas! n'ont que trop révélé.
Celui qu'à cet état Dieu n'a pas appelé
S'y déprave souvent sous le poids de sa chaîne;
Son ame se flétrit et devient inhumaine;
Elle hait en autrui tout ce qu'elle a perdu,
Et voudroit voir son joug sur d'autres étendu.
Ce sont ceux-là, monsieur, qui par leurs artifices
Savent en imposer à des ames novices;
Et d'aucun autre bien ne pouvant plus jouir,
Faire des malheureux est leur dernier plaisir.

M. DE FAUBLAS.

Si les cloîtres ont vu de ces fraudes barbares,
Ces horreurs, qui du moins y doivent être rares,
Ne font autorité ni pour vous, ni pour moi;
Jamais l'exception n'a tenu lieu de loi.
Mais laissons ce discours, madame. Mélanie
Doit être préparée à la cérémonie.
Bientôt notre Curé viendra l'entretenir;
Ses leçons, ses avis pourront la soutenir.
Ma confiance en lui n'est pourtant pas entiere.
Sa morale, dit-on, n'est point assez sévere.

On m'en a dit du mal.

MADAME DE FAUBLAS.

Je vous crois dans l'erreur,
Et l'ai vu digne en tout du saint nom de pasteur.
De ce grand ministere, éloquent dans les temples,
La meilleure leçon est celle des exemples;
C'est la sienne; et du pauvre il fut toujours l'appui :
Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échappe à ses soins; sa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence.
Au soin de la servir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre est caché;
Et s'il ne peut toujours soulager la misere,
Au moins il la console, il lui fait voir un pere.
Dans l'église souvent je l'ai vu près d'entrer;
J'ai vu les malheureux en foule l'entourer.
Il ressembloit au Dieu dont il étoit le prêtre.

M. DE FAUBLAS.

Tant de vertu pourtant s'est bien peu fait connoître.

MADAME DE FAUBLAS.

Ah! sans chercher l'éclat, n'est-il pas assez doux
De faire son devoir sans qu'on parle de nous?
Dieu nous voit, il suffit... Le voici qui s'avance.

SCENE II.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Monsieur, nous implorons ici votre assistance;

Nous en avons besoin : ma fille en ce grand jour
Eprouve vers le monde un moment de retour.
Il faut d'un jeune cœur corriger la foiblesse,
Lui montrer ses devoirs : c'est à votre sagesse
Que j'ai dû me fier, et j'attends tout de vous.
Vous vaincrez sûrement ses injustes dégoûts.
Vous savez trop...

LE CURÉ.

Je sais ce qu'ici je dois faire,
Ce que je dois à vous, à mon saint ministere.
Avant de vous répondre et de promettre rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien.
Je veux lire en son cœur, je veux le bien connoître.
Sur ses devoirs alors, sur les vôtres peut-être,
Je pourrai vous parler avec sincérité.
Vous entendrez de moi la simple vérité.
N'espérez rien de plus.

M. DE FAUBLAS.

C'est ce que je desire.
On va vous l'amener, monsieur, je me retire,
Et vais avec madame assembler nos amis
Qui bientôt dans ces lieux seront tous réunis.

SCENE III.

LE CURÉ.

Ne vais-je pas encor voir une infortunée
Qu'un intérêt cruel au cloître a condamnée;
Que l'on ensevelit de peur de la doter,

Qui pousse des soupirs que l'on craint d'écouter,
Et donne, en détestant sa retraite profonde,
Au ciel des vœux forcés, et des regrets au monde?

SCENE IV.

LE CURÉ, MELANIE.

MÉLANIE, *à part dans le fond.*

O Dieu! changez mon cœur, ou bien changez mon sort!
Dieu! fléchissez mon pere, ou m'envoyez la mort!

LE CURÉ.

Approchez, mon enfant, et soyez sans alarmes;
Si je viens près de vous, c'est pour sécher vos larmes.
Ne me les cachez point, et laissez-les couler.
Sans témoins, sans réserve on peut ici parler.
Nul n'osera troubler cette sainte entrevue.
Vous frémissez. Eh! quoi! redoutez-vous ma vue?

MÉLANIE, *avec égarement.*

Je ne sais où je suis... Ayez pitié de moi.
Tout dans un pareil jour doit inspirer l'effroi.
D'un pere rigoureux n'êtes-vous pas complice?
Venez-vous m'annoncer l'instant du sacrifice?
C'est celui de mes jours... c'est celui de mon cœur...
Il est affreux, barbare... Il me glace d'horreur.
Ah! qu'on l'acheve au moins, qu'on l'acheve sur l'heure.
Traînez-moi vers l'autel... Traînez-moi... que j'y meure.
C'est tout ce que l'on veut, et j'y consens.

LE CURÉ.

Hélas!

Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.
J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre;
Je puis les adoucir, si vous voulez m'entendre.
Donnez-leur avec moi ce libre épanchement
Qui pour les malheureux est un soulagement.
Les consoler, ma fille, est tout mon ministere;
Vous me devez enfin regarder comme un pere.

MÉLANIE, *toujours égarée.*

Un pere! il m'en faut un... que n'ai-je un pere, hélas!
Il plaindroit mes tourmens, il m'ouvriroit ses bras.
Ce nom doit rassurer... ce nom me désespere.
Faut-il éterniser ma chaîne et ma misere,
Livrer au désespoir le reste de mes jours,
Promettre de souffrir et de pleurer toujours?
Je n'en ai pas la force, et ma raison s'égare:
La nature et le ciel, tout me semble barbare.

LE CURÉ.

C'est que tous deux peut-être ont été méconnus.
Commandez un moment à vos sens éperdus,
Et d'un consolateur écoutez le langage;
Tout doit m'intéresser, votre état et votre âge.
Je dois à tous les deux des soins et des secours;
C'est un devoir bien cher que je suivrai toujours;
Je parlerai sur-tout contre la violence...

MÉLANIE.

Est-il vrai? vous! ô ciel! vous prendrez ma défense!
Vous me le promettez! l'aurois-je pu prévoir?
Vous éloignez de moi l'horrible désespoir.
Vous me l'aviez bien dit, oui, vous êtes mon pere.
Mais vous qui me tendez une main tutélaire,

N'êtes-vous pas pourtant au rang de ces mortels
Qui m'ont toujours prêché des devoirs si cruels,
Qui m'ont tant annoncé d'une voix formidable,
Dieu toujours irrité, l'homme toujours coupable,
La nature en souffrance, et le ciel en courroux;
Qui m'ont dit que ce Dieu se nomme un Dieu jaloux;
Qu'il ordonne aux humains, pour fléchir sa colere,
De s'imposer le poids d'un tourment volontaire;
Et qu'enfin les objets devant lui préférés
Etoient des yeux en pleurs et des cœurs déchirés?
Eh bien! s'il est ainsi, j'ai le droit de lui plaire.

LE CURÉ.

Connoissez mieux sa loi propice et tutélaire:
Il chérit les humains qu'il fit pour le servir;
Et s'il aime les pleurs, c'est ceux du repentir.
Ce n'est qu'à notre amour qu'il demande des larmes;
Et l'amour qui les donne y fait trouver des charmes.
Si les maux ici-bas éprouvent la vertu,
Dieu lui-même descend près du cœur abattu; *
S'il voit prêts à tomber les siens qu'on persécute,
Lui-même étend la main pour prévenir leur chûte: **
Mon joug est doux, dit-il; loin de le rejeter,
Heureux qui dès l'enfance apprit à le porter! ***

* Juxta est Dominus iis qui tribulati sunt corde. *Psaume.*

** Cùm ceciderit non collidetur, quia Dominus supponit manum suam. *Psaume.*

*** Jugum meum suave est, et onus meum leve... *Evang.* Bonum est viro cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ. *Eccl.*

C'est sa parole ici que je vous fais entendre.
Votre ame prévenue a pu mal la comprendre;
J'excuse votre erreur en voyant votre effroi;
Mais que votre ame enfin retrouve auprès de moi
Cette paix qui toujours doit suivre l'innocence.
Faites de vos secrets l'exacte confidence.
Permettez que ce cœur vous ose interroger;
Aux sentimens du vôtre il n'est point étranger.
Placez-vous près de moi; venez, ma chere fille.
(*ils s'asseient tous deux.*)
J'honore et je chéris votre noble famille.
On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux,
Vous y passiez des jours qui paroissoient heureux;
Et que du voile saint à seize ans revêtue,
D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.
Votre état vous plaisoit : souvent on m'a vanté
Votre zele naissant, votre félicité.
M'a-t-on dit vrai? Parlez.

MÉLANIE.

Oui, je vous le confesse;
Cette maison, monsieur, fut chere à ma jeunesse.
Je m'y voyois fêtée; on s'occupoit de moi;
Chacun de m'amuser se faisoit un emploi;
On détournoit mes yeux de tout devoir pénible.
A tant d'empressement pouvois-être insensible,
Dans un âge où le cœur est si prompt à s'ouvrir
Aux premiers sentimens qui se viennent offrir,
Où les jours sont si purs, le bonheur si facile?
Je crus qu'il habitoit au sein de cet asyle.
Je ne trouvois par-tout que des soins complaisans,

Des égards recherchés, et des yeux caressans.
Ce plaisir si flatteur d'intéresser les autres,
Les préjugés d'autrui qui deviennent les nôtres,
Tout ce que j'entendois du monde et de ses mœurs,
Les discours séduisans, les tendresses des sœurs,
Le penchant qui nous lie au séjour de l'enfance,
Enfin l'amitié même et la reconnoissance,
A ce qui m'entouroit m'attachant tous les jours,
Sembloient devoir ici me fixer pour toujours.

LE CURÉ.

De semblables motifs n'ont rien que d'estimable.
D'où vient donc qu'aujourd'hui le chagrin vous accable?
Qui produisit en vous un si grand changement?

MÉLANIE.

Vous allez le savoir : c'est un évènement
Qui décida dès-lors du destin de ma vie,
Et dont, en vous parlant, j'ai l'ame encor remplie.
Je veillois près du lit où l'une de nos sœurs
D'une lente agonie éprouvoit les horreurs.
Cherchant à signaler les soins d'une novice,
J'avois brigué moi-même un si lugubre office.
Je fus seule avec elle à ces derniers instans.
Alors, levant ses yeux baissés depuis long-temps,
Elle parut gémir sur moi plus que sur elle;
Quelques larmes mouilloient sa mourante prunelle;
Elle fit un effort pour pouvoir me parler,
Et m'adressa ces mots qui me firent trembler :
« On vous trompe, on vous perd, ma chere Mélanie.
« A votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie,
« En se faisant esclave et prenant cet habit :

« Vous l'apprendrez trop tard : je sais qu'on vous a dit,
« Je sais que vous croyez que dans nos saints asyles
« Tous les jours sont sereins, tous les cœurs sont tranquilles ;
« Mais, pour vous abuser, sachez qu'on est d'accord.
« On ne vit en ces lieux qu'en desirant la mort,
« Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant la vie.
« Que mon exemple au moins détrompe Mélanie. »
Elle m'apprit son sort : un malheureux amour,
Qu'il fallut dans ce cloître étouffer sans retour,
Avoit rempli son ame et consumé sa vie.
Du récit de ses maux je demeurai saisie.
C'étoient les derniers cris et les gémissemens
D'un cœur que ses chagrins ont oppressé long-temps;
C'étoit d'un long malheur l'histoire attendrissante,
Que l'accent de la mort rendoit plus déchirante.
Je n'y pus résister : pleine de ses douleurs,
Je tombai sur son lit en l'arrosant de pleurs.
Je partageai des maux que mon cœur pouvoit craindre.
Pour la premiere fois elle s'entendit plaindre,
Et ma pitié parut adoucir son trépas.
L'infortunée alors me serra dans ses bras.
Je sentis que ses pleurs inondoient mon visage.
De mes sens trop émus je perdis tout usage,
Et quand je les repris, elle ne vivoit plus.
Ses bras déja glacés, sur ma tête étendus,
Ses yeux de la douleur gardant le caractere,
Et vers le ciel encore élevant leur paupiere,
Sembloient lui demander d'épargner à mon cœur
Tous les maux dont sa mort m'avoit tracé l'horreur.

LE CURÉ.

Des parens inhumains je reconnois l'ouvrage.
Mais vous, du désespoir croyez-vous le langage?
Est-il la vérité? Non; ce cœur ulcéré,
Par l'amour et la haine à la fois égaré,
Abhorrant un état à ses penchans contraire,
Sans doute n'en est pas un juge bien sincere.
En proie à cet amour qui la tyrannisoit,
S'abusant elle-même, elle vous abusoit.
Que le Ciel le pardonne à cette infortunée!
D'autres ont en ces lieux fini leur destinée:
Si votre âge moins tendre eût permis à vos yeux
De les voir au moment qui leur ouvroit les cieux,
De la religion vous auriez vu la gloire:
La mort de ses enfans est leur jour de victoire;
Eux seuls, dans ce passage à tant d'autres cruel,
Sans regretter la terre esperent tout du ciel.
De son ministre au moins croyez le témoignage.

MÉLANIE.

Je vous crois; mais, hélas! une tout autre image
Me poursuivoit ici; mes esprits agités
N'entrevoyoient par-tout que d'affreuses clartés.
Le soupçon m'inspiroit une sombre tristesse;
L'effroi, l'abattement, flétrirent ma jeunesse.
Le cloître m'effrayoit: je rencontrois par-tout
L'odieuse contrainte et l'importun dégoût.
Je détestai dès-lors cet habit de novice.
J'abjurai dans mon cœur mon fatal sacrifice.
Je n'osai toutefois avouer mes chagrins:
De mon pere sur moi je savois les desseins;

Et ne me flattois pas de pouvoir l'en distraire.
Je songeois, pour charmer mon ennui solitaire,
Qu'au moins les passions ne troubloient point mon cœur;
Que de l'amour encor le poison séducteur,
Dont j'avois une fois vu les effets terribles,
Ne livroit point mon ame à des maux plus sensibles;
Mais ce repos, hélas! ne dura pas long-temps...
Malheureuse!

LE CURÉ.

Achevez ces aveux importans.
Parlez, ne craignez rien.

MÉLANIE.

O mon guide! ô mon pere!
Qu'aisément avec vous je puis être sincere!
Que mon ame à la vôtre aime à se confier!
Ah! c'est de mes plaisirs peut-être le dernier.
Ma consolation dans ces lieux la plus chere,
C'étoit de voir souvent ma respectable mere.
Un parent (c'est Monval) voulut un jour me voir.
Il arrive avec elle en ce même parloir.
On m'avertit: j'accours... Ma surprise à sa vue,
Sur son front, dans ses traits la grace répandue,
Son maintien, de ses yeux la touchante douceur,
Et le son de sa voix encor plus enchanteur,
Tout à mes sens troublés fit soudain reconnoître
Qu'en ce moment mon cœur venoit de voir son maître.
Il s'assit, parla peu, me regarda toujours.
J'ai retenu de lui jusqu'aux moindres discours.
Il parut de mon sort pénétrer le mystere.
Je vis qu'il me jugeoit beaucoup mieux que ma mere.

Des maux perdus pour elle il sentoit la valeur,
Et tout ce qu'il disoit répondoit à mon cœur.
Je feignis, malgré moi, de ne le pas entendre.
Que je lui savois gré d'un intérêt si tendre!
J'entrevis quelques pleurs qu'il vouloit dévorer;
Il sembloit à la fois me plaindre et m'adorer.

LE CURÉ.

Oh! que cet entretien est gravé dans votre ame!

MÉLANIE.

Il ne m'avoit rien dit qui déclarât sa flamme,
Rien qui pût ressembler aux transports des amans;
Mais ses derniers regards valoient tous les sermens.
Ils se firent entendre à mon ame asservie.
Je jurai qu'à lui seul appartiendroit ma vie.
Je n'examinai rien, je ne voulus rien voir:
Le cœur, pour se donner, a-t-il besoin d'espoir?
Ah! mon ame, embrassant un sentiment si tendre,
S'élança vers l'objet qu'elle sembloit attendre,
Et crut, en lui livrant un pouvoir absolu,
Satisfaire un besoin jusqu'alors inconnu.
Hélas! j'en jouissois sans trouble et sans alarmes,
Et sans affliction je répandois des larmes.
Mon cœur s'applaudissoit d'échapper à l'ennui
D'avoir un sentiment, de trouver un appui.
Contre l'amour sans doute il n'est point de défense;
Mais que la solitude ajoute à sa puissance!
Et qu'ici tous ses traits, ailleurs trop émoussés,
Descendent plus avant au fond des cœurs blessés!
Je n'ai du monde encore aucune expérience;
Mais s'il faut sur ce point dire ce que je pense,

Dans ce monde bruyant comment peut-on souffrir
Que les distractions, les soins et le plaisir,
De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on aime?
Peut-on se voir ainsi séparé de soi-même?
Ah! lorsque tant d'objets ont partagé le jour,
Ce qui doit en rester est bien peu pour l'amour.
Mais ici tout le sert, et rien ne le balance.
Le cœur de son penchant s'entretient en silence.
Rien ne s'offre à nos yeux qui le fasse oublier;
Chaque instant à l'amour appartient tout entier.
Je l'ai bien éprouvé : Monval, dans ces demeures,
Monval m'occupoit seul, et remplissoit mes heures.
Lorsque tout sommeilloit, dans l'ombre de la nuit,
Je répétois souvent tout ce qu'il m'avoit dit.
Seule, durant le jour, craignant d'être obsédée,
Craignant qu'on m'arrachât à cette douce idée;
Rappelant ses regards, ses gestes, ses soupirs,
Mon ame autour de soi recueilloit ses plaisirs.

LE CURÉ.

Monval n'a-t-il pas su tout ce qu'il vous inspire?

MÉLANIE.

Oh! combien j'aimerois à pouvoir le lui dire!
Mais jamais à ma bouche un mot n'est échappé,
Qui pût trahir ce cœur ainsi préoccupé:
Qu'il m'en coûtoit, ô ciel! sur-tout en sa présence
Que je me reprochois ce rigoureux silence!...
Cependant je songeai quel seroit mon destin;
Mes yeux long-temps distraits s'y fixerent enfin.
L'effrayant avenir, où s'égaroit ma vue,
Ne m'offroit qu'un abyme où j'étois attendue:

Je vis que j'y tombois sans espoir d'en sortir,
Et j'entendis la voix de l'affreux repentir;
Je vis que, dès l'enfance au cloître destinée,
Moi-même par mon choix je m'étois enchaînée;
Que mon pere, affermi dans ses engagemens,
Ne consulteroit pas mes nouveaux sentimens,
Qu'à son ambition j'allois être immolée:
Je me sentis alors de mes maux accablée;
Alors je m'indignai du fardeau de mes fers,
Et je tendois les mains à des liens plus chers.
J'aurois voulu franchir la terrible barriere,
Et me réfugier dans le sein de ma mere.

LE CURÉ.

Que n'y déposiez-vous vos plaintes, vos douleurs?

MÉLANIE.

Hélas! elle a connu mes funestes ardeurs.
Elle a vu de ce cœur la cruelle blessure;
Elle a versé sur moi les pleurs de la nature,
Promis de tout tenter pour adoucir mon sort;
Mais que me sert, hélas! un inutile effort?
Que peut-elle? Elle-même est dans la dépendance;
Son époux a sur elle une entiere puissance.
Enfin, vous le voyez: on a fixé ce jour
Pour prononcer des vœux, et des vœux sans retour!
On m'impose une loi que je ne peux plus suivre;
On ne s'informe pas si j'y pourrai survivre.
Qu'ai-je donc fait, hélas! pour tant de cruauté?
(*elle se leve.*)
Et j'irois aux autels trahir la vérité!
J'irois mentir au Dieu qui lira dans mon ame,

Lui consacrer un cœur que tant d'amour enflamme!
Non : j'abhorre un serment trompeur, injurieux;
Ma voix s'arrêteroit en prononçant mes vœux.
Avant de les former, ciel! fais que Mélanie
Exhale à tes autels sa malheureuse vie!

LE CURÉ.

Ecoutez, mon enfant; votre ingénuité
Sans doute a droit de plaire au Dieu de vérité:
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.
Je ne veux pas non plus par un langage austere
Joindre encore à vos maux un effroi douloureux,
Qui, loin de les guérir, les rendroit plus affreux.
Ainsi, sans vous parler de cet amour profane,
Que la religion dans votre état condamne,
Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts.
On m'appelle bien tard : vous savez quels projets
Pour avancer son fils a formés votre pere;
Et lorsqu'on a conclu l'hymen de votre frere,
Quand tout est décidé, lorsque le jour est pris
Où vos engagemens doivent être remplis,
Revenir sur ses pas, renverser son ouvrage
(Excusez un moment ce sinistre langage),
Est un effort pénible, et qui doit lui coûter.
Mais nul obstacle ici ne sauroit m'arrêter :
C'est à moi de fixer les yeux de votre pere
Sur des devoirs plus saints qu'il faut que l'on révere.
Ma fille, Dieu n'admet dans ce séjour sacré
Qu'une ame libre et calme, et qu'un cœur épuré;
Il ne veut point qu'on mêle à de si saintes chaînes
Le joug humiliant des passions humaines;

Il ne veut que des cœurs que lui-même a choisis,
Etrangers à la terre, et de lui seul rémplis.
Vous dont l'ame sensible au sein de l'innocence,
Des penchans de votre âge a connu la puissance,
Que Dieu n'appelle pas avec l'autorité
Qui soumet nos desirs et notre volonté;
C'est à d'autres vertus qu'il vous a destinée:
Vous n'êtes point à vous, votre ame est enchaînée.
Dieu ne recevroit point le tribut imposteur
Des sermens démentis au fond de votre cœur:
Ne les prononcez pas, je dois vous le défendre.

MÉLANIE.

Eh! comment à mon pere oser me faire entendre?
Comment de son pouvoir aujourd'hui m'affranchir,
Et braver un courroux que rien ne peut fléchir?
M'exposer à sa haine, à sa haine immortelle?
Quel reproche il feroit à sa fille rebelle!
Je sens que j'ai donné des armes contre moi.
Je frémis... Pardonnez... Vous voyez mon effroi.
C'est au ciel, c'est à vous qu'il faut que je m'adresse;
Prévenez mes malheurs, soutenez ma foiblesse;
Ayez pitié d'un cœur qui ne peut se dompter,
Qui ne peut obéir, qui ne peut résister.
Ma cause est dans vos mains: j'attends de vous la vie.

LE CURÉ.

Rassurez-vous; ma voix, par Dieu même affermie,
Réclamera des droits que l'on doit respecter:
Dieu bénira mes soins; oui, je dois m'en flatter.
Mais, dussé-je échouer, dût, malgré ma constance,
Un crédit plus puissant vaincre ma résistance,

Ah ! tout n'est pas perdu : vous êtes sous les yeux
Du Dieu consolateur qui reste au malheureux;
Comptez sur son appui : souffrez que ma présence
Vous porte quelquefois les secours qu'il dispense.
Vous aurez, en tout temps, contre un sort ennemi
Le ciel et vos vertus, une mere, un ami.

MÉLANIE.

Hélas! ma destinée est donc bien déplorable!
Avec tant de soutiens est-on si misérable?
Je respire pourtant; j'ai confié du moins
Mes secrets à votre ame, et mon sort à vos soins.

(*Elle rentre.*)

SCENE V.

LE CURÉ.

Seconde, Dieu clément, mes efforts et mon zele.
L'intérêt qui dégrade une ame paternelle
Ose emprunter ton nom pour consacrer ses droits;
Contre sa tyrannie, ô Dieu! soutiens ma voix;
Daigne de cette enfant protéger l'innocence :
Dieu, je crois te servir en prenant sa défense.
Le malheur corrompt tout dans les cœurs abattus;
Et la rendre au bonheur, c'est la rendre aux vertus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MADAME DE FAUBLAS, MONVAL.

MADAME DE FAUBLAS.

C'EST vous qui dans ce lieu m'avez fait demander?
Monval, en un tel jour qu'osez-vous hasarder?
Votre visite ici me semble téméraire;
Sans doute à mon époux elle ne sauroit plaire;
Vous le savez : il va rentrer dans un instant.
Chez l'abbesse avec nous notre Curé l'attend.
N'appréhendez-vous pas?...

MONVAL.

Et pourquoi me contraindre?
Qui n'a plus rien à perdre, a-t-il encore à craindre?
L'aspect de votre époux ne peut m'intimider:
Je n'ai plus avec lui de mesure à garder.
Non, je ne lui saurois pardonner de ma vie;
Il va sacrifier l'aimable Mélanie!
Il va livrer ses jours à d'éternels ennuis!
Et vous l'avez souffert! et vous l'avez permis!

MADAME DE FAUBLAS.

Toujours votre douleur est trop impétueuse.

Supposez-vous ma fille à ce point malheureuse?
Qui vous l'a dit, monsieur? et quel penchant si cher
Au monde qu'elle ignore auroit pu l'attacher?
Son cœur avec le vôtre est-il d'intelligence?
Vous abusez, Monval, de mon trop d'indulgence.
Vous m'avez confié votre amour, vos projets:
J'en aurois desiré de plus heureux effets.
Vos sentimens sont purs, ils n'ont pu me déplaire;
Et ma fille, sans doute, ainsi qu'à vous m'est chere.
Mais vous la connoissez; elle fait son devoir,
Et son pere a sur elle un absolu pouvoir.
Quand elle auroit enfin aperçu votre flamme,
Vous êtes-vous flatté d'avoir fait sur son ame
Assez d'impression pour croire qu'en ces lieux
Son destin, loin de vous, soit à jamais affreux?

MONVAL.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injustice?
Quand je suis au moment du plus cruel supplice,
Pensez-vous que j'embrasse avec présomption
Du bonheur d'être aimé la douce illusion?
Rien ne m'occupe ici, non, rien que Mélanie.
Il s'agit de son sort, il s'agit de sa vie,
Et non pas d'un amour trop inutile, hélas!
Je n'en parlerai plus, vous ne le voulez pas;
Mais qu'elle ne soit point esclave, infortunée.
Vous la peiguez en vain docile et résignée.
Croyez que sur ce point on ne peut me tromper;
Que rien à mes regards ne pouvoit échapper;
Que j'ai vu de ses maux les secretes atteintes,
Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours ses plaintes.

Je n'en suis que trop sûr; elle souffre et gémit.
Vous-même (pardonnez) quoi que vous ayez dit,
Vous-même, je le vois, vous gémissez comme elle;
Vous étouffez en vain la douleur maternelle.
Pourquoi vouloir tromper votre cœur et le mien?
Réunissons nos maux : qu'ils soient notre entretien.
Un tyrannique époux vous défend d'être mere.
Ah! soyez-le avec moi.

MADAME DE FAUBLAS.

Que prétendez-vous faire?
Vous voyez mes chagrins; pourquoi donc les aigrir?
Monval, mon cher Monval, ils me feront mourir.
De mon austere époux l'humeur est inflexible.
A la fortune seule il se montre sensible;
Elle est le seul objet dont il paroisse épris,
Et le cœur est un mot qu'il n'a jamais compris.
Non qu'il soit né méchant; il est dur et sévere;
Il l'est par son état et par son caractere;
De raisons d'intérêt il est tout occupé,
Et de tous nos chagrins il est bien peu frappé;
Il n'y voit rien qu'erreur, que foiblesse, inconstance:
Ce n'est qu'à ses projets qu'il voit de l'importance.
Autant qu'on le pouvoit je les ai combattus;
Je m'y suis opposée; et que puis-je de plus?
Faut-il que la discorde entre nous se signale?
Que je donne au public des scenes de scandale?
Que je me fasse en vain un monde d'ennemis
Dans un parti puissant qui protege mon fils?
Mon fils! à quel effort la douleur m'a forcée!
Devant lui sans succès je me suis abaissée.

Je l'avois conjuré de parler pour sa sœur;
Sa réponse équivoque et sa fausse douceur,
Ses protestations de zele et de tendresses,
Ses regrets affectés et ses froides promesses,
N'ont pu que m'inspirer en cette occasion
Plus de mépris encor que d'indignation.
Je n'ai rien obtenu ni du fils, ni du pere.

MONVAL.

Le plus coupable encor c'est cet indigne frere.
Lui seul jouit du mal que pour lui l'on commet;
Son hymen, sa fortune est le prix d'un forfait.
Il s'enrichit des pleurs de sa sœur qu'on opprime;
Et lui-même à l'autel il traîne sa victime.
Et c'est un frere! ô ciel! lui que vous implorez!
Existe-t-il des cœurs ainsi dénaturés?
Et vient-il contempler cette fête cruelle?

MADAME DE FAUBLAS.

Ah! vous me rappelez une alarme nouvelle.
D'Orcé doit s'y trouver, d'Orcé qui de mon fils
A senti d'autant plus les orgueilleux mépris,
Que lui-même a long-temps brigué cet hyménée,
Qui de l'heureux Melcour fonde la destinée.
On doit haïr sans doute un rival, un vainqueur,
Qui joint à ses succès l'insulte et la hauteur.
Leur rencontre en ces lieux pourroit être funeste.
Mais vous, qui vous amene et quel espoir vous reste?
Pourquoi venir chercher ce spectacle odieux?

MONVAL.

Je veux de mon malheur m'assurer par mes yeux,
Voir l'affreux sacrifice et tout ce qu'il m'enleve.

Vous le dirai-je enfin? Je doute qu'il s'acheve.
On le prépare en vain : je ne puis concevoir
Qu'on soit assez barbare, et qu'on puisse vouloir...
Que dis-je? Il est trop sûr que tout est sans remede.
A deux cœurs endurcis il faut donc que tout cede!
Que tant d'amour s'exhale en regrets superflus!...
Mais j'ai pris mon parti; vous ne me verrez plus.
J'y suis déterminé; je l'ai dit à ma mere :
J'abandonne un pays à mes vœux si contraire.
Le lieu de mon exil est au delà des mers.
J'irai servir mon roi dans un autre univers.
Je cours m'y renfermer, et je renonce au nôtre.
Ce n'est pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre.
Les humains sont par-tout à l'intérêt livrés,
Et les cœurs vertueux sont par-tout déchirés.
J'en ai douté long-temps; j'en ai l'expérience.
Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offense,
Et je n'entendrai point les lamentables cris...
Malheureux! quelle erreur et qu'est-ce que je dis?
Ah! je croirai par-tout voir la pompe funeste,
Entendre prononcer le vœu que je déteste;
Je trouverai par-tout ce parloir où mes yeux...
(*en pleurant.*)
Vous vous en souvenez... Ces lieux, ces mêmes lieux
Pour la premiere fois l'ont offerte à ma vue;
Là, je crus sur son front voir cette ame ingénue :
J'entendis ces accens à mon cœur si nouveaux!
Elle passoit ses mains à travers ces barreaux.
C'est ici... c'est ici... La rage est dans mon ame.
Je sens mon désespoir s'accroître avec ma flamme.

C'est de ce lieu fatal l'inévitable effet;
Pourquoi m'y meniez-vous? Que vous avois-je fait?

MADAME DE FAUBLAS.

Ciel! ai-je mérité ce reproche barbare?
Pouvez-vous oublier?...

MONVAL.

Pardonnez, je m'égare;
Pardonnez à ce cœur, il vous est bien connu;
Il ressent vos bontés; et s'il eût obtenu...

MADAME DE FAUBLAS.

Je n'ose me fier à votre impatience.
Ecoutez : nous avons encor quelque espérance.

MONVAL.

Comment! que dites-vous? N'abusez point mon cœur!
Ne vous trompez-vous pas? Parlez... par quel bonheur?
Tous mes sens sont saisis et de crainte et de joie!

MADAME DE FAUBLAS.

Il nous reste un secours que le ciel nous envoie.
Notre digne pasteur, ce prêtre révéré,
A servir l'infortune en tout temps préparé,
Est instruit en secret du chagrin qui m'accable,
Et prête à mes desseins son crédit secourable.
Il vient de voir ma fille; il a lu dans son cœur.
Comme moi de son pere il blâme la rigueur.
Sa piété, son nom, et son saint ministere,
Le poids de ses discours, sa vertu qu'on révere,
Sur mon époux peut-être auront quelque pouvoir.
Cependant...

MONVAL.

Ah! du moins c'est un rayon d'espoir.

N'allez pas me l'ôter, souffrez que je respire;
Que...

MADAME DE FAUBLAS.

L'on vient : sur vous-même ayez donc plus d'empire.
C'est notre bon Curé. Sans doute mon époux
Va le joindre bientôt; allez, et laissez-nous.

MONVAL.

Que faudra-t-il, hélas! qu'aujourd'hui je devienne?
Je sors; mais permettez que du moins je revienne.

MADAME DE FAUBLAS.

Quand je le défendrois, ce seroit bien en vain.
Eloignez-vous.

MONVAL.

Allons attendre mon destin.
(Il sort.)

SCENE II.

LE CURÉ, MADAME DE FAUBLAS.

LE CURÉ.

Votre fille a besoin des secours de sa mère.
Ne l'abandonnez pas. J'attends ici son pere.
Je m'en vais lui parler.

MADAME DE FAUBLAS.

Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ.

Tout dépend de ce Dieu qui dispose des cœurs.
Je n'épargnerai rien.

MADAME DE FAUBLAS.

C'est en vous que j'espere.
Ah! rendez-moi ma fille, et vous sauvez sa mere.

SCENE III.

LE CURÉ.

Hélas! que votre sort n'est-il entre mes mains!
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains!
Faut-il long-temps?...

SCENE IV.

M. DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Eh bien! vous avez vu ma fille?
Se rend-elle aux souhaits de toute sa famille?
Est-elle résignée?

LE CURÉ.

Ecoutez-moi, monsieur:
Quand le ciel, sur vos jours signalant sa faveur,
Pour la premiere fois offrit à vos caresses
Le gage heureux et cher de vos pures tendresses,
N'avez-vous pas alors promis à votre cœur
De chérir cet enfant, de faire son bonheur,
D'assurer, sous l'abri de votre expérience,
A son âme, à ses jours, la paix et l'innocence?

M. DE FAUBLAS.

Il est vrai, c'est aussi....

LE CURÉ.

Répondez seulement.
Voulez-vous en effet respecter ce serment ?
Le croyez-vous sacré ?

M. DE FAUBLAS.

Je le tiendrai sans doute.

LE CURÉ.

C'est assez : il suffit que votre cœur m'écoute;
Il suffit qu'à vos yeux brille la vérité.
J'annonce au nom du ciel et de l'humanité,
Qu'on dicte à votre fille, en cet instant funeste,
Des vœux que Dieu réprouve, et que son cœur déteste;
Et si dans ce dessein vous persistez toujours,
Vous mettez en danger son salut et ses jours.

M. DE FAUBLAS.

Son salut !

LE CURÉ.

Votre bouche à ce mot se récrie;
Vous semblez moins touché du danger de sa vie.
Tous deux pourtant sont chers, tous deux également
Dépendent aujourd'hui du même évènement.
Ne vous y trompez pas : le temps, le péril presse.
Souffrez que l'amitié, qui pour vous m'intéresse,
Retrace à vos regards ce que vous oubliez :
C'est votre fille, hélas ! que vous sacrifiez.
Je viens de lui parler : cette âme douce et pure
Épanchoit ses chagrins sans fiel et sans murmure,
Et sans vous accuser déploroit son malheur :
De toutes les vertus le germe est dans son cœur.
Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître;

Ah ! ne l'étouffez pas dans l'ombre de ce cloître.
Pourquoi vous refuser la douceur d'en jouir ?
Loin de le cultiver, pourquoi l'ensevelir ?
Votre fille en naissant enlevée à son père,
Si vous la connoissiez, vous deviendroit plus chère.
Elle va devant vous paroître tout en pleurs ;
Vous ne soutiendrez point l'aspect de ses douleurs.
Elle a pour le couvent une invincible haine ;
Et n'imaginez pas que le temps la ramene.
Cette horreur est trop forte, et c'est un sentiment
Dans le fond de son cœur gravé profondément.
Concevez à quels maux se verroit condamnée
Votre fille en ces lieux sans retour enchaînée.
Quand vous verrez ses jours au désespoir livrés,
Vous en serez la cause, et vous en gémirez.
Il ne sera plus temps.

M. DE FAUBLAS.

Je ne saurois comprendre
Les soins inopinés qu'ici vous daignez prendre.
Je vous avois prié de raffermir un cœur
Dont j'ai vu tout-à-coup s'affoiblir la ferveur,
Et non de m'occuper de ses douleurs timides.
Il faut entre nous deux des discours plus solides.
Il faudroit des raisons...

LE CURÉ.

Des raisons ! vous pensez
Que je puis contre vous n'en pas avoir assez !
Vous ! ministre des lois, dont l'autorité sainte
Annule tous les vœux formés par la contrainte,
Organe des arrêts de leur temple émanés,

Osez-vous faire ici ce que vous condamnez?
A votre tribunal que tout autre en appelle,
Il trouvera dans vous un magistrat fidele:
Contre l'oppression vous serez son appui;
Vous agirez en juge, et jusques aujourd'hui
Vous avez soutenu ce caractere auguste:
Pour votre fille seule allez-vous être injuste?
De tous vos jugemens comptable à l'équité,
Croyez-vous de ce droit votre sang excepté?
Si les lois ont aux vœux mis un frein salutaire,
Croyez-vous donc le Ciel moins juste que la terre?
Pensez-vous qu'il reçoive un hommage forcé?
Qu'il bénisse un tribut dont il est offensé?
Eh! le vœu le plus libre et le plus volontaire,
Si le Ciel ne l'inspire, est dès-lors téméraire.
L'homme ne peut rien seul*; Dieu l'a dit: le chrétien
Ne peut lui demander, ni lui promettre rien
Que par l'Esprit divin qu'on reçoit de sa grace,
Qu'il manifeste en nous, et que rien ne remplace,
Dont les traits éclatans ne peuvent s'altérer,
Et que dans votre fille il est loin de montrer.
Dans nos livres sacrés la sévere vengeance
Confond deux fois des vœux la funeste imprudence:
Un Saül, un Jephté, jurent sans son aveu
Un indiscret serment qui semble tenter Dieu;
Leur vœu devient un crime, et leur succès un piege;

* Sine me nihil potestis facere... *Evang.* Nemo potest dicere nomen Jesu, nisi in Spiritu sancto... in quo clamamus Abba (Pater). *S. Paul.*

L'un se rend parricide et l'autre sacrilege:
Tant le Ciel veut apprendre aux aveugles humains
A s'en remettre à lui pour guider leurs destins!

M. DE FAUBLAS.

Vous condamnez les vœux!

LE CURÉ.

Non; mais la folle audace
D'attenter sur Dieu même et de prendre sa place,
D'oser sans mission, et dès-lors sans appui,
Régler un avenir qui n'appartient qu'à lui.
Ce sont ses propres lois que je vous fais entendre;
Et mon premier devoir est de vous les apprendre.
C'est à nous qu'il confie, avec sa vérité,
Le soin d'en maintenir l'entiere pureté.
Ces héros des déserts, ces premiers cénobites
Que rassembloit un chef sous des regles prescrites,
N'admettoient auprès d'eux des disciples nouveaux
Que long-temps éprouvés par les mêmes travaux;
L'Eglise, consacrant ces sublimes exemples,
Reçut des vœux sacrés prononcés dans les temples;
Mais alors que du cloître on embrasse les lois,
Elle exige avant tout qu'on soit libre en son choix.
C'est ainsi qu'en tout temps elle ouvre des asyles
Aux mortels affranchis des passions serviles,
A ceux que de ses coups le malheur a frappés,
Au repentir qui pleure, aux mondains détrompés,
A ce sexe sur-tout dont la foible innocence
Cherche aux pieds des autels sa plus sûre défense,
Et, brûlant d'un feu pur allumé par le Ciel,
Se choisit sous ses yeux un époux immortel.

Mais de tout vœu forcé la chaîne est odieuse:
Loin, bien loin cette offrande indigne, injurieuse!
Et que l'homme, en Dieu seul mettant tout son appui,
Par l'amour de sa loi s'éleve jusqu'à lui.

M. DE FAUBLAS.

A suivre de trop près ces étroites maximes,
Peu de vocations paroîtroient légitimes.
Il ne faut rien outrer, monsieur, et nous devons
Nous conformer aux lois du monde où nous vivons.
Vous ne semblez ici consulter que ma fille;
Mais l'intérêt d'un fils, espoir de sa famille,
L'honneur de ma maison dont il doit se charger,
De puissans protecteurs qu'il me faut ménager;
Tous ces motifs unis peuvent valoir les vôtres.
Et que fais-je après tout? Que ce que font tant d'autres.
J'ai lieu de m'étonner, monsieur, que vos discours
N'imputent qu'à moi seul ce qu'on voit tous les jours:
Nous voyons en effet qu'en cette circonstance
Un pere peut s'attendre à quelque résistance;
Mais nous savons aussi que, passé ce moment,
Le sexe à cet état s'accoutume aisément.
Ce couvent ne suit point des regles trop austeres;
Il ne demande point ces vertus singulieres,
Ces prodiges d'en-haut dont vous m'avez parlé...
Ce tableau, qu'à mes yeux vous avez étalé,
Qui tracé dans la chaire obtiendroit mes louanges,
Fait du cloître un séjour peuplé de saints et d'anges.

LE CURÉ.

Plût au Ciel!

M. DE FAUBLAS.

Ce discours menaçant est au moins inutile;
Ne me reprochant rien je dois être tranquille,
Monsieur; de ce couvent le sage directeur,
Qui conduit Mélanie et connoît bien son cœur,
Approuve à son égard ma fermeté sévere;
Il veut que l'on combatte une erreur passagere,
Et non pas que l'on cede aux premiers mouvemens
D'une jeunesse aveugle en tous ses sentimens.
Il a de son état les mœurs et le langage,
Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un sage.

LE CURÉ.

Je blâme avec l'Eglise un détestable abus.
Il n'est que trop d'esprits lâches ou corrompus
Qui font plier la loi sous le joug de l'usage:
De leur religion ils n'ont point le courage;
Trafiquant de ses droits et de sa vérité,
Leur foiblesse compose avec l'iniquité;
Mais leur conduite enfin, à leur état contraire,
Est la faute de l'homme et non du ministere.
Quant à ce nom de sage; en nos jours prodigué,
Exalté par l'erreur et par l'orgueil brigué,
Ce vain titre n'est point celui que je professe:
La crainte du Seigneur commence la sagesse *,
La charité l'acheve, et voilà mon devoir.
Je vois que mes discours sont sur vous sans pouvoir,
Et que du directeur l'avis et le suffrage,
Flattant vos passions, ont sur moi l'avantage.

* Initium sapientiæ timor Domini. *Sag.*

Les formes sont pour vous, je le sais; mais, monsieur,
Vous ne séduirez point le ciel ni votre cœur.
C'est assez : votre fille attend sa destinée;
Vous allez à jamais la rendre infortunée;
Vous dédaignez ses pleurs, vous la désespérez :
C'est un crime, monsieur, et vous en répondrez.
Pesez ces derniers mots.

M. DE FAUBLAS.

Ces mots sont un outrage...

LE CURÉ.

Vous vous en direz plus, et je puis davantage.
Mélanie aujourd'hui n'a plus de pere en vous;
Je dois l'être, il suffit : j'en réponds devant tous.
Je saurai mettre obstacle à vos projets sinistres :
Je vais de la justice implorer les ministres,
Et chez l'abbesse ici je proteste à l'instant
Contre le sacrifice où l'on force une enfant.
Je suivrai Mélanie au pied de l'autel même :
C'est là qu'au nom du ciel et d'un Dieu qui nous aime,
Ma voix lui défendra des sermens criminels.
Nous verrons si la vôtre, à l'aspect des autels,
Osera lui donner l'ordre d'un sacrilege,
Osera blasphémer le Dieu qui la protege.

M. DE FAUBLAS.

Vous seul la protégez, et c'est bien vainement.
Puisque vous ne gardez aucun ménagement,
Suivez donc les transports où le zele vous livre;
Combattez mes desseins, moi je vais les poursuivre.

LE CURÉ.

Tremblez de leur succès; vous pourrez, je le voi,

Etre assez malheureux pour l'emporter sur moi.
Peut-être il est trop tard pour sauver la victime,
Peut-être il est trop tard pour vous sauver un crime;
Ce crime, s'il s'acheve, un jour sera vengé.
C'est sur notre entretien que vous serez jugé.
Adieu, monsieur.

SCENE V.

M. DE FAUBLAS.

Je vois où l'on veut me conduire.
Contre mon fils et moi je vois que tout conspire;
C'est un parti formé, je n'en saurois douter.
Nous verrons si sur moi quelqu'un doit l'emporter;
Si d'un zele offensant l'amertume indiscrete
Doit...

SCENE VI.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MELANIE, *et un moment après*, MONVAL.

M. DE FAUBLAS.

Approchez, madame, et soyez satisfaite.
Vous êtes bien servie, il le faut avouer;
Et de votre pasteur vous devez vous louer.
Il signale pour vous l'amitié la plus vive:
Il a tout employé jusques à l'invective.
Je dois tout à vos soins, et je les reconnois.
Et vous allez en voir la suite et le succès.

(*à Mélanie.*)
Ma volonté, ma fille, est assez annoncée.
La moitié de ce jour n'est pas encor passée;
Il vous reste un moment, il en faut profiter
Pour recueillir vos sens et pour les surmonter,
Pour soumettre à la voix d'un Dieu qui vous appelle,
Ce cœur qui fut long-temps et docile et fidele :
S'il a cessé de l'être et semble chanceler,
Moi, je ne change point : rien ne doit m'ébranler.
Vous-même avez choisi cette sainte demeure,
Et pour vous y fixer le Ciel a marqué l'heure;
Vous devez désormais y borner tous vos vœux.
(*à Monval qui entre en tremblant.*)
Je conçois quel dessein vous amene en ces lieux,
Monsieur; mais, malgré vous, rien n'a changé de face;
Vous pouvez à l'église aller prendre une place.

MÉLANIE.

Monval!... ma mere!

MADAME DE FAUBLAS.

Hélas! ma fille, tu gémis!

MONVAL, *à madame de Faublas, à demi-voix.*

Madame... Et c'est donc là ce que l'on m'a promis?

MÉLANIE.

Mon pere, votre voix m'accable et m'épouvante.
Pardonnez... devant vous, vous me voyez tremblante :
Votre ton, vos discours, m'inspirent plus d'effroi
Que ces vœux si cruels qu'on exige de moi.
Je vois trop qu'à vos yeux je suis une étrangere :
Ce cœur qui m'est fermé ne s'ouvre qu'à mon frere;
Qu'il me soit préféré, je ne demande rien;

Ma dépouille est à lui, donnez-lui tout mon bien ;
Qu'il soit, puisqu'on le veut, l'espoir de sa famille;
Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille?
Des droits de ma naissance à mon frere transmis,
Qu'un seul me reste au moins, et qu'il me soit permis
D'habiter près de vous le toit où je suis née.
Pourquoi de mes parens serois-je abandonnée?
Je n'ai jusques ici que trop vécu loin d'eux.
Hélas! de tous mes maux le principe odieux,
C'est cet éloignement qui, depuis ma naissance,
A vos yeux, à vos soins, déroba mon enfance.
Votre sang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.
Faut-il que de vos bras on ait pu m'arracher?
Faut-il que cette absence et si longue et si dure
Ait effacé les traits qu'imprime la nature?
Que ma voix, que mes pleurs les rappellent en vous.
O mon pere! mon pere!... Eh! quoi! ce nom si doux
Pour moi seule à jamais doit-il être terrible?
Au cri de ma douleur êtes-vous insensible?
J'embrasse vos genoux:.. ne m'en repoussez pas.
Recevez-moi chez vous : daignez, daignez, hélas!
Ne point y rebuter les soins de ma tendresse;
Que ma mere avec vous les partage sans cesse :
Et vos yeux à me voir pourront s'accoutumer;
Vous pourrez me souffrir, et peut-être m'aimer :
Oui, m'aimer... Est-ce donc un effort pour un pere?

M. DE FAUBLAS.

Levez-vous. En tout temps vous m'avez été chere,
Et les pleurs de ma fille ont des droits sur mon cœur.
Ce cœur de vos devoirs sent toute la rigueur :

Sentez aussi les miens, mettez-les en balance;
De mes engagemens concevez l'importance.
Une famille illustre et qui s'allie à moi,
Se sera donc trompée, en comptant sur ma foi?
Du destin de mon fils je ne suis plus l'arbitre:
Ma parole est donnée; et comment, à quel titre
Puis-je la retirer? un changement si prompt,
Et pour eux et pour moi, n'est-il pas un affront?
La jeunesse, à son gré, peut se montrer volage,
Mais la légèreté ne sied pas à mon âge;
Et lorsqu'à cet accord je me suis arrêté,
J'ai dû me décider avec maturité.
Pour me justifier que pourrai-je leur dire?

MÉLANIE.

Que sur vous la nature a pris un juste empire,
Que ce cœur paternel a senti mes douleurs,
Qu'il vous en coûteroit de causer mes malheurs,
Que vous avez pitié d'une fille expirante,
Que je me meurs.

M. DE FAUBLAS.

Eh! quoi! lorsque heureuse et contente
Vous demandiez à vivre en ces paisibles lieux,
Est-ce moi qui forçois votre choix et vos vœux?

MÉLANIE.

Non; mais c'étoit à vous, à votre expérience,
D'éclairer d'un enfant la facile imprudence,
De lui montrer le piege et de l'en détourner:
C'étoient là les leçons qu'il falloit me donner.
Dans l'avenir pour moi c'est vous qui deviez lire,
Et quand je m'égarois, vous deviez me conduire.

Ah! mon pere aujourd'hui voudroit-il me punir
De ces mêmes erreurs qu'il falloit prévenir?

M. DE FAUBLAS.

Vous voulez des conseils; mais sachez donc les suivre.
Sachez que le penchant où votre cœur se livre,
Ce retour vers le monde et ces desirs ardens
Sont des goûts passagers que détruira le temps;
Sachez que s'immoler au bien de sa famille,
Remplir tous les devoirs d'une sœur, d'une fille,
Est un bonheur durable et plus digne de vous,
Que la religion doit rendre encor plus doux.

MÉLANIE.

Ah! pour jouir ainsi d'un noble sacrifice,
Il faut que notre cœur l'accepte ou le choisisse,
Et l'ame qu'on y force avec tant de rigueur
En perd tout le mérite et n'en a que l'horreur.
Mais vous, mais votre fils dont je suis la victime,
Goûterez-vous, hélas! un bonheur légitime?
Jouirez-vous en paix de vos tristes honneurs,
Fondés sur l'injustice et payés par mes pleurs?

M. DE FAUBLAS.

Ces pleurs se sécheront; et d'un esprit plus ferme...

MÉLANIE.

Non, la mort, de mes maux, sera l'unique terme.

M. DE FAUBLAS.

L'espoir...

MÉLANIE.

Il est par-tout, excepté dans ces lieux.

M. DE FAUBLAS.

Le Ciel...

MÉLANIE.

Au nom du ciel fait-on des malheureux?

M. DE FAUBLAS.

Ma fille, c'en est trop, vous voulez l'impossible.

MONVAL.

(*à part.*) (*haut.*)
Ah! barbare!... A ce point vous seriez inflexible!
Son âge, sa candeur n'ont pu vous émouvoir!
Vous voulez la réduire au dernier désespoir!

M. DE FAUBLAS.

Eh! pourquoi donc, monsieur, prenez-vous sa défense?
Quels titres avez-vous?....

MONVAL.

Tous ceux de l'innocence;
Tous ceux de la justice et de l'humanité.

M. DE FAUBLAS.

N'affectez point ici de générosité.
Je sais quel intérêt vous parle et vous anime.

MONVAL.

J'oserai l'avouer : oui, ce n'est point un crime,
Oui, je l'aime, monsieur, je le dois, je le veux;
Je suis sûr de sentir un penchant vertueux.
J'avois su le contraindre, et malgré ma tendresse
J'ai toujours respecté son état, sa jeunesse;
Je le déclare à vous qui croyez m'imposer,
Qui croyez à la fois répondre et m'accuser;
Je le dis au moment de perdre ce que j'aime;
Mais je parle pour elle et non pas pour moi-même.
Je ne suis rien ici qu'un témoin étranger,
Qu'un homme, et c'est assez, monsieur, pour vous juger;

C'est assez pour vous dire au nom de la nature,
Que vous abusez trop d'une autorité dure,
Que vous êtes armé d'une injuste rigueur.
Et quel droit avez-vous d'ordonner son malheur ?
Nul être, quel qu'il soit, n'a ce droit sur un autre.
Ce droit, fût-il fondé, doit-il être le vôtre ?
Et contre votre sang devez-vous l'exercer ?
Si c'étoit votre fils, l'oseriez-vous forcer
A fléchir malgré lui sous le joug monastique ?
Il braveroit bientôt une puissance inique,
Il fuiroit loin de vous, en réclamant les lois :
Mais ce sexe est sans force, on étouffe sa voix ;
On l'opprime sans crainte... ah! l'innocence aimable,
Pour être désarmée, en est plus respectable;
Et la cause du foible est un objet sacré.
Si ce sexe en nos mains sans secours est livré,
La nature, dans nous préparant sa défense,
Lui donna pour soutien de sa tendre innocence
Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté,
Ce qui désarme tout, les pleurs et la beauté :
Vous seul y résistez.

M. DE FAUBLAS.

Quoi ! c'est en ma présence
Qu'on ose s'emporter à tant de violence !
Audacieux jeune homme, avez-vous donc pensé
Que l'amour excusât ce transport insensé ?
Et vous me l'avouez cet amour qui m'offense!
Vous qui d'un jeune cœur séduisez l'innocence,
Vous qui l'enhardissez à la rébellion,
Vous qui seul apportez le trouble en ma maison!

Et vous vous en vantez! vous, monsieur! à ce titre
Vous prétendez ici vous rendre notre arbitre!
Ah! si l'on vous permit de vous y présenter,
Ce n'étoit pas du moins pour venir m'insulter,
Pour me donner la loi jusque dans ma famille.
Votre audace m'indigne, et sachez que ma fille,
Quand même je pourrois rompre aujourd'hui des nœuds
Dont le pouvoir sacré nous enchaîne tous deux,
Ne reverroit jamais un jeune téméraire
Dont la fougue imprudente ose outrager un père.

MONVAL.

Un pere! vous! soyez-le, et je tombe à vos pieds.
Non, vous ne l'êtes pas.

MADAME DE FAUBLAS.

Monval, vous oubliez....

M. DE FAUBLAS.

Vous l'arrêtez trop tard; il n'est plus temps, madame:
Vous avez enhardi son audace et sa flamme.
Vous voyez les affronts qu'il me faut supporter.

MADAME DE FAUBLAS.

C'en est trop; à vous seul il faut les imputer.
Êtes-vous étonné d'essuyer des murmures,
De voir gémir nos cœurs, et saigner nos blessures?
Défendez-vous la plainte en nous immolant tous?

M. DE FAUBLAS.

En ai-je assez souffert?... Je ne m'en prends qu'à vous,
Mélanie: il est temps d'apaiser ma colere;
Craignez-en les effets: j'ordonne, je suis pere;
Je veux qu'on m'obéisse et sans plus différer.

(*à madame de Faublas.*)

Si vous n'y consentez, il faut nous séparer,
Madame; je renonce à la mere, à la fille,
Et je romps pour jamais avec votre famille.
J'attendois plus d'égards et de soumission.

(*à Mélanie.*)

Vous seule aurez causé notre désunion,
Ma fille, vous aurez allumé nos querelles:
La malédiction suit les enfans rebelles,
Et la mienne à la fin pourroit tomber sur vous.
Craignez ce dernier trait de mon juste courroux;
Craignez...

MÉLANIE.

Qu'entends-je! ô ciel! ah! ce comble d'injure
De mon cœur révolté fait sortir la nature:
Le vôtre dès long-temps avoit su la bannir,
Et j'apprends de vous seul à ne la plus sentir.
Vous en avez détruit jusqu'à la moindre trace;
Un affreux désespoir en mon sein la remplace.
Vous osez insulter à mes sens effrayés!
Vous menacez encor, quand je meurs à vos piés!
Et qu'ajouteriez-vous aux maux que vous me faites?
Je puis vous défier, tout cruel que vous êtes.
Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus?
Mes jours étoient maudits quand je les ai reçus.
La malédiction a tonné sur ma tête
A l'instant où ma mere...

MADAME DE FAUBLAS.

O! Mélanie, arrête.
N'achève pas...

MÉLANIE.

Non... non... je ne me connois plus.
Je cede à des transports qui m'étoient inconnus.
Vous ! oser attester le ciel qui vous condamne !
Qui! vous ! de son courroux vous vous croyez l'organe,
En joignant l'injustice à l'inhumanité !
Ah ! vous-même tremblez que ce cri redouté,
Qu'éleve vers les cieux d'une voix désolée
Sous les pieds des tyrans l'innocence foulée,
Ce cri, qu'un Dieu vengeur n'a jamais repoussé,
Ne sorte de mon ame et ne soit exaucé.

MADAME DE FAUBLAS.

Ma fille !...

MÉLANIE.

Qu'ai-je dit! je m'emporte... ma mere!
Cet assaut douloureux, soutenu contre un pere,
Vient d'épuiser ma force... elle succombe... hélas !
Si je pouvois mourir !... recevez dans vos bras...
Je me meurs. (*elle s'évanouit.*)

MADAME DE FAUBLAS.

Ciel ! ô ciel ! je tremble pour sa vie.
Ah ! ma fille ! ah ! Monval !

MONVAL.

Malheureux!... Mélanie!...
Elle ne m'entend plus... du secours... venez tous.
(*il court pour sonner la cloche du parloir. M. de Faublas se met au-devant de lui.*)

M. DE FAUBLAS.

Non, arrêtez, monsieur, il suffira de nous.
Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante ?

MONVAL.

Et qu'importe, grand Dieu ! Mélanie est mourante ;
Et je cours...

MADAME DE FAUBLAS.

Non, Monval; elle rouvre les yeux;
Elle reprend ses sens. Ma fille !...

MÉLANIE.

Où suis-je ? ô cieux !
(*Elle aperçoit son pere, et se jette avec effroi dans les bras de sa mere.*)
Que vois-je ?

MONVAL, *à M. de Faublas.*

Regardez ces objets lamentables.
Regardez... quoi ! vos yeux, vos yeux impitoyables
Soutiennent froidement cet horrible tableau !
Vous étiez un tyran ; vous êtes un bourreau.

M. DE FAUBLAS.

Sortez d'ici, monsieur! la fureur vous égare :
Vous me ferez raison...

MONVAL.

Ah! d'un pouvoir barbare
Elle peut après tout braver les cruautés ;
Elle peut s'affranchir...

MADAME DE FAUBLAS.

Cher Monval, écoutez...

MONVAL.

Rien ne me retient plus ! mon sang bout dans mes veines.
Va, tu peux te soustraire à des lois inhumaines,
O chere infortunée! écoute ton amant;
Ne crois rien que l'amour dans ce fatal moment :

Crois que dans l'univers il n'est point de puissance
Qui jamais contre toi porte la violence
Jusques à t'arracher d'involontaires vœux;
Le courage suffit pour nous sauver tous deux.
Approche sans trembler de l'autel qu'on prépare;
Et, loin de prononcer ce serment si barbare,
Que Dieu rejetteroit, que dément notre amour,
Atteste l'Eternel présent dans ce séjour;
Prends-le, dis-je, à témoin contre la tyrannie.
Et si j'ai quelque droit sur ton cœur, sur ta vie,
Ajoute que nos cœurs, l'un vers l'autre entraînés,
Sont par des nœuds de flamme à jamais enchaînés;
Qu'on impose à ton ame un effort impossible.
Tout ce qui sut aimer, tout ce qui fut sensible,
Doit en notre faveur s'émouvoir à la fois;
Moi, pour te seconder, j'éleverai ma voix:
Je volerai vers toi sans craindre aucun obstacle.
Tes larmes, nos malheurs et ce touchant spectacle,
Nos cris et nos transports, la sainteté du lieu,
Et ce nom si sacré dans le temple d'un Dieu,
La vérité, voilà ce qui doit nous défendre.
Pere injuste, voilà ce que j'ose entreprendre.
Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher.
Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher;
Ce qui n'a point ému votre cœur implacable;
Je la retracerai cette scene effroyable;
Votre fille expirante et votre épouse en pleurs,
Votre épouse à vos yeux contraignant ses douleurs,
Que vous faites mourir par de lentes atteintes,
Que vous assassinez en étouffant ses plaintes.

J'attendrirai les cœurs, je les remplirai tous
D'horreur pour un barbare et de pitié pour nous.

M. DE FAUBLAS.

D'un vieillard désarmé vous bravez la foiblesse:
Mais j'ai du moins un fils, et sa main vengeresse...

MONVAL.

Qui! lui! de vos fureurs le complice odieux!
Melcour! Malheur à lui, s'il s'offroit à mes yeux!

MADAME DE FAUBLAS.

Que dites-vous, Monval? Quoi! ce ton de menace...

M. DE FAUBLAS.

Ne craignez point, madame, une impuissante audace;
On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux.

MONVAL.

Et moi jusques au bout je vous suis dans ces lieux.
Dans mes justes desseins s'il faut que je succombe,
Sous l'autel où je cours puisse s'ouvrir ma tombe!
Que ce temple fatal où l'on nous attend tous,
S'écroule sur ma tête, et m'écrase avec vous!

M. DE FAUBLAS.

Il suffit; nous verrons ce que vous pouvez faire.
Tant de témérité recevra son salaire.
Allons.

MONVAL.

O Mélanie!... On me l'arrache!... O cieux!
Du moins vengez mes maux; ils seront moins affreux.
(*Madame de Faublas rentre avec sa fille dans l'intérieur du couvent. M. de Faublas sort d'un côté et Monval de l'autre.*).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MELANIE.

Pour la derniere fois il consent à m'entendre.
Que sert cet entretien? que puis-je encore attendre?
Il a pris son parti... je dois prendre le mien.
Un pere! quoi! son sang!... quoi! je n'obtiendrai rien!
Ainsi l'on foule aux pieds la foiblesse éplorée!
Ah! d'indignation mon ame est pénétrée;
Mon ame se souleve. O Monval! c'est en toi
Que j'ai cru voir un cœur qui sentît comme moi.
Le mien t'appelle en vain... Quelle est mon espérance?
Avec quelle chaleur il a pris ma défense!
Quel feu dans ses discours! et que mon cœur saisi
S'applaudissoit tout bas d'avoir si bien choisi!
Hélas! ce transport même à tous deux est contraire.
Monval est à jamais l'ennemi de mon pere.
On ne pardonne pas à qui nous fait rougir.
Et d'après ses conseils quand j'oserois agir,
Quel en seroit l'effet? Non, jamais Mélanie
Au sort de son amant ne peut se voir unie.

Que dis-je? on veut armer mon frere contre lui.
Mon pere réclamoit un vengeur, un appui.
Quelle horreur se répand sur ma famille entiere!
Mon frere est exposé, je désole ma mere;
Je perds ce que j'adore!... Il faut se décider.
Mon pere me méprise et croit m'intimider.
Il ne voit rien en moi qu'une esclave tremblante.
Il verra si j'ai l'ame intrépide et constante...
Je le vois; la retraite et la réflexion,
D'un sentiment contraint la longue impression,
Donne aux sens recueillis un courage tranquille.
Allons... pour Mélanie il n'est qu'un seul asyle...
Il est temps d'y courir... On nous dit qu'autrefois
La vierge de Vesta que condamnoient les lois,
Calmant par son trépas la publique épouvante,
Vers la tombe entraînée y descendoit vivante:
De cette horrible mort qui fait frémir les sens,
Peu d'heures après tout achevoient les tourmens;
Mais alors qu'une fois on a courbé sa tête
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête,
Lorsque l'on a promis d'oublier les vivans,
La tombe se referme,... et l'on y meurt long-temps.
Quel sort! Et toi, Monval, hélas! sans Mélanie,
(Si je connois ton cœur) souffriras-tu la vie?
Je l'abhorre sans toi. L'on vient... Il faut parler...
Son aspect malgré moi me fait toujours trembler.

SCENE II.

M. DE FAUBLAS, MELANIE.

M. DE FAUBLAS.

Vous m'avez demandé : qu'avez-vous à me dire?
J'ai cru que le devoir reprenoit son empire,
Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

MÉLANIE, *d'un ton calme et ferme.*

J'ai voulu vous redire une seconde fois
Que le joug du couvent à mes yeux est horrible;
Que la mort... oui, la mort me semble moins terrible;
Que, s'il faut à ce joug que mon sort soit livré,
On peut attendre tout d'un cœur désespéré;
Que de ce désespoir, qui de tout est capable,
D'avance devant Dieu je vous rends responsable.

M. DE FAUBLAS.

Allez; quand vous aurez rempli sa volonté,
Lui-même il bénira votre docilité;
Lui-même il vous rendra le calme et le courage.

MÉLANIE.

Le courage!... J'en ai... J'en saurai faire usage.
Je n'ajoute qu'un mot : si vous étiez certain
Que l'heure où dans le temple un serment inhumain
Auroit à ce couvent enchaîné ma misere,
De mes jours dévoués seroit l'heure derniere...
Si vous en étiez sûr... pourriez-vous le vouloir?

M. DE FAUBLAS.

On ne meurt point, ma fille, et l'on fait son devoir.

MÉLANIE.

Eh bien!... je le ferai... Souffrez que je vous quitte.
Je sens que dans l'état où mon ame est réduite
J'ai besoin de goûter quelques instans de paix.
Tous vos desirs bientôt vont être satisfaits.

SCENE III.

M. DE FAUBLAS.

Plus que je ne pensois ce jour paroît terrible.
Fatigué d'un combat douloureux et pénible,
Ce n'est pas sans effort que mon cœur s'affermit.
Ici de tous côtés on m'accuse, on gémit.
D'un jeune audacieux j'endure les outrages;
Et je ne vois par-tout que de tristes présages.
Ma fille!... dans ses yeux, sur son front, j'ai cru voir
L'affreux recueillement d'un morne désespoir,
Une tranquillité funeste et menaçante.
Mais quoi! son ame est douce, ingénue, innocente.
Peut-elle méditer!.. que sais-je?... je frémis.
Peut-être j'ai trop fait pour l'intérêt d'un fils;
J'ai trop bravé les pleurs que je faisois répandre;
Aux coups du désespoir, ô ciel! dois-je m'attendre?
J'éprouve par avance une secrete horreur
Qui semble présager l'approche du malheur.

SCENE IV.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS.

MADAME DE FAUBLAS.

Courez, monsieur, courez, on les a vus ensemble:
Votre fils et d'Orcé sont aux mains.

M. DE FAUBLAS.

Ciel! je tremble.

MADAME DE FAUBLAS.

Ils se sont rencontrés assez près de ces lieux.
Peut-être il n'est plus temps. Allez, volez.

M. DE FAUBLAS.

O cieux!

SCENE V.

MADAME DE FAUBLAS.

Que de maux à la fois! Ma fille! que fait-elle?
Non, l'on ne verra point cette pompe cruelle:
L'enfer la préparoit, et ces tristes apprêts
Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.
Que ce cœur maternel rassemble de souffrances!
Mes enfans! mes enfans! je me meurs dans les transes.
Je la vois.

SCENE VI.

MADAME DE FAUBLAS, MELANIE.

(*Mélanie, en voyant sa mere, fait un geste de surprise et de douleur.*)

MADAME DE FAUBLAS.

Mon aspect semble t'épouvanter.

MÉLANIE.

Voilà le seul moment que j'ai dû redouter.
Quels adieux!... Je croyois trouver ici...

MADAME DE FAUBLAS.

Ton pere?

MÉLANIE.

Mon pere, dites-vous? non, votre époux, ma mere,
Votre ennemi, le mien, mon barbare oppresseur.
Tous mes nœuds sont rompus en ce moment d'horreur.
On le commande, on veut que je m'ensevelisse!...
J'obéis.

MADAME DE FAUBLAS.

Que dis-tu? Suis-je donc leur complice?

MÉLANIE.

Vous êtes leur victime, hélas! ainsi que moi:
Je vous connois: je sais tout ce que je vous doi.
C'est un de mes regrets.

MADAME DE FAUBLAS.

Tu ne sais pas encore
(*à part.*)
Jusqu'où vont mes malheurs! Mais non, non, qu'elle ignore

Les désastres nouveaux qui nous menacent tous:
Elle me plaindroit trop.

MÉLANIE.

De quoi me parlez-vous?
Pourriez-vous m'annoncer quelque nouveau supplice?
L'adieu que je vous dis finit mon sacrifice...
Il est d'autres adieux où je n'ose penser...
Si j'avois pu pourtant!... Il y faut renoncer.
Parlez-lui quelquefois, parlez de Mélanie.
Ce n'est que pour vous deux que j'eusse aimé la vie.
Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimois!
De cette bouche, hélas! il ne l'apprit jamais;
Vous le savez trop bien. Dieu! quel sort est le nôtre!
Allons... il faut... il faut nous quitter l'une et l'autre.

MADAME DE FAUBLAS.

Non, je viendrai toujours partager ta douleur;
On ne t'ôtera point de mes bras, de mon cœur:
Tu me verras toujours, fille innocente et chere.
Ne veux-tu plus me voir?

MÉLANIE.

Jamais, jamais, ma mere.
Ma mere... cet adieu... vous ne l'entendez pas.

MADAME DE FAUBLAS.

Tu me glaces d'effroi... Que veux-tu dire, hélas!
Pourquoi me présenter cette funeste idée?
De quel sombre transport tu sembles possédée!
Oses-tu m'annoncer cet entier abandon?
Eh! quoi! ta mere aussi ne te verroit plus?

MÉLANIE.

Non.

On n'a plus de parens dans ma froide demeure.
Il en est que j'abhorre... il en est que je pleure...
Vivez du moins, vivez plus heureuse que moi.

MADAME DE FAUBLAS.

Heureuse! quand tu veux me séparer de toi!
Ciel! je perds un enfant, et je tremble pour l'autre.
On ne vient point encor.

MÉLANIE.

Mais quel trouble est le vôtre?
Vous détournez de moi vos regards et vos pas;
Il n'est plus temps de craindre... Et qu'avez-vous?

MADAME DE FAUBLAS.

Hélas!
Je ne puis résister à mon inquiétude.
De ce double tourment le poids devient trop rude.
Je vois ton front pâlir, et tes traits s'altérer.

MÉLANIE.

Ciel! ô ciel! de quel feu je me sens dévorer!
Toute ma fermeté cede au mal qui me tue...
J'espérois dérober ma mort à votre vue...
Que celui qui la cause en seroit seul témoin.
Le poison..

(*elle tombe dans un fauteuil.*)

MADAME DE FAUBLAS.

Dieu! je cours...

MÉLANIE.

Non, demeurez. Ce soin
Ne me sauveroit pas, il n'est plus de remede;
Il n'en est plus.

MADAME DE FAUBLAS, *court ouvrir la porte du parloir.*

Venez, ah! venez à mon aide!

SCENE VII.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MELANIE, *quelques Sœurs converses s'empressant autour de Mélanie.*

MADAME DE FAUBLAS.

Ah! monsieur!

M. DE FAUBLAS.

Ah! madame, on ne les trouve pas;
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.
Mes amis avec moi, partageant mes alarmes,
Courent de tous côtés... Je vois couler vos larmes.

MADAME DE FAUBLAS.

Apprenez, apprenez un malheur plus certain,
Que vous avez causé, que j'ai prédit en vain:
Votre fille est mourante, elle est empoisonnée.

M. DE FAUBLAS.

Ciel! ma fille!

SCENE VIII.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE, LE CURÉ.

LE CURÉ.

O monsieur! ô mere infortunée!

Je n'ose vous parler, je respecte vos pleurs :
C'est le ciel qui vous frappe, offrez-lui vos douleurs.
Que je vous plains tous deux !

MADAME DE FAUBLAS.

Plaignez-nous davantage:
Regardez nos malheurs, regardez son ouvrage.
Elle meurt ; elle touche à ses derniers instans.
Ma fille ! le poison a coulé dans ses flancs.

LE CURÉ.

Vous me faites frémir, et ce coup est horrible.
Faut-il vous en porter un autre aussi sensible ?
Pourrai-je vous apprendre...

M. DE FAUBLAS.

Ah ! je n'ai plus de fils !

LE CURÉ.

Hélas ! il est trop vrai.

M. DE FAUBLAS.

Grand Dieu ! tu me punis.

LE CURÉ.

Monval cherchoit Melcour, et que sais-je ? peut-être
De ses premiers transports il n'eût pas été maître.
Il voit leur choc de loin : il court les séparer ;
Mais il est arrivé pour le voir expirer.

M. DE FAUBLAS.

Je perds tout.

SCENE IX.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, LE CURÉ, MELANIE, MONVAL.

(*La scene est disposée de maniere que Mélanie d'un côté du théâtre est dans un fauteuil, ayant sa mere à sa droite, penchée sur elle, quelques sœurs converses à sa gauche; et de l'autre côté M. de Faublas est dans l'attitude de l'accablement; le Curé est auprès de lui.*)

MONVAL, *à madame de Faublas sans voir Mélanie.*

Ah! quels maux accablent votre vie!
Le ciel a trop vengé les pleurs de Mélanie.
J'ai voulu vainement...

MÉLANIE.

O Monval!

MONVAL.

Quelle voix!
Elle m'appelle encore! ah! qu'est-ce que je vois?
(*il tombe à genoux devant elle.*)

MÉLANIE.

Ton amante qui meurt pour te rester fidele.
Je vivois pour t'aimer... ma mort est moins cruelle,
Puisque je puis du moins, justifiant ton choix,
T'avouer mon amour pour la premiere fois.

MONVAL.

Tu m'aimes et tu meurs ! ô Mélanie ! ô rage !

MÉLANIE.

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage.
Du jour où je t'ai vu je jurai d'être à toi :
L'amour à tous les deux dicta la même loi.
Ma mere y souscrivoit, si le Ciel en colere
Ne m'eût fait rencontrer un tyran dans un pere.
Il versa dans mon sein le poison des douleurs,
Plus cruel mille fois que celui dont je meurs.
Cet homme injuste et dur accabla Mélanie
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie.
Il vit mon désespoir avec tranquillité.
La nature en son cœur n'a jamais habité...
La mort est dans le mien ; quels tourmens le déchirent!
(*aux sœurs.*)
O vous, que mes malheurs à ce spectacle attirent,
Et vous qui ressentiez les feux dont j'ai brûlé,
Qui dormez sous ce marbre où mes pleurs ont coulé,
Levez-vous à ma voix, victimes malheureuses ;
(*elle se leve avec effort, soutenue sur sa mere et sur deux religieuses ; Monval reste appuyé sur le fauteuil, la tête dans ses mains.*)
Levez-vous ; entendez mes plaintes douloureuses ;
Accablez avec moi l'oppresseur abhorré
Dont je n'ai pu fléchir le cœur dénaturé.
Dieu ! que le dernier cri de sa fille expirante
Retentisse à jamais dans son ame tremblante ;
Et s'il t'ose implorer au jour de son trépas,

Rejette sa priere, et ne pardonne pas.

LE CURÉ.

O ma fille! abjurez ces sentimens coupables.

MÉLANIE, *se laissant tomber sur les genoux, les bras tendus vers le ciel.*

Dieu! Dieu! n'entendez pas ces souhaits exécrables.
Le désespoir, la mort, ont exhalé ces vœux:
Tout mon cœur les dément... pardonnez, justes cieux!
Pardonnez à mon pere aussi-bien qu'à moi-même.
Cher Monval, cher amant, toi que j'aimai... que j'aime..
(*au Curé.*)
Vous qui m'avez rendu des soins si généreux;
Et vous, ma mere, vous... venez fermer mes yeux:
Venez... ces yeux éteints vous distinguent à peine.
Que mon dernier soupir ne soit point pour la haine;
Qu'il soit pour la nature, hélas! et pour l'amour!
Serrez-moi dans vos bras! Monval... c'est sans retour!
Cher Monval!...

(*elle meurt.*)

MONVAL.

Non; attends, que rien ne nous sépare...
Elle n'est plus! Eh bien! es-tu content, barbare?
Tigre, d'un tel objet viens te rassasier;
Contemple tous tes coups, et jouis du dernier.
(*il veut se percer de son épée, le Curé le retient.*)

LE CURÉ.

Arrêtez! ah! c'est trop multiplier les crimes.
Ce jour infortuné compte assez de victimes.

(*à M. de Faublas.*)
D'un repentir tardif je vous vois déchiré.

M. DE FAUBLAS, *sort d'un long accablement.*
Dieu vengeur! à quel prix m'avez-vous éclairé!

FIN DE MÉLANIE.

Digitized by Google

EXAMEN

DE MÉLANIE.

Dans l'avertissement mis en avant de cette piece, nous avons loué M. de La Harpe d'avoir rendu au curé un langage conforme à son ministere; mais si des déclamations philosophiques conviennent à des spectateurs qui vont chercher au théâtre des motifs pour raisonner en se dispensant d'agir, nous doutons qu'une morale aussi austere que celle de l'Evangile, une morale qui est vraie et conséquemment obligatoire, convienne jamais sur le théâtre : chaque chose à sa place. Au spectacle, on veut trouver un plaisir honnête, une distraction, des idées et un style qui réjouissent l'esprit et forment le goût : la prétention de faire des théâtres une école de morale est absurde, quoiqu'elle ait été générale sous le regne de la philosophie. Pour entendre les philosophes se démentir sur ce sujet, il suffira d'écouter ce qu'ils diront des changemens faits à Mélanie : ils ne manqueront pas d'affirmer que les discours du curé sont trop religieux; et comme ils ne pourront nier qu'avant les corrections son langage n'étoit pas conforme à son ministere, il résultera positivement de leurs reproches et de leurs aveux que la morale permise au théâtre est toute différente de celle qui est prescrite par la religion. Ne vaudroit-il pas mieux convenir de bonne foi que le spectacle n'est qu'un délassement; qu'il est de l'intérêt des mœurs et du goût que le plaisir qu'on y va chercher soit toujours décent; que toute piece qui amuse sans blesser la pudeur est bonne; que celle qui attaque les ri-

dicules est meilleure encore, mais que ce n'est point au spectacle que l'homme s'instruit sur ses devoirs. Alors tous les esprits sages s'entendroient sur l'utilité des théâtres comme ils s'entendent depuis long-temps sur le mérite littéraire qui convient à chaque genre; alors tous les esprits sages conviendroient que les personnes vouées par état à la religion ne doivent pas être traduites sur la scene, puisque si on leur donne un langage conforme à leur ministere, on jette trop de sérieux dans un amusement; et que si on leur prête un langage contraire à leur état, on dégrade leur ministere dans l'opinion. M. de La Harpe ayant composé Mélanie dans le temps qu'il appartenoit à la secte philosophique, a très bien agi en faisant des changemens essentiels aux rôles du Curé et de madame de Faublas; mais il auroit sans doute préféré n'avoir jamais traité un pareil sujet, dont il ne nous sera que trop facile de faire sentir la foiblesse en ne le considérant maintenant que sous les rapports dramatiques.

On a comparé l'Avare de Moliere et le Mithridate de Racine; le fond des deux pieces s'est trouvé absolument le même, et leur mérite a prouvé le génie des deux auteurs dans deux genres excellens et distincts, la comédie de caractere et la tragédie.

Le sujet de Mélanie est le même que celui d'Iphigénie en Aulide : Mélanie a de grandes beautés de style; mais plus cette piece est écrite avec soin, plus elle peut servir à montrer toute la différence qu'il y a entre la tragédie héroïque et la tragédie bourgeoise.

M. de Faublas sacrifie sa fille à un petit intérêt, Agamemnon sacrifie la sienne à l'intérêt de la Grece : le motif de M. de Faublas est la vanité, le motif d'Agamemnon est l'ambition appuyée sur l'ordre des dieux : il résulte de

cette différence qu'on s'intéresse à Agamemnon, et que M. de Faublas révolte.

En retranchant du rôle d'Achille l'amour que lui a donné le poëte françois, et ne lui conservant que le desir de venger l'affront qu'on lui fait en se servant de son nom pour attirer Iphigénie au lieu du sacrifice, Achille n'en est pas moins autorisé à prendre la défense d'Iphigénie. Quel droit a Monval, Monval étranger, Monval auquel on n'a jamais permis de prétendre à Mélanie, de venir s'opposer aux vues d'un pere de famille qui décide du sort de ses enfans? En ne tenant aucun compte de la différence qui se trouve entre le grand nom d'Achille et le nom inconnu de Monval, il n'en résulteroit pas moins que le premier agit parce qu'il est partie intéressée, et que le second ne fait que déclamer parce qu'il n'a aucun droit réel pour agir, son opposition ne pouvant rien changer au sort de Mélanie.

Oublions également la distance qu'il y a de Clytemnestre à la femme d'un président, nous trouverons encore que madame de Faublas est réduite à consoler Monval, tandis que Clytemnestre peut unir son désespoir à la colere d'Achille. Madame de Faublas est une mere bien foible; mais, dans nos mœurs, qu'auroit gagné l'auteur à lui donner de l'énergie? Rien, que de la rendre ridicule, puisqu'à la moindre résistance son époux lui parle de séparation. Ajoutons que le sacrifice d'Iphigénie, de la fille du roi des rois, immolée dans un camp par l'ordre des dieux et pour l'intérêt de la Grece entiere, est une chose si nouvelle, si extraordinaire, que les cris de Clytemnestre, son désespoir, sa fureur, loin de paroître exagérés, répondent à peine à l'idée qu'on se fait des tourmens qu'une mere dut éprouver dans une telle circonstance; tandis que le sacrifice d'une jeune fille, destinée au cloître malgré elle, ne pré-

sente un évènement ni nouveau ni bien extraordinaire. Si nous considérions ensuite les deux sujets sous les rapports poétiques, il nous deviendroit trop facile de renverser à jamais tous les systèmes faits en faveur des tragédies bourgeoises; car, nous le répétons, Mélanie est la seule écrite par un homme qui étoit poëte, la seule qui présente souvent des tirades d'un style élégant et digne de la tragédie : mais dans une tragédie héroïque, les détails les plus simples seroient ennoblis, parce que dans ce genre c'est le beau idéal que l'auteur doit chercher; au lieu que dans une tragédie bourgeoise l'auteur ne peut soigner les détails sans risquer d'être accusé d'affectation; et s'il ne les soigne pas, il tombe dans une trivialité d'autant plus choquante qu'elle fait contraste avec l'harmonie des tirades : cet inconvénient du drame suffiroit seul pour prouver son infériorité. Sans doute c'étoit Voltaire philosophe et non Voltaire poëte qui écrivoit, *l'Europe attend Mélanie;* Voltaire poëte n'avoit pas même besoin de lire l'ouvrage pour connoître les défauts inséparables du genre, et pour être persuadé qu'il n'y avoit pas là de quoi tenir l'Europe aux aguets.

Mélanie n'en est pas moins une piece très curieuse sous beaucoup de rapports, puisqu'elle est la meilleure tragédie bourgeoise qui ait été et qui sera jamais faite : avec autant de talent qu'en avoit l'auteur, nous pouvons affirmer qu'aucun poëte ne voudra plus consacrer sa plume à un genre aussi mauvais, et que M. de La Harpe lui-même a si souvent condamné; mais il fut entraîné par les circonstances, par le desir de traduire sur la scene des personnages qu'on n'y avoit point encore mis. Ces choses-là n'ont qu'un moment le mérite de la nouveauté; les imitateurs s'en emparent et en dégoûtent à jamais.

Malgré les changemens, ce drame peut encore servir à

faire connoître l'esprit du temps où il fut imprimé pour la premiere fois, et avec quelle adresse les philosophes batailloient contre les institutions en protestant toujours qu'ils n'en vouloient qu'aux abus. En 1770, M. de La Harpe généralisoit ses attaques contre l'esprit religieux; en 1802, l'abus est vraiment particularisé; et ces corrections révelent mieux le secret de la secte que toutes les raisons des hommes qui n'en ayant pas partagé les erreurs ne peuvent jamais en soupçonner toute la perfidie.

Nous n'analyserons pas les changemens, cela nous meneroit trop loin : cette analyse d'ailleurs auroit un but contraire aux desirs de l'auteur qui vouloit ne laisser aucune trace de ses torts : nous nous contenterons de dire que les changemens portent principalement sur le rôle du curé, et sur celui de madame de Faublas dans la premiere scene entre elle et son époux; mais nous citerons quelques vers qui serviront à faire connoître sous quels rapports différens le philosophe et l'homme religieux ont considéré une des plus grandes prétentions du siecle.

M. de Faublas reprochant au curé de n'être pas d'accord avec le directeur du couvent, dit :

Il a de son état les mœurs et le langage,
Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un sage.

Dans l'intention philosophique de l'auteur le curé répondoit :

Quant au titre de sage, en nos jours prodigué,
Dénigré par la haine, et par l'orgueil brigué,
Celui qui le mérite honore la *nature;*
L'ignorance et l'envie en ont fait une injure;
L'hypocrite un forfait, l'honnête homme un devoir.

Voici comment l'homme religieux a changé cette ré-

ponse où le mot nature se trouvoit placé si plaisamment; car si la sagesse honore la nature, qu'est-ce qui honorera la société?

Quant au titre de sage, en nos jours prodigué,
Exalté par l'erreur, et par l'orgueil brigué,
Ce vain titre n'est pas celui que je professe;
La crainte du Seigneur commence la sagesse,
La charité l'acheve, et voilà mon devoir.

La réponse est dans les mœurs d'un bon prêtre : nous doutons qu'un bon grammairien approuve *professer un titre*.

Le rôle de Mélanie est presque toujours écrit avec élégance : parmi les changemens faits par l'auteur, on regrette qu'il n'ait pas retranché huit vers que cette jeune fille débite sur les distractions que les amans trouvent dans le monde; il est impossible qu'elle sache cela avec tant de détails; d'ailleurs le mouvement n'est pas naturel, et prolonge cette longue confession amoureuse que le curé écoute avec une patience qu'on n'exigeroit pas dans un simple confident. Nous ne parlerons pas de la sagesse du plan de ce drame; c'est parce que la piece est digne d'éloges, sous beaucoup de rapports, que nous l'avons particulièrement choisie pour prouver combien le genre est mauvais.

(T. L.)

FIN DE L'EXAMEN DE MÉLANIE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE SEPTIEME VOLUME.

LE PERE DE FAMILLE, DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE, DE DIDEROT, page 1
Notice sur Diderot, 3
Acteurs, 30
Examen du Pere de Famille, 171

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR, DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE, DE SEDAINE, 177
Notice sur Sedaine, 179
Acteurs, 186
Examen du Philosophe sans le savoir, 275

BEVERLEI, DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES, DE SAURIN, 281
Epître dédicatoire, 283
Acteurs, 286
Examen de Béverlei, 377

MELANIE, DRAME EN TROIS ACTES ET EN VERS, DE LA HARPE, page 381
Avertissement des Editeurs, 383
Acteurs, 386
Examen de Mélanie, 455

FIN DU SEPTIEME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google